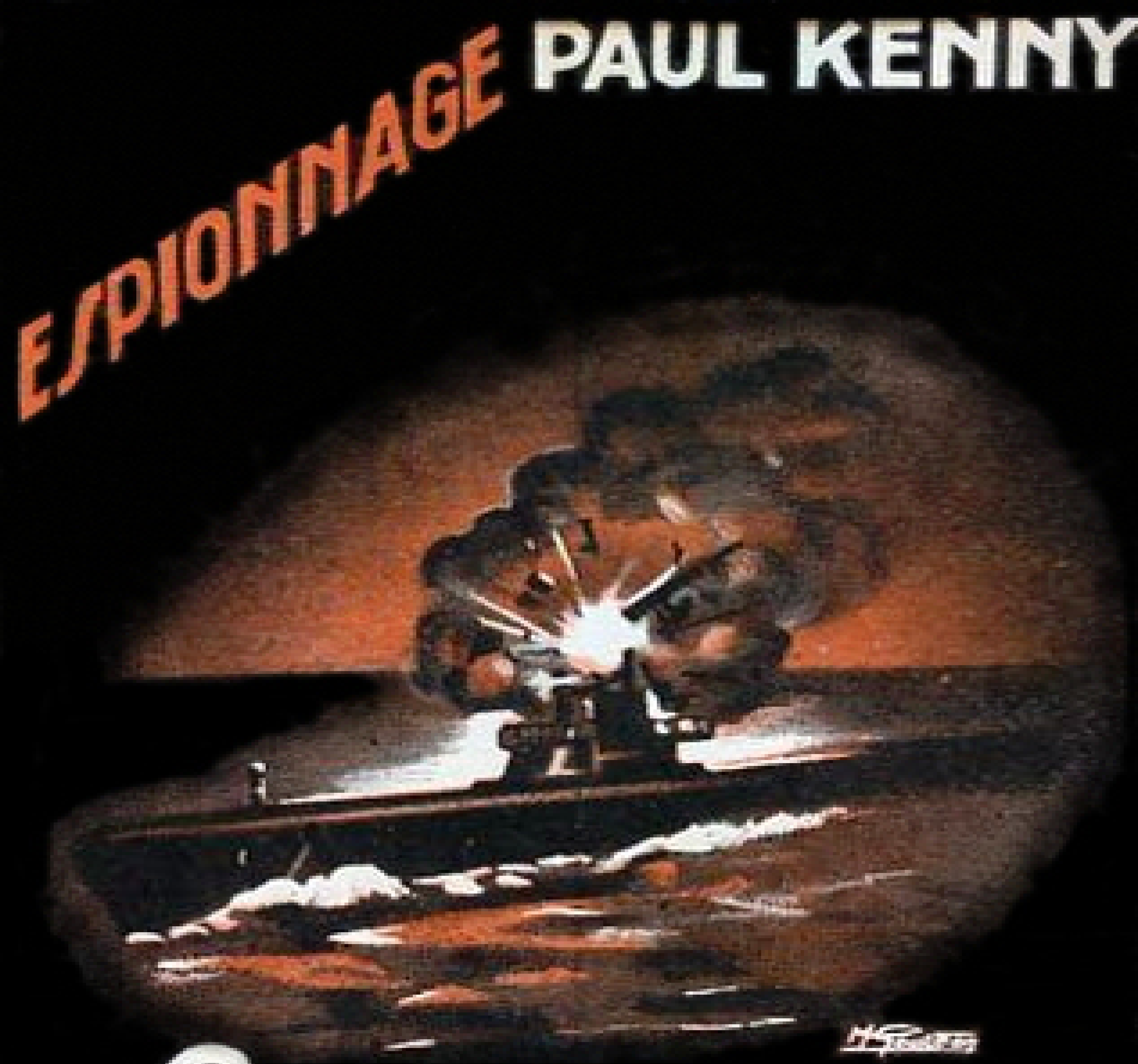


COMMANDO SECRET

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Les côtes du Vietnam s'estompaient rapidement dans le lointain. Le paquebot mixte américain *President Hoover*, mettant le cap sur Manille, aux Philippines, fonçait à la vitesse de 20 nœuds sur une mer d'huile. Les passagers, dispersés sur les ponts, s'offraient avec délice à la caresse de la brise provoquée par le déplacement du navire.

Après l'atmosphère irrespirable de Saïgon, chacun éprouvait un sentiment de délivrance. L'air était toujours chaud et moite, mais du moins bougeait-il, et la tension nerveuse qui rendait tout le monde irritable dans une ville où se succédaient les attentats commençait à faiblir sous l'apaisante haleine de la mer de Chine.

Seule une imperceptible trépidation trahissait l'effort des moteurs. A l'arrière, un sillage absolument rectiligne allait se perdre dans une légère brume. Le ciel était bouché, plat, saturé d'humidité. Un destroyer de la Navy, filant vers le nord, poursuivait son harassante mission de surveillance.

Le capitaine Flynn, après un dernier coup d'œil au compas gyroscopique, au baromètre, et au cadran du sondeur, se disposa à regagner son appartement. D'un geste rapide, il déchira l'emballage de Cellophane de son paquet de Lucky Strike et offrit une cigarette à l'officier de quart.

- Observez à la lettre les instructions de l'Amirauté pour la navigation dans ces parages, recommanda-t-il. Allumez les feux de position dès 8 heures du soir.

- Ay-Ay, sir ! répondit le lieutenant en considérant le ciel d'un air vaguement désapprobateur.

Au moment précis où Flynn faisait coulisser la porte de la chambre de veille, la sonnerie grêle du téléphone retentit. Le capitaine attendit, pour s'en aller, que le lieutenant Wayne eût décroché.

- Oui, dit l'officier dans le micro, il est encore ici.

- •••

- O. K., fit-il en redéposant le combiné. Puis, se tournant vers le commandant de bord, il annonça :

- Le *Sparks* a un message pour vous. Il va l'apporter ici.

Flynn repoussa la porte à glissière, un vent tiède et visqueux s'engouffrant par l'entrebâillement. Ses yeux se reportèrent vers l'avant, au-delà de l'étrave.

La surface de l'océan était aussi lisse qu'une flaque de mazout, l'horizon aussi stable qu'une barre fixe. Le silence n'était troublé que par le ronronnement des machines.

L'officier radio entra par la porte qui donnait sur la chambre des cartes. Il salua Flynn et lui tendit une feuille de papier pliée en deux dans le sens de la longueur.

D'une chiquenaude à la visière, le capitaine fit remonter sa casquette sur son front. Ses sourcils se froncèrent tandis qu'il lisait le télégramme. Puis son regard se leva sur le visage de l'opérateur. Les traits de ce dernier reflétaient sa perplexité.

Flynn relut le texte, attentivement. Deux plis verticaux s'étaient creusés au-dessus de son nez. Il vérifia les mentions d'origine et d'heure de dépôt du message : Batan, 10 h 2, G. M. T. Soit 5 heures de l'après-midi, environ, en temps local. Il y avait donc une demi-heure que cet avis à la navigation avait été émis.

Le capitaine se livra à un rapide calcul mental, demeura pensif. Wayne, intrigué par le silence qui se prolongeait, détourna un instant son regard de la mer. Derrière le dos de Flynn, il adressa un clin d’œil interrogateur au radiotélégraphiste. Celui-ci ébaucha une mimique d'ignorance.

- Accompagnez-moi, lui dit brusquement le capitaine en se dirigeant vers la chambre des cartes.

Abandonnant Wayne à ses suppositions, les deux hommes quittèrent la timonerie.

Flynn consulta derechef le baromètre : l'aiguille n'avait pas dévié d'une ligne depuis le départ de Saïgon. Elle indiquait une pression très normale de 765 millibars. Le capitaine se pencha ensuite sur une grande carte marine étalée sur la table d'acajou, saisit un compas, l'ajusta, se mit à reporter des distances.

Le radio observait avec impassibilité les légers traits de crayon que Flynn traçait sur la carte. Il en comprenait la signification et attendait les commentaires du capitaine.

Finalement, celui-ci se redressa et se pétrit le menton. Sa physionomie n'exprimait aucune appréhension mais, quand il sortit de son mutisme, le son de sa voix n'eut pas son timbre habituel :

- Le contenu de ce message ne doit pas être divulgué, Sparks... Je mettrai au courant les membres de l'état-major. N'affichez pas de communiqué, n'annoncez rien aux passagers par la voie du micro. Conservez l'écoute sur la longueur d'onde d'appel général et, simultanément, appelez Yokohama sur ondes courtes; tâchez d'obtenir de plus amples renseignements.

- Ay-Ay, sir.

Avant de s'en retourner à la station, l'opérateur hasarda cependant une question :

- Dans combien de temps risquons-nous d'être atteints par cette... perturbation, sir ?

Flynn écrasa sa cigarette dans un cendrier.

- Au plus mauvais moment, estima-t-il avec une moue. Demain, à l'aube, quand nous serons en plein milieu de la mer de Chine.

Un peu avant l'heure du dîner, les ponts se vidèrent, les passagers regagnant tous leurs cabines afin de s'habiller pour le dîner.

Lorsque le carillon appelant les convives aux restaurants eut tinté, les salles à manger de première classe et de classe touriste se remplirent comme par enchantement. Chacun choisissait sa table au gré de ses préférences.

Plusieurs personnes hésitèrent, notamment une jeune femme vêtue avec une élégance aussi sûre que discrète. Elle finit par jeter son dévolu sur une table accolée à une fenêtre. A peine s'était-elle assise qu'un homme de haute taille, aux cheveux châtains et au masque énergique, âgé d'une bonne trentaine d'années, s'approcha et dit en français, tout en désignant l'autre chaise :

- Puis-je me permettre?...

L'intéressée le fixa avec une ombre de mécontentement, puis elle eut l'air de se résigner à l'inévitable. Elle inclina la tête en signe d'acquiescement.

- Francis Coplan, déclina l'inconnu avant de s'asseoir. Oserais-je présumer que la présence d'un compatriote à votre table vous sera moins pénible que celle d'un étranger?

La jeune femme ne put réprimer un petit sourire malicieux qui fit jouer un reflet doré dans ses prunelles mauves.

- Mon nom est Yvette Chastaing. Comment avez-vous deviné que...

- Je n'ai aperçu que trois jolies femmes sur ce navire. Deux d'entre elles mastiquaient du chewing-gum. La troisième étant parfumée au Diorling de Christian Dior...

Le sourire de la passagère s'accentua et son beau visage légèrement basané refléta un soupçon d'ironie. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-trois ans.

L'expression flegmatique de Coplan s'adoucit.

A l'occasion, il ne détestait pas de jouer au chaperon, encore que certaines expériences eussent dû lui enseigner que ce rôle lui convenait mal et que ses bonnes intentions le menaient souvent tout droit au désastre.

Un maître d'hôtel s'approcha pour la commande. Lorsqu'il eut consciencieusement noté le menu choisi par ces deux convives, il s'en fut à une table voisine.

- Vous êtes-vous embarqué à Saigon? s'enquit négligemment Yvette Chastaing, les coudes sur la table et le menton appuyé sur ses mains jointes.

- Oui, en effet, assura Coplan, qui jetait autour de lui un regard distrait.

Il désirait surtout se dérober à la chaude attirance du décolleté de son interlocutrice, dont l'attitude creusait une ligne de velours sombre entre les deux seins ambrés qu'enserrait le corsage vert émeraude.

- Clientèle cosmopolite, constata-t-il, écœuré lui-même par la banalité de sa remarque.

- Toujours, sur cette ligne, persifla la jeune femme. Est-ce la première fois que vous l'empruntez?

- Oui.

Un homme très mince, aux cheveux d'un noir bleuté, et dont la bouche surmontée d'une étroite moustache se crispait en un perpétuel rictus, vint s'incliner devant Yvette Chastaing et lui fit un baise-main cérémonieux.

- Bonsoir, chère amie, murmura-t-il en dardant un regard acéré sur les yeux de la Française. Me ferez-vous l'honneur d'accepter une coupe de champagne, tout à l'heure ?

- Pas ce soir, senhor Paredes, je suis trop lasse, s'excusa la belle voyageuse avec une moue contrainte.

- Je n'ose pas insister, dit le Portugais, froid, en s'inclinant à nouveau. Et il s'éloigna, très grand seigneur, sans avoir honoré Coplan d'un simple battement de cils.

- Qui est ce ruffian? s'enquit Francis à mi-voix.

- Décidément, d'où tombez-vous? railla Yvette. Qui ne connaît Felipe Paredes, le fastueux tenancier d'une des plus célèbres maisons de jeu de Macao?

- Il a le physique de l'emploi, nota Coplan. Connaissez-vous beaucoup d'individus de cet acabit?

- Quelques-uns, admit sans fausse honte l'élégante femme du monde. On ne sait pas toujours, au premier abord, à qui on a affaire.

Coplan fit mine d'ignorer la perfidie de l'allusion. Un garçon apporta les premiers plats, ce qui produisit une diversion.

Des haut-parleurs invisibles diffusaient une musique de jazz moelleuse qui, comme les mets, portait indubitablement l'estampille « Made in U. S. A. ».

Au cours du repas, Coplan s'avisa que le Portugais partageait une table avec un homme de corpulence moyenne, entre deux âges, dont la tête carrée, rasée aux tempes et pourvue de lunettes cerclées d'or évoquait une possible ascendance germanique.

- Rudolf Neusel, souffla Yvette. Un représentant de commerce allemand qui va traiter des affaires au Japon.

- Un concurrent, en quelque sorte, émit Francis. Je suis représentant, moi aussi, et en route pour Yokohama. Au fait, où vous

rendez-vous, si je ne suis pas trop indiscret?

- Oh... Moi, je vais à San Francisco. Mais si vous allez pour affaires au Japon, vous auriez peut-être intérêt à vous lier avec l'honorable M. Togi qui est assis à votre gauche, et auquel le nommé Neusel fait une cour assidue...

Coplan lança un coup d'œil tangentiel pour localiser le Japonais qu'Yvette lui désignait d'un signe imperceptible.

- ... ou avec Rita Hollis, ma rivale détestée, reprit la jeune Française, narquoise.

Un examen furtif apprit à Coplan que l'Américaine en question devait effectivement disputer à sa compagne une bonne partie des hommages masculins. C'était une somptueuse créature aux formes parfaites qui s'apparentait d'une façon troublante aux « idoles de chair » et autres « objets sexuels » glorifiés par le cinéma contemporain.

- Aucune comparaison, prétendit néanmoins Coplan.

Yvette ne le crut qu'à demi. Paraissant prendre plaisir à ce commérage futile, elle poursuivit :

- Depuis Singapour, elle est d'ailleurs bien défendue par l'athlétique James Grant, son cavalier actuel. Mais le personnage qui m'intrigue le plus, parmi les Asiatiques qui voyagent en première classe, c'est le Chinois qui dîne tout seul, là-bas, près d'une colonne.

- Pourquoi? demanda Coplan, après un bref regard dans cette direction.

- Je ne sais pas... Il est mystérieux. Je ne l'ai jamais vu se lier avec personne, excepté Togi. Ne trouvez-vous pas qu'il a de la classe?

Le Chinois, vêtu à l'européenne, dégustait son repas avec une sage lenteur, les yeux perdus dans une profonde rêverie intérieure.

Depuis son arrivée en Extrême-Orient, c'était la troisième fois que la route de Coplan recoupait celle de cet homme. Le hasard n'y était pour rien.

- Il a de l'allure, convint Francis, le nez dans son assiette. Mais il doit être affligé d'une rare distraction ou d'un affreux mauvais goût.

- Comment? fit Yvette Chastaing, choquée par une assertion aussi peu défendable.

- Un homme de goût tant soit peu perspicace ne se serait-il pas encore aperçu de l'intérêt que vous lui portez?

Désarmée, mais nullement convaincue, son interlocutrice eut un gracieux mouvement d'épaules.

- Certains hommes, ne vous en déplaise, ont d'autres préoccupations que de faire la cour aux femmes seules, rétorqua-t-elle, un peu pincée.

- Hélas, reconnut Coplan avec une sincérité dont Yvette ne pouvait mesurer toute l'ampleur. Pourquoi faut-il donc qu'ils s'obstinent à s'occuper d'autre chose?...

Vers 10 heures du soir, de nombreux passagers flânaient encore au fumoir, où une excellente climatisation entretenait une agréable fraîcheur.

A l'extérieur, la lune faisait miroiter la surface étale de la mer que ridait seule l'étrave du paquebot. Contrairement à ce qu'elle avait affirmé au senhor Paredes, Yvette Chastaing ne semblait ni lasse ni désireuse de regagner tôt sa cabine. Étendue dans un fauteuil sur le pont promenade, elle écoutait avec beaucoup d'intérêt les histoires étonnantes que lui racontait Coplan.

A vrai dire, elle commençait à être plus intriguée par la personnalité de ce dernier que par celle de l'aristocratique Chinois. Disert et bon enfant, Francis abordait mille sujets, témoignait d'un don d'observation peu ordinaire et s'abstenait de toute confidence sur lui-même.

Tandis qu'en parlant il jouait machinalement avec un briquet en or massif, Yvette étudiait en oblique son visage aux traits burinés. Tantôt un éclat juvénile traversait ses prunelles grises, tantôt le poids d'une vaste expérience de la vie alourdissait son expression, si bien qu'on ne parvenait plus à lui attribuer un âge précis.

Des couples passaient en bavardant. Parfois, l'ombre se piquetait de la minuscule tache d'un rouge incandescent du bout d'une cigarette ou d'un cigare. Sur la plage arrière, des projecteurs éclairaient les consommateurs qui, confortablement installés dans

des sièges en rotin, buvait un coca-cola ou un whisky en écoutant la musique.

Marchant d'un pas cadencé, Rudolf Neusel défila devant Yvette et Francis.

- Une-deux, une-deux, marmonna celui-ci, prince-sans-rire.

La main d'Yvette se posa sur son bras pour le prévenir de l'approche de deux autres passagers.

Il distingua le Chinois et Togi, qui avançaient de concert sans échanger une parole. Il attendit qu'ils se fussent éloignés, puis il railla :

- Ne soyez donc pas si émue quand surgit ce noble Céleste...

Yvette retira brusquement sa main, voulut lui répondre du tac au tac mais la musique que diffusaient les haut-parleurs s'arrêta et une voix anonyme prononça :

« Avis aux passagers des deux classes. Les exercices de sauvetage réglementaires n'ayant pas encore eu lieu, les passagers sont invités à noter le numéro du canot de sauvetage qui leur est assigné, en cas d'abandon, par les instructions placardées dans les cabines. Nous sommes avertis qu'un typhon d'une rare violence déferle vers le sud. Le navire croisera dans la zone critique vers 5 heures du matin. Par conséquent, il est à prévoir que l'arrivée à Manille subira un retard dont la durée est encore imprévisible. Aucun danger réel ne menace le bateau, mais le présent avis a pour but de vous prévenir de l'approche de la tempête, afin que vous arrimiez convenablement vos objets et que vous fermiez à clé tiroirs et placards. En outre, les passagers qui sont attendus à Manille pourront ainsi télégraphier à leurs parents et amis des Philippines que le paquebot accostera plus tard dans la journée. Merci pour votre attention. »

La musique reprit. Un brouhaha de conversations ne tarda pas à s'élever sur le pont.

De nombreuses personnes se mirent en devoir de regagner leur cabine tandis que des équipes de matelots, commandées par des quartiers-maîtres, apparaissaient à l'avant et à l'arrière pour déblayer les superficies et parfaire les arrimages.

Une nuance d'inquiétude perça dans la voix d'Yvette Chastaing quand elle s'informa auprès de Coplan :

- Pensez-vous que nous allons être rudement secoués? C'est bien la première fois que j'entends diffuser un tel avis à bord d'un paquebot de ce tonnage.

- Moi aussi, convint Francis, songeur.

D'un élan, il alla se pencher sur la rambarde. Sous le clair de lune, la mer était d'un calme paradisiaque. Aucun nuage n'était visible dans le ciel étoilé.

- De toute manière, conclut Francis en revenant près d'Yvette, il est temps de rentrer. Me permettez-vous de vous accompagner?

- Volontiers, dit-elle en se levant à son tour et en acceptant le bras qu'il lui offrait. C'est bizarre, on ne croirait vraiment pas qu'une tempête va fondre sur nous, ne trouvez-vous pas'?

- C'est vrai, mais dans ces régions tropicales, les coups de tabac peuvent être aussi soudains que violents. Êtes-vous sujette au mal de mer?

- Pas que je sache, mais sait-on jamais?

Dans la coursive brillamment illuminée par des tubes luminescents, une épaisse moquette absorba le bruit de leurs pas.

S'arrêtant devant la porte de sa cabine, Yvette Chastaing tendit la main à Francis.

- Bonne nuit quand même, souhaita-t-elle, souriante.

- Dormez bien. A toutes fins utiles, je vous signale que j'habite au 264, même pont, mais la coursive tribord. Si quelque chose n'allait pas, n'hésitez pas à m'appeler.

- Vous êtes très aimable. Au revoir.

Coplan s'esquiva. Au lieu de rejoindre sa propre cabine, il retourna au fumoir en vue de consulter le baromètre.

Celui-ci n'avait pas descendu d'une graduation. En fait, il n'avait pas bougé du tout depuis le départ du Vietnam. A l'approche du typhon, c'était pour le moins surprenant.

Proprement impensable, en fait.

A quels ordres avait obéi le capitaine Flynn en diffusant ce communiqué, la météo n'étant nullement alarmante?

A 4 heures du matin, Coplan sortit de sa cabine. Un vent à peine frais balaya son visage. La lune avait disparu, seul l'éclairage de sécurité fonctionnait encore et le plus grand silence régnait à bord.

Le *President Hoover* poursuivait imperturbablement sa route, à la même vitesse et sans être affecté par le moindre tangage. Sa stabilité n'eût pas été plus parfaite s'il avait roulé sur une piste d'envol d'un aéroport.

Coplan fit le tour du pont promenade sans rencontrer âme qui vive. Il était le seul, apparemment, à s'intéresser à l'approche de l'ouragan, ou tout au moins de ce qui était annoncé comme tel. Pourtant, la naissance d'un phénomène de cet envergure, en mer, a toujours un côté fascinant, grandiose. Plutôt que d'être ballotté dans sa cabine. Coplan préférait s'offrir ce spectacle.

Pour l'instant, en tout cas, rien ne laissait présager un déchaînement des forces naturelles. Les premières lueurs de l'aube commençaient à éclaircir le ciel, à l'est.

Francis alluma une cigarette, puis il alla s'accouder au bastingage, les yeux fixés sur l'horizon. Au bout de quelques minutes, il regarda sa montre. Il devenait de moins en moins probable que le typhon serait exact au rendez-vous.

Abandonnant la rambarde, Coplan décida de se balader encore, bien qu'il éprouvât le sentiment d'avoir été mystifié, un peu comme ces néophytes de la marine auxquels, lors de leur premier voyage, on ordonne de rester en vigie pour signaler la ligne de l'Équateur... Flynn n'était pourtant pas un plaisantin!

Alors que Francis montait sur le pont des canots, il aperçut de dos la silhouette aisément reconnaissable de Rudolf Neusel. L'Allemand, un Leica en bandoulière, surveillait l'étendue océanique avec de puissantes jumelles à prismes.

« Au moins, je ne serai pas le seul à m'être dérangé inutilement », soliloqua Francis, sarcastique.

Il ne se montra pas, redescendit l'escalier.

Allant de nouveau s'appuyer au bastingage, il se promit de ne pas veiller au-delà de 6 heures et demie. Or, inopinément, d'autres

passagers apparurent aux portes des coursives. L'élégant Chinois, de même que le senhor Paredes, étaient du nombre. Les deux hommes se croisèrent sans se saluer et se postèrent en des endroits différents.

Coplan jugea que les circonstances étaient propices pour lier connaissance avec cet énigmatique personnage qu'il tenait à l’œil depuis Singapour.

Il se détachait de la rambarde, avec l'intention de déambuler vers le Chinois, lorsqu'une exclamation lui fit détourner la tête. Il vit un passager qui braquait son index vers l'horizon, regarda au large, frémit alors que des cris de stupeur fusaient de divers côtés.

Accourant du lointain, une vague énorme qui barrait d'un horizon à l'autre la plaine liquide déferlait à vive allure vers le navire. Et pourtant, l'atmosphère demeurait étrangement calme...

CHAPITRE II

Après la rumeur d'effarement qui suivit la première vision de cette lame dont la hauteur ne pouvait être déterminée, un silence de plomb s'abattit sur le navire.

Une effroyable masse d'eau, lisse comme le pelage d'un fauve, déferlait en une ruée sauvage vers le paquebot. Pour tous les assistants, le prochain naufrage du navire paraissait inexorable, sa taille devenant dérisoire devant cette ride phénoménale qui ondulait à la surface de l'océan. Le vaisseau allait être emporté comme un fétu, balayé, défoncé, englouti...

Croyant leur dernière heure venue, les témoins de l'approche de cette montagne d'eau se cramponnèrent instinctivement aux bastingages.

En un éclair, Coplan évalua les chances. Elles dépendaient avant tout de la solidité du navire. L'immensité même de cette vague monstrueuse pouvait être un facteur de salut.

Flynn devait l'espérer : c'est pourquoi il fonçait à la rencontre du raz-de-marée. Au lieu de rallier d'urgence un port du Vietnam, il avait

estimé que ses risques seraient moindres en pleine mer, plutôt que dans une baie ou une rade où le flot fracasserait les navires contre les hauts fonds ou contre les quais.

L'impétueux rouleau marin n'était plus qu'à deux ou trois milles. On entendait maintenant le sourd grondement qui accompagnait sa course.

Avec cette sorte de super-lucidité qu'acquièrent les gens devant une mort imminente, Coplan embrassa la situation dans son ensemble : il pensa à Yvette Chastaing, murée dans sa cabine, aux officiers réunis sur la passerelle autour de Flynn et qui, les mâchoires contractées, attendaient l'assaut. Il évoqua Neusel, armé de son Leica, rivé sur le pont des embarcations; Paredes, hagard, à quelques mètres de lui et, plus loin, le Chinois, impassible, les deux mains enfoncées dans les poches de son veston de tergal.

Puis Francis ne pensa plus, réalisant à la dernière seconde que ce gigantesque paquet de mer allait, en s'abattant sur le vaisseau, rincer tous les ponts des pauvres humains qui s'étaient aventurés au-dehors...

Il se sentit devenir lourd, de plus en plus lourd, au point que ses jambes fléchirent et qu'il dut s'agripper de toutes ses forces pour ne pas s'affaler sur le deck car une poussée ascensionnelle d'une puissance démente soulevait le paquebot. La ligne d'horizon chuta brusquement comme si le navire prenait son envol vers le ciel.

Le mugissement du flot couvrit le craquement des membrures et l'irrésistible élan imprimé à la coque continua de s'accroître. Les hélices émergèrent de leur tourbillon d'écume. N'ayant plus de résistance à vaincre, elles s'emballèrent follement tandis que le vaisseau s'inclinait sur tribord.

Expédié contre les barreaux de bastingage, Coplan vit la mer sous lui, glauque, galopante, gonflée d'une énergie titanesque. Fasciné, mais conservant au sein de ce tumulte cyclopéen un sang-froid de spectateur incrédule, il enregistra un détail parfaitement saugrenu, analogue à ceux qui traversent un cauchemar et qu'un dormeur accepte sans objection malgré leur caractère totalement irrationnel : une bouteille sortait de l'eau... Retenue au col par un

filin, elle échappait à l'entraînement du flux liquide et remontait par à-coups.

Les yeux médusés de Coplan suivirent l'objet jusqu'à ce qu'il eût disparu, happé par l'ouverture d'un hublot. Francis n'eut du reste pas le temps de formuler la moindre idée sur ce ridicule incident car une sensation de chute lui noua l'épigastre... Le pont se dérobait sous lui, s'enfonçait dans les profondeurs. Le navire se redressa sur sa quille tout en dégringolant dans un gouffre et l'horizon bondit dans le ciel.

Après avoir été lancé en l'air comme une balle, le paquebot heurta la mer avec une effroyable violence. L'impact produisit une explosion si colossale que Coplan s'attendit à le voir éclater comme une noix.

Sous le choc, les mâts vacillèrent. Les fils d'antennes, arrachés, cinglèrent leurs supports; tôles et membrures gémirent lugubrement, annonçant la catastrophe.

Et puis, miraculeusement, le navire s'immobilisa. Deux... trois secondes. Et reprit son escalade aussi frénétiquement que s'il avait été propulsé par des moteurs de fusée.

Subitement, le ciel s'était couvert. Un formidable coup de tonnerre souligné par un éclair blanc domina le fantastique grondement du raz de marée.

Coplan tenta de se remettre sur pied pour se réfugier dans la coursive mais l'accélération de la montée le cloua sur place. De l'intérieur du navire jaillit alors un concert de cris d'épouvante.

Au prix d'un effort surhumain que seule la panique pouvait engendrer, des passagers dévêtus débouchèrent des issues. Égares, ils ne virent que le ciel de toutes parts et ils purent croire qu'un démon avait arraché le paquebot à la mer. Certains, complètement affolés, se traînèrent jusqu'aux bastingages, les enjambèrent et se précipitèrent dans les flots. D'autres, livides, se mirent à prier.

A nouveau, une plongée s'amorça. Mais cette fois la coque n'avait plus quitté la surface et, lorsque le navire atteignit le fond du creux, la secousse fut un peu moins rude; des canots de sauvetage

qui avaient démoli leur berceau achevèrent cependant de se libérer et furent lancés par-dessus bord.

Pourtant, Coplan se rendit compte que le pire était passé. Les infernales ondulations qui malmenaient le paquebot diminuaient d'amplitude et celui-ci, obéissant aux impulsions de cette houle exceptionnelle, ne s'était pas brisé en deux comme on aurait pu le craindre.

Des officiers, revolvers au poing, descendirent des ponts supérieurs et intimèrent aux passagers l'ordre formel de regagner leurs cabines. Tout à coup, les haut-parleurs entrèrent en action à pleine puissance :

« Ne compliquez pas la tâche du personnel! Il est interdit de rester à l'extérieur... Le train d'ondes du raz de marée que nous venons de traverser est en voie d'extinction mais nous pouvons encore nous attendre à de durs coups de roulis. Le navire s'est bien comporté et nous en gardons le contrôle, néanmoins des risques d'accidents individuels subsistent pour ceux qui n'observeraient pas les consignes de sécurité. Un séisme s'est produit dans le Pacifique Nord : les derniers communiqués de la radio signalent qu'il a pris fin. Que chacun reprenne son calme. D'autres informations seront transmises dans une heure. Merci! »

Coplan s'agrippa aux mains courantes pour se diriger vers la porte la plus proche. Neusel et le Chinois s'engouffrèrent presque en même temps que lui dans les aménagements de première classe. Tout le monde avait l'esprit vide, les visages étaient frappés d'hébétude.

Il y avait des dégâts partout. Certains plafonniers ne dispensaient plus de lumière; dans les salons, des sièges renversés jonchaient le sol; des flaques de vomissures s'étalaient sur les tapis. Mais c'était dans les cuisines et dans les salles à manger que le matériel avait souffert le plus.

Francis songea un instant à se rendre chez Yvette Chastaing, question de prendre de ses nouvelles, puis il y renonça, sa jeune amie ne souhaitant pas, probablement, se montrer à lui pâle et défaite, mal remise de ses émotions.

Le navire voguait toujours sur une mer démontée, alors que soufflait une brise légère et qu'un soleil radieux s'épanouissait dans un ciel purifié.

Au moment de rentrer dans sa cabine, Coplan se remémora l'histoire de la bouteille. Avec le recul, il fut tenté de ne voir dans ce minime incident qu'un épisode comique, farfelu, tel qu'on en discerne en marge de toute tragédie.

Quel original avait poussé sa lubie jusqu'à se procurer une bouteille d'eau de mer pendant que le paquebot affrontait un cataclysme? Ce type-là devait être dérangé, pas de doute.

Tout en s'interrogeant sur ce maniaque, Francis en vint à se demander par quel hublot la bouteille avait été remontée.

Réflexion faite, ce devait être celui de la cabine située au même niveau, le pont A, à quatre numéros de l'escalier central en direction de l'arrière.

Coplan, intrigué, rebroussa chemin. Si ses calculs étaient exacts (et il se promettait de les vérifier quand les ponts redeviendraient accessibles...) le type à la bouteille logeait au 248.

Francis se dit qu'il serait curieux de voir la figure de ce bonhomme, à l'occasion; puis il alla se coucher.

A 9 heures du matin, la vie à bord se normalisa. Un faible tangage rendait encore les pas incertains mais l'ardeur du soleil laissait prévoir que la température deviendrait torride dans le courant de la journée.

Néanmoins, l'ambiance était maussade. Encore influencés par leur frayeur de la nuit, les gens ne parlaient qu'à voix feutrée. La disparition de quelques personnes que la panique avait poussées au suicide pesait sur le moral des survivants. L'épreuve avait été tellement bouleversante qu'elle entretenait, après l'éloignement du danger, une apathie voisine de la prostration.

Les nouvelles diffusées une heure plus tôt avaient énuméré les ravages commis par le raz-de-marée en divers endroits du Pacifique. Ce premier bilan traduisait l'ampleur de la catastrophe :

de nombreux ports du Japon avaient grandement souffert, beaucoup de localités côtières des Philippines étaient détruites. A Hong-Kong, on ne signalait que des dégâts insignifiants mais on ignorait tout du sort des îles Bonin et des Mariannes.

Avant d'aller prendre son petit déjeuner, Coplan avait vu le commissaire de bord et lui avait demandé de pouvoir consulter la liste des passagers. Ensuite, il avait tenté de joindre Yvette Chastaing, mais celle-ci avait déjà quitté sa cabine.

Francis la retrouva dans la salle à manger.

- Pas trop secouée? s'enquit-il en s'asseyant en face d'elle, un léger sourire aux lèvres.

- Je ne mettrai plus jamais les pieds sur un bateau, affirma-t-elle d'un air écœuré. Quelle horreur!

- Vous n'auriez pas été plus en sécurité sur le sol ferme, nota Coplan. Si nous déplorons la perte de quelques compagnons de voyage, il semble que le nombre des victimes dans les îles soit infiniment plus élevé.

- J'ai bien cru que nous n'en réchapperions pas, avoua-t-elle avec un frisson d'angoisse rétrospective. Quand j'ai eu l'impression que j'allais être engloutie vivante dans les profondeurs de l'océan, j'ai hurlé comme tout le monde.

- N'y pensez plus. Chassez ce mauvais souvenir. Au reste, ce genre d'accident est relativement fréquent dans le Pacifique. La plupart des navigateurs ont connu des affres semblables.

Il réalisa qu'en parlant ainsi il n'était pas très sincère. S'il s'efforçait de dissiper les appréhensions qu'Yvette risquait de nourrir jusqu'au terme de sa traversée, il doutait pour sa part du caractère naturel du phénomène sismique qui avait failli les envoyer par le fond. Mais il n'aurait pu dire d'où lui venait cette pensée.

Le distingué Chinois, seul comme à l'accoutumée, mangeait avec un suprême détachement ses toasts beurrés.

- Prenez exemple sur la vieille sagesse orientale, conseilla Francis en désignant à Yvette, d'un petit signe du menton, le voyageur solitaire.

Le soleil, exubérant, insouciant, entrait à flots par les fenêtres, dotant boiseries et tapis de couleurs plus chaudes.

Yvette eut un mouvement d'épaules, comme pour se libérer du fardeau de ses terreurs passées, puis elle redressa son buste et ses seins saillirent avec une troublante netteté sous le tissu léger de sa robe jaune paille. Elle tourna plusieurs fois sa cuiller dans sa tasse de café.

- Je ne pourrais pas avaler une bouchée de pain, murmura-t-elle, les yeux baissés. J'ai surtout envie de marcher, de respirer...

Coplan se dépêcha de mastiquer ses rôties à la confiture, but deux tasses de café, puis il se leva en exhibant son paquet de cigarettes. Yvette le précéda.

En sortant, ils croisèrent Rudolf Neusel. Celui-ci hésita puis, s'adressant à la jeune femme, il lui dit avec un accent caractéristique de sa nationalité :

- Mademoiselle, je m'excuse mais... savez-vous que M. Paredes figure parmi les disparus?

Yvette Chastaing dévisagea l'Allemand.

- Que dites-vous? Il serait mort?

Neusel fit un geste fataliste tandis que son nez pointu s'abaissait.

- Le nom de Paredes est inscrit sur la liste des victimes, confirma-t-il d'un air sombre. Il me parlait souvent de vous et j'ai donc lieu de croire que vous le considériez comme un ami. Permettez-moi de vous dire que je suis désolé...

Un peu en retrait, Coplan avait involontairement entendu les propos de Neusel. Il accueillit la nouvelle avec étonnement. Au plus fort de la tourmente, il avait aperçu Paredes couché à plat ventre sur le pont, étreignant convulsivement le bâti du moteur d'une des grues électriques. Se pouvait-il qu'il eût été emporté?

Yvette gratifia Neusel d'une inclinaison de tête et prononça d'une voix changée :

- Votre démarche me touche, monsieur. Voilà une nouvelle bien affligeante. J'en suis sincèrement navrée. Merci de m'avoir exprimé votre sympathie.

L'Allemand la salua et poursuivit son chemin tandis qu'Yvette agrippait le bras de Coplan avec nervosité.

- C'est affreux, lui glissa-t-elle. Paredes m'est indifférent mais cette fin brutale a quelque chose de révoltant.

Ils débouchèrent sur le pont ensoleillé où, peu à peu, les usages reprenaient leurs droits.

Rita Hollis, quasiment nue malgré son bikini et ses lunettes noires, brunissait dans un transatlantique. A côté d'elle, dans une tenue aussi sommaire, James Grant lisait le Saturday Evening Post.

- Oui, dit finalement Coplan, rêveur, c'est une fin idiote, il n'y a pas d'autre mot. Je me trouvais à l'extérieur au moment le plus dramatique. Or, pas une goutte d'eau n'a dépassé le niveau de la plage arrière et, pour désordonné qu'il fût, le mouvement du navire n'aurait pu faire lâcher prise à un homme qui se cramponnait solidement. Ceux qui sont passés par-dessus bord ont dû se jeter dans la mer délibérément, car aucun n'a pu être emporté par une lame.

Yvette approuva d'un hochement de tête.

- Des tas de gens se tuent pour échapper à une mort qu'ils considèrent comme inévitable, remarqua-t-elle. Dans un sens, c'est compréhensible. Je sais bien que si j'étais prise dans un incendie, je me flanquerais par une fenêtre, comme tant de gens le font.

- Peut-être... mais cela ressemble peu à un individu du genre de Felipe Paredes, ne trouvez-vous pas?

La jeune femme s'arrêta pour le regarder en face.

- Que voulez-vous dire au juste?

- Oh, ce n'est qu'une impression, mais il me semble peu probable qu'un aventurier réagisse, dans des circonstances déterminées, de la même manière qu'une femme aux nerfs fragiles. En principe, il est doué d'une certaine maîtrise de soi et défend sa vie à tout prix.

Parmi d'autres passagers, le Japonais Togi errait dans la partie du pont promenade qui était ombragée par des toiles tendues.

- Venez, dit Yvette pour changer de sujet, je vais vous présenter à un spécimen typique de l'aristocratie nipponne.

En apercevant la Française, Togi s'inclina puis, voyant qu'elle se dirigeait vers lui, il accomplit le reste du chemin.

Yvette, mondaine, rapprocha les deux hommes, qui se serrèrent la main. Inévitablement, la conversation s'aiguilla sur les événements de la nuit et, en particulier, sur la mort tragique du Portugais.

- Voulez-vous m'excuser? interrompit Coplan, affable. Il me faut envoyer un télégramme. Puis-je vous donner rendez-vous au bar, à tous deux, dans un petit quart d'heure?

Ses interlocuteurs acquiescèrent. Francis emprunta l'escalier qui menait aux étages supérieurs du paquebot. Mais ensuite, à l'autre bout du pont, il redescendit, pénétra dans le salon des premières, dévala l'escalier intérieur et se hâta vers la coursive des cabines portant un numéro pair.

Yvette Chastaing avait été bien inspirée en relançant le Japonais. D'après la liste des passagers, c'était lui le locataire du 248, l'homme qui avait eu assez de flegme pour lancer à l'eau une bouteille attachée à un filin alors que tout le monde était pétrifié de terreur.

Coplan entra d'abord dans sa propre cabine. Il ouvrit une de ses valises, en extirpa un coffret de bois, souleva le couvercle et démasqua une série d'éprouvettes maintenues contre une épaisseur de coton. Il en prit une, arracha un peu de ouate qu'il roula en cylindre et remit le coffret en place. Ensuite, après avoir bouché le tube de verre, il le glissa dans sa poche intérieure et ressortit.

Il longea le couloir de bout en bout afin de voir où en étaient les stewards qui faisaient le ménage des cabines. Ils opéraient au 256.

Francis revint devant le 248 et, sachant que la majorité des passagers ne fermaient jamais leur porte à clé, il entra sans hésitation, referma sans bruit.

Togi, qui paraissait parfaitement sain de corps et d'esprit, n'avait pas dû prélever cette eau de mer pour la reverser ensuite... S'il avait désiré en recueillir un échantillon, pour une étude quelconque, il avait dû le placer à l'abri de la curiosité des stewards.

Deux valises de cuir gisaient sous la couchette. Francis tâta les serrures. D'une pression du pouce, il fit sauter les languettes de métal. Ces bagages étaient vides. L'armoire-penderie renfermait des vêtements, du linge, des chaussures.., et un filin de nylon encore humide, enroulé sur un portemanteau.

Il y avait encore un bureau, dans un des angles de la cabine. En s'ouvrant, une des deux portes du meuble démasqua un râtelier dans lequel étaient plantées des bouteilles d'apéritifs et d'alcool.

Coplan les déboucha une à une, renifla les goulots. Jusqu'au moment où il eut en main une bouteille inodore contenant un liquide clair d'une saveur salée. Il en fit couler quelques centimètres cubes dans son éprouvette, se hâta de tout remettre en place.

Pesant sur le bouton de porte, il épia le silence du couloir, jeta un coup d'œil dans l'entrebâillement puis il passa dans la coursive.

L'inextinguible besoin d'accroître leurs connaissances dans tous les domaines est un des traits dominants des ressortissants japonais, mais le comportement du sieur Togi avait quand même de quoi surprendre un Européen dont le métier consistait, précisément, à s'intéresser aux agissements insolites d'autrui.

Coplan retrouva Yvette et Togi installés sur les tabourets du bar. Ils sirotaient une menthe à l'eau. Esquissant une grimace, Francis grommela :

- Vous figurez-vous que ce médicament vous remettra d'aplomb ? Je vous suggère de le remplacer au plus vite par un authentique scotch, sans soda et rafraîchi par un glaçon.

- Mon foie... plaida la jeune femme, indécise.

- A votre âge, on n'a pas de foie. Votre avis, monsieur Togi?

Le Japonais, plissant les yeux, eut un sourire contraint.

- La modération est la plus grande des vertus, émit-il prudemment en anglais.

Coplan, considérant cette réponse ambiguë comme une approbation, transmit la commande au barman. Puis il dit :

- A certains égards, je ne suis pas fâché d'avoir vécu cette expérience de la nuit dernière. Quand on échappe à une calamité naturelle, on mesure mieux l'insignifiance de la vie humaine et on se dit qu'on a bien tort d'accorder de l'importance aux menus décagréments de l'existence quotidienne. La leçon est salutaire.

- e me priverais volontiers, jusqu'à la fin de mes jours, de leçons de philosophie aussi fracassantes, rétorqua Yvette. Tout ce qui m'oblige à penser à la mort me hérisse.

Togi avança humblement :

- Notre passage sur cette terre est fugitif. Rien ne doit nous effrayer puisque nous avançons de toute manière vers cette issue finale. Acceptons le destin avec sérénité.

- Je vous en prie, n'insistez pas! s'écria Yvette. J'essaierai plus tard d'acquérir cette sérénité, quand je serai vieille.

Le barman poussa devant eux les consommations. Coplan, levant son verre, déclara :

- Portons un toast au commandant Flynn, pour la maîtrise avec laquelle il a conduit son bâtiment dans cette tourmente. Et aux ingénieurs qui ont construit ce navire.

Yvette montra qu'elle s'associait à cet hommage. Togi, réservé, se contenta d'approuver d'un battement de paupières. Ils burent, puis Coplan dit au Japonais sur un ton cordial :

- Pensez-vous que les relations économiques entre votre pays et la France vont se développer sensiblement l'année prochaine?

A l'heure de la sieste, Coplan se réfugia dans sa cabine et mit le verrou. Il sentait la nécessité de mettre un peu d'ordre dans les éléments épars qui s'accumulaient dans son esprit depuis la veille au soir. C'était plus fort que lui : sa curiosité innée, son aptitude à saisir des détails que d'autres ne remarquaient pas et une propension intérieure le poussant à clarifier ce qui lui apparaissait illogique l'incitaient perpétuellement à analyser des situations que le commun des mortels jugeait des plus banales.

Or, en l'occurrence, Coplan se trouvait aux prises avec un mystère qu'il avait fini par définir de la façon suivante : quatre hommes au moins, à bord du President Hoover, avaient su de source sûre que le paquebot n'allait pas devoir affronter un typhon mais autre chose.

Le premier : Flynn. Un avis de tempête, annonçant même des vents d'une force exceptionnelle, ne l'aurait pas amené à diffuser par les haut-parleurs un communiqué aussi spécial. Il n'est pas utile d'alarmer les passagers quand on prévoit du gros temps : l'état de la mer, le gonflement progressif de la houle et la violence croissante du vent suffisent à les cloîtrer dans leurs cabines. En outre, la perturbation devant se manifester vers la fin de la nuit, il y avait lieu de supposer que personne ne se baladerait plus à ce moment-là.

Donc Flynn avait été prévenu par radio qu'il ne s'agissait pas d'un typhon, mais d'une menace plus grave encore, et il avait pris le maximum de précautions pour éviter la panique sans définir toutefois le danger auquel le bâtiment devrait faire face.

Le second : Rudolf Neusel. Que fabriquait-il, armé de son Leica, sur le pont des canots? Même pour un photographe-amateur mordu par la passion, l'obscurcissement du ciel et la fureur des vagues ne constituent pas des sujets inédits... Fixer ces colères météorologiques sur de la pellicule ne devait guère lui fournir des clichés sensationnels. Alors, s'attendait-il à un événement plus spectaculaire que l'ouragan annoncé?

Troisièmement, Togi. Il est plutôt rare qu'on emporte dans ses bagages un filin d'une vingtaine de mètres de longueur... Et on ne songe pas à lancer une bouteille vide par un hublot, alors que tout se conjugue pour vous inviter à la prière, sauf si on est préparé à ce qui va se produire.

Coplan se désigna lui-même comme étant le quatrième initié. Il avait déduit de plusieurs indices que le navire n'allait pas subir l'assaut d'une tornade : la stabilité du baromètre, l'état du ciel et les termes du communiqué avaient suffi à éveiller son scepticisme.

En toute rigueur, il pouvait admettre que l'Allemand avait tenu le même raisonnement que lui. Mais Togi?

Ce dernier possédait l'équipement voulu pour opérer un prélèvement d'eau de mer. Depuis le départ de Saïgon, au moins, car il n'avait pu acheter à bord une telle longueur de câble de nylon de ce diamètre.

Alors, avait-il prévu, plusieurs jours à l'avance, un phénomène que les sismographes n'avaient enregistré que l'après-midi précédent?

CHAPITRE III

Cette hypothèse apparemment invraisemblable captiva Coplan en raison même de son aspect fantasmagorique, extravagant.

Il se plut à la décortiquer tout en grillant une cigarette. L'espace d'une seconde, il s'avisa que son imagination l'entraînait une fois de plus à spéculer sur des faits qui ne le concernaient en aucune manière. Il avait une mission bien définie à remplir et rien d'autre ne comptait.

A propos de mission... Coplan voyageait en qualité de représentant de la maison Cophysic, spécialisée dans la vente d'instruments de mesure, et dont il était légalement le propriétaire (Voir "Sans issue"). A ce titre, il avait dans sa cabine une imposante malle dans laquelle étaient rangés des appareils divers, et le fait qu'ils n'avaient pas souffert des vigoureuses secousses occasionnées par le raz de marée eût pu constituer une bonne publicité.

Tout compte fait, Francis avait là un matériel qui lui permettait de se livrer à certaines expériences sur l'échantillon d'eau de mer qu'il avait pris chez Togi.

Il ouvrit la malle et, méditatif, il en relira un indicateur de radioactivité portatif. Pour un profane, ce détecteur ressemblait à une caméra dotée d'une crosse. En réalité, c'était une chambre d'ionisation couplée à un amplificateur transistorisé, lequel alimentait un milliampèremètre.

Dès que Coplan eut ajusté des index et pressé le contact d'allumage, l'aiguille dévia, indiquant une radioactivité ambiante supérieure à la normale. Il fronça les sourcils, promena l'instrument de droite et de gauche en observant le cadran. L'aiguille s'élevait davantage quand le « canon » du détecteur s'approchait de la paroi de la cabine où se découpait le hublot.

Coplan se munit de l'éprouvette et la plaça devant le tube. Aussitôt, l'aiguille escalada plusieurs graduations.

Ainsi donc, le doute n'était plus possible. Quelque part dans le Pacifique, une explosion atomique sous-marine avait eu lieu. Les vagues monstrueuses qui avaient assailli le navire étaient radioactives et le paquebot tout entier avait été contaminé !

Qui avait procédé à cette expérience?

Pas les Américains : ils avaient toujours prévenu le monde entier avant les mises à feu. Ni les Français, car leur zone d'essais se

situait dans le Pacifique Sud. Et encore moins les Anglais, qui calquaient le développement de leurs armes nucléaires sur les données transmises par les États-Unis.

Alors?

Coplan éteignit le détecteur et le remisa dans la malle, puis il saisit l'éprouvette et la vida dans le lavabo.

Bien que supérieur à la normale, le degré de radioactivité ambiante n'atteignait pas une valeur considérée comme dangereuse pour l'organisme. Néanmoins, la faune sous-marine ne manquerait pas d'en pâtir, et il y avait là une violation flagrante des conventions internationales.

L'étrange pêche de Togi se situait-elle dans la perspective d'une expérience clandestine effectuée par le Japon? Auquel cas Togi aurait été embarqué comme observateur sur un navire qui devait croiser à grande distance du lieu de l'explosion.

Ceci ne paraissait pas tellement extravagant, après tout.

Le soir, au dîner, une même table réunit Yvette Chastaing, Coplan, Togi et Neusel. Personne n'aurait pu dire comment cela s'était fait et chacun aurait mis cette rencontre sur le compte du hasard.

La conversation se déroulait en anglais.

Coplan complimenta sa jeune compatriote qui portait une robe du soir d'un chic raffiné, blanche, moulante, très décolletée; une rose pourpre piquée près de l'épaule contrastait à la fois avec l'éclatante blancheur du tissu et avec l'ambre délicat de la peau dénudée.

Les trois hommes, en smoking tropical, rivalisaient d'élégance : conformiste pour l'Allemand, méticuleuse pour le Japonais, quelque peu désinvolte pour Francis.

Rudolf Neusel, le teint enluminé, dit en plissant les yeux derrière ses lunettes :

- Ce champagne californien n'est décidément pas très bon.

- J'oserais le qualifier d'à peine buvable, appuya Togi. C'est une lamentable contrefaçon.

- Hé oui, admit Coplan, qui venait de déposer sa flûte en cristal. Nous ne parvenons pas à faire respecter partout la loi sur les appellations d'origine. La France est désarmée devant certaines pratiques...

- A propos de désarmement, enchaîna Neusel. Vous qui êtes Français, comment considérez-vous le réarmement de l'Allemagne?

- A quel point de vue? s'enquit Francis.

- Êtes-vous favorable à l'existence d'une armée allemande puissante ou y êtes-vous opposé?

- Je crois que ce stade est dépassé, mon cher monsieur. Une discussion sur ce point serait purement académique. Même au niveau de l'Europe, la somme de nos forces respectives est encore négligeable par rapport aux moyens que peuvent mettre en œuvre les États-Unis et l'Union soviétique. En matière d'énergie nucléaire, notamment, nos équipements sont insuffisants et les vôtres sont nuls : autant dire que votre puissance militaire ne serait valable qu'en cas de conflit mené avec des armes conventionnelles. Ce qui est d'ailleurs aussi le cas pour le Japon.

Une étincelle brilla fugitivement dans les prunelles de Togi. Ce dernier, inclinant son buste vers Yvette, déclara :

- Un tel sujet ne peut qu'ennuyer notre charmante hôtesse. Mais permettez-moi de mettre fin à ce débat en déplorant que, chez les vaincus de la dernière guerre, on n'autorise pas certaines recherches destinées à promouvoir les applications pacifiques de l'énergie de l'atome.

- Voyons, fit Coplan, vous n'allez pas prétendre qu'il n'existe pas actuellement des centres d'étude de physique nucléaire dans votre pays? C'est précisément le but de mon voyage.

- Je crains fort que vous ne soyez déçu, articula Togi d'une voix douce. Notre développement industriel repose sur d'autres facteurs et, dans le domaine atomique, les États-Unis pourvoient à nos très modestes besoins. Il vous sera difficile de remplir votre carnet de commandes, quelle que soit la sympathie que nous inspire la France.

Coplan, décelant un soupçon d'amertume dans les intonations du Japonais, enchaîna :

- Les appareils dont j'ai la représentation se prêtent à des usages multiples, tant dans l'industrie que dans des laboratoires de recherche fondamentale, et je pense qu'ils sont susceptibles d'intéresser vos techniciens. Et vous, monsieur Neusel, qu'espérez-vous vendre à Tokyo?

- Vendre? Tel n'est pas mon objectif. Je vais simplement étudier les possibilités d'échange de produits industriels.

La conversation prit alors un tour plus badin et se déroula dans une atmosphère de cordialité.

Après le dîner, Coplan et Yvette se séparèrent des deux autres convives et allèrent respirer la fraîcheur nocturne.

La mer scintillait sous les étoiles, le navire progressait à présent comme une flèche et tentait de combler son retard.

Coplan tenait le bras nu d'Yvette. Ce contact doux et tiède détournait son esprit de ses récentes préoccupations. La rondeur veloutée des épaules de la jeune femme, tout comme la persistante provocation du décolleté, éveillaient en lui de plus aimables soucis.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette en protégeant la flamme de son briquet contre la brise.

- Avez-vous l'intention de visiter Manille? s'informa-t-il ensuite, les yeux lointains.

- Oh oui, certainement. Je veux profiter de cette escale aux Philippines pour me changer les idées. Pas vous?

- Je ne suis pas encore très fixé. Si le navire veut rattraper le temps perdu, la durée de l'escale sera probablement raccourcie.

- Vous croyez? Au fait, quand arriverons-nous là-bas?

- Demain, en fin d'après-midi, si nous conservons la même allure.

Yvette se rapprocha de lui et sa hanche l'effleura. Dans l'ombre, la rose formait à présent une tache noire et la chevelure châtain, effleurée par le clair de lune, auréolait le visage en idéalisant ses traits.

- Voyagez-vous par plaisir uniquement? s'informa Francis, insidieusement troublé.

- Oui, plus ou moins... Surtout pour fuir l'ennui.

- Là, vous m'étonnez. Jeune, très jolie et riche par surcroît, vous vous promenez aux antipodes parce que vous vous ennuyez?

Il s'était tourné vers elle et la regardait avec bonhomie, un peu sceptique. Comme elle ne répondait pas, il hasarda :

- Chagrin d'amour?

Yvette secoua la tête en soupirant :

- Peut-être... Au fond je n'en suis pas tellement sûre.

D'un geste spontané, Coplan la prit aux hanches et la serra contre lui. Elle ne tenta pas de se dérober. A travers le tissu soyeux, il sentait palpiter une chair somptueuse, d'une tendre fermeté.

Yvette le dévisageait, déconcertée par son propre abandon, ne songeant pas à se soustraire à l'ascendant qu'exerçait sur elle cet homme qui lui avait adressé la parole pour la première fois une trentaine d'heures auparavant.

Elle n'eut pas le moindre mouvement de recul quand sa bouche entrouverte fut soudain prise par des lèvres impérieuses. Des bras solides refermèrent autour d'elle leur chaude étreinte.

Ce baiser se prolongea, privant Yvette de ses forces, et elle s'agrippa inconsciemment aux épaules de Francis. Celui-ci dut se dominer pour résister au vertige qui le poussait à enlacer encore plus étroitement le corps souple et alangui de sa cavalière.

Il parvint à se détacher d'elle, murmura :

- Les peines de cœur et l'ennui se guérissent... Il ne vous manque qu'un bon médecin.

Le visage d'Yvette se durcit subitement. Elle voulut répondre, mais à nouveau elle reçut un baiser qui lui coupa le souffle.

Libérée, elle protesta, haletante :

- Mais... qu'est-ce qui vous permet de... Lâchez-moi donc, je vous prie.

Coplan sourit. Ses mains descendirent jusqu'à la taille fine de la jeune femme, l'emprisonnèrent dans une caresse qui remonta vers sa nuque et finit par envelopper ses épaules, faisant fondre ses velléités d'opposition. D'autant plus que dans les prunelles de Coplan dansait une lueur qui dissolvait la volonté de sa compagne.

- Venez, dit-il en lui prenant le poignet.

Elle obéit avec une docilité qui la stupéfia, la scandalisa presque. Elle avait toujours excellé dans l'art de maintenir les hommes à

distance et maintenant, sans mot dire, elle suivait d'un pas rapide cet inconnu qui l'entraînait vers la coursive...

Elle resta même sans voix quand il entra d'autorité, avec elle, dans sa cabine. A peine la porte fut-elle refermée qu'il reprit Yvette dans ses bras.

Subjuguée, elle le laissa défaire le bijou qui retenait une des épaulettes de sa robe, eut un frémissement quand une main persuasive moula fermement un de ses seins.

Elle sombrait dans un langoureux bien-être, résignée à une défaite inéluctable, quand deux détonations claquèrent, assourdissantes, aussitôt suivies de pas précipités. Quelque part dans le couloir, une porte s'ouvrit brutalement.

Dégrisés, Francis et Yvette se lâchèrent mutuellement.

- Qu'est-ce que c'était? balbutia-t-elle, désemparée.

- Automatique 9 mm. Et pas loin d'ici. Il fonça vers la porte, lança :

- Ne sortez pas d'ici. Attendez-moi.

Il passa dans la coursive, buta contre un passager en pyjama qui sortait de chez lui et tâcha de localiser l'endroit où les coups de feu avaient éclaté.

D'autres personnes, aussi curieuses qu'effrayées, apparurent sur le seuil de leur cabine d'un bout à l'autre du corridor.

Coplan, reniflant une odeur de poudre, avança. Un peu plus loin, des exclamations s'élevèrent. Il se hâta en jouant des coudes pour écarter les importuns, parvint devant une porte ouverte. Trois personnes, qui hésitaient à entrer, contemplaient une forme humaine allongée sur le sol, dans l'obscurité.

Coplan les devança, actionna l'interrupteur. Une lumière tamisée baigna toute la pièce, éclairant le corps étendu face contre terre. La main crispée de l'homme serrait encore la crosse d'un pistolet.

Francis souleva partiellement le buste de la victime pour regarder son visage. Il arqua les sourcils en reconnaissant le Chinois.

Celui-ci ouvrit faiblement les yeux, ses paupières à demi levées sur un regard terne, interrogateur. Ses doigts se détendirent, lâchèrent l'arme, puis il essaya de se redresser, de prononcer

quelques mots. Une respiration courte sifflait dans sa poitrine, un peu d'écume rose monta à ses lèvres exsangues.

- Qui? chuchota Coplan, penché sur le moribond

Le Chinois ouvrit la bouche, les joues tremblantes. Il proféra des sons inintelligibles parmi lesquels Coplan crut saisir trois syllabes. Interloqué, il répéta plus fort :

- Qui?

Dans un ultime effort, l'agonisant prononça du mieux qu'il put :

- Pa... re... des.

Sa tête roula sur son épaule au moment précis où un steward, suivi de près par un officier, faisait irruption dans la cabine.

Le lieutenant Wayne jeta un coup d'œil sur la scène. Il intima au steward de refermer la porte et de rester en faction dans le couloir. Puis il marcha vers le téléphone, forma le numéro de l'appartement du capitaine et annonça brièvement à Flynn qu'un drame venait de se produire dans une des cabines de première classe.

Ensuite seulement, il se tourna vers Coplan qui, entre-temps, avait reposé le buste du Chinois dans sa position primitive.

Etait-il déjà mort quand vous- êtes entré? questionna-t-il d'une voix abrupte.

- Non, il a expiré à votre arrivée.

- Suicide?

- Sûrement pas! Comme tout le monde, j'ai entendu deux coups de feu. Il a dû tirer sur son agresseur car le canon de son pistolet est encore chaud, et il n'a été atteint que par une balle.

- Alors, ce serait un crime?

- Sans l'ombre d'un doute. D'ailleurs, la porte était ouverte.

Wayne souleva sa casquette pour se gratter la tête.

- N'a-t-il rien dit avant de mourir? s'informa-t-il, assombri.

- Non, rien. Il a essayé, mais en vain. Savez-vous comment il s'appelle?

- Moi? Non. Le steward doit le savoir.

- Voyons plutôt l'étiquette d'identité de ses bagages.

Ils furent promptement renseignés. Le défunt se nommait Wang-Li, il était monté à bord à Singapour, détails que n'ignorait nullement Coplan.

- Vous pouvez regagner votre cabine, lui dit Wayne. On vous demandera votre témoignage.
- Je ne suis pas le premier témoin. D'autres gens se tenaient déjà devant la porte quand j'ai pénétré ici.
- Où êtes-vous logé?
- Au 264, à tribord, mais je me trouvais auprès d'une compatriote qui habite au 285, à quelques mètres d'ici.
Wayne se recoiffa de sa casquette.
- Comment s'appelle cette dame? Son témoignage corroborera le vôtre.
- Miss Yvette Chastaing.
Coplan s'avisa soudain que la jeune femme avait manifesté de l'intérêt pour l'homme qui gisait là, maintenant, les narines pincées et le visage émacié. Le malheureux...
- Je retourne chez elle, dit Francis. Si vous avez besoin de moi avant une heure, c'est là que vous pourrez me joindre.
- O. K., ponctua Wayne avec une grimace. J'espère qu'on ne tuera plus personne ce soir.
- Pourquoi? Y a-t-il eu un autre drame?
- Non, mais compte tenu des disparus d'hier et du meurtre de ce type, ça commence à bien faire. La Compagnie n'aime pas beaucoup perdre des clients en cours de route.
- Ce n'est pas votre faute, dit Coplan. Bonsoir, lieutenant.

CHAPITRE IV

Quand, quelques instants plus tard, Coplan retrouva Yvette, le charme était rompu. Elle avait revêtu un négligé en nylon rose, chaussé des mules et, pelotonnée au creux d'un vaste fauteuil, elle feuilletait un magazine pour -tromper son impatience.
- Que s'est-il passé? s'enquit-elle fébrilement dès que Francis eut refermé la porte.
- N'êtes-vous pas encore au courant? Dans ce cas, je suis navré de vous apprendre une triste nouvelle. Le Chinois qui vous intriguait

tant a échangé une balle de revolver avec un individu qui semble avoir disparu comme par enchantement...

- Il est blessé?

Coplan exhiba son étui à cigarettes, en offrit une à son hôtesse.

- Il est mort, dit-il. Le projectile lui a traversé le poumon.

- Mort? souffla Yvette, pâlissante. Mais c'est insensé! Pourquoi l'a-t-on tué? Francis alluma les deux cigarettes puis, environné de fumée, il fit une moue et déclara

- Je n'en ai pas la moindre idée, évidemment. Il appartient au commandant de ce navire de tirer l'affaire au clair. Mais je vous accorde que c'est assez effarant.

Il affichait un détachement qui, pour une femme dévorée de curiosité, avait de quoi l'exaspérer.

- Enfin, vous êtes formidable! On dirait que ça ne vous fait ni chaud ni froid, lança-t-elle. Moi, je suis bouleversée. Peut-être cet homme a-t-il été attaqué par un fou?... Il faut qu'on identifie le meurtrier de toute urgence!

Coplan fit planer sur elle un regard teinté d'ironie.

- Il faut ? releva-t-il. Croyez-vous que ce soit si simple? D'abord, je ne pense pas qu'il s'agit d'un crime gratuit. Votre ami le Chinois devait s'attendre à une agression puisqu'il avait un pistolet à portée de la main et qu'il a d'ailleurs eu le temps de riposter. Ceci soulève l'éventualité d'un règlement de comptes...

Il tira une bouffée de sa cigarette, puis poursuivit :

- Entre nous, je redoute que le commandant ne parvienne pas à identifier le meurtrier. Si un passager avait aperçu ce dernier, on le saurait déjà. L'hypothèse du fou étant écartée, on peut supposer au contraire que l'assassin est un individu intelligent : il ne s'est jamais montré en compagnie du Chinois, entre parenthèse, celui-ci s'appelait Wang-Li..., lequel, selon vos propres constatations, vivait ici dans un isolement total. Par ailleurs, le meurtrier s'est sans doute déjà débarrassé de l'arme du crime en la jetant par-dessus bord. Non, vraiment, j'estime que les chances sont minces.

- L'idée de coudoyer un assassin m'est insupportable! s'exclama Yvette. Je ne pourrai plus fermer l’œil tant que cet individu ne sera pas démasqué.

- Calmez-vous, conseilla Francis sur un ton apaisant. Vous ne risquez rien. Pour qu'un homme assassine quelqu'un à coups de pistolet à bord d'un navire, il faut qu'un ensemble de conditions soient réunies. Primo, que le meurtrier soit animé par un mobile impérieux; secundo, qu'il ne soit pas doté d'une force physique suffisante pour exécuter silencieusement sa victime et, tertio, qu'il se sente insoupçonnable. En résumé, il n'a dû commettre cet acte que parce qu'il y était acculé.

Yvette écoutait avec la plus grande attention le raisonnement de Coplan. Elle remarqua in petto que, pour un représentant de commerce, il faisait montre d'une singulière clairvoyance dans un domaine qui, théoriquement, lui était étranger.

- Mais tout ceci n'est que vaine spéculation, reprit Coplan en balayant l'air d'un geste de la main, comme s'il devinait la pensée de son auditrice. En pratique, ça ne mène nulle part.

- Je ne suis pas de votre avis, rétorqua Yvette. Il me semble que vous devriez exposer ces vues au capitaine Flynn. Elles pourraient lui être très utiles.

- Non, je n'en crois rien, trancha Francis. Et je vous saurais gré de ne pas révéler à d'autres la conversation que nous venons d'avoir à ce sujet. Notre participation à l'enquête doit se limiter à un témoignage portant sur des faits et non sur des suppositions.

Yvette décroisa ses jambes; l'une d'elles, admirablement bronzée se dénuda jusqu'à l'aine. Le pan de la robe de chambre fut vivement ramené sur la cuisse fugitivement dévoilée.

Yvette objecta :

- Il est de notre devoir d'aider le commandant. En nous taisant, nous rendons peut-être service au coupable.

Coplan s'extirpa de son fauteuil, alla vers elle et, plongeant son regard dans celui de la jeune femme, il articula :

- Votre sécurité personnelle doit primer ces considérations. Je ne désire pas que vous attiriez l'attention du meurtrier en étalant en public une perspicacité qui pourrait l'effrayer.

- Vous êtes un homme plein de mystère, dit-elle avec un sourire enjôleur qui découvrit ses jolies dents. Je finirais par croire que vous en savez plus que vous ne le dites. Craindriez-vous quelque chose?

Coplan se redressa, glissa une main dans la poche de son pantalon et fit quelque pas de long en large, le front baissé.

- Peut-être, admit-il. Vous plairait-il de me reparler de Paredes? Interloquée, Yvette le dévisagea.

- e ne vois pas le rapport qu'il pourrait y avoir entre la mort de Wang-Li et la disparition de ce Portugais!

- Moi non plus, avoua Francis. Mais j'essaie de me former une image plus exacte de l'homme de Macao, et de comprendre pourquoi ses nerfs l'ont trahi au point qu'il se lance de sa propre initiative par-dessus le bastingage.

Yvette, rassemblant ses souvenirs, demeura pensive durant quelques secondes, puis elle déclara :

- C'était un curieux personnage, à plusieurs égards. De nombreuses histoires ont circulé sur son compte mais il est bien difficile de démêler le vrai du faux. Aux yeux de certains, il passait pour un authentique forban; d'autres, qui le tenaient également pour un individu sans scrupules, l'estimaient pourtant capable d'agir avec élégance dans des situations épineuses. Il était bien vu des Chinois de la colonie comme des Européens de l'administration locale. Ainsi, sa maison de jeu est l'une des rares qui n'ont pas été fermées, et les gardes rouges ne lui ont pas créé d'ennuis.

Coplan tapotait distraitement son briquet dans le creux de sa main en écoutant ses propos.

Pourquoi Wang-Li avait-il prononcé le nom de Paredes avant de mourir? Sur le point de rendre l'âme, il eût été plus compréhensible qu'il désignât son meurtrier.

On frappa discrètement à la porte. Coplan ouvrit. C'était un steward, qui lui signala :

- Le commandant désire vous voir, sir. Pouvez-vous monter à son appartement?

- Oui, certainement. Dites-lui que je serai là dans quelques minutes.

Le steward acquiesça et partit. Coplan revint vers Yvette.

- Je regrette, on m'appelle là-haut. Essayez de ne pas trop songer à tout cela. Bonne nuit.

Elle se leva et, alors qu'elle lui tendait la main, elle fut brusquement dans ses bras, blottie contre lui. Il lui caressa les cheveux, posa des baisers sur ses paupières et murmura :

- Dormez bien. A demain.

- A demain, souffla-t-elle.

Il s'éclipsa, frustré.

Quand il déboucha sur le pont, il nota que le ciel se couvrait de nuages et que la brise avait forci. Il grimpa sur le pont des canots, se dirigea vers l'autre extrémité, celle qui donnait accès au Captain-deck et à la passerelle. Il longea l'énorme cheminée trapue, aérodynamique, qui occupait le centre du pont des embarcations.

Derrière lui, une silhouette noire se décolla soudain d'un coin d'ombre, prit son élan et bondit.

L'attaque se produisit sans que Francis en eût été averti par le moindre signe. Un bras s'enroula autour de son cou comme un tentacule et le tira en arrière tandis qu'un genou lui creusait les reins.

Coplan fut brutalement projeté à terre et sa tête heurta le plancher. Son agresseur lui assena un coup de poing sur le front et le crâne de Francis cogna le sol une seconde fois, rudement, assez fort pour le priver de réflexes.

L'assaillant, l'ayant agrippé au col de sa veste, entreprit de le traîner vers le bordage en vue de le faire basculer dans la mer. Mais les 85 kilos de Coplan constituaient une charge affreusement lourde et l'inconnu, bien qu'il y mît toute son énergie, dut s'arrêter au bout de trois mètres.

Trempé de sueur, il inspira une goulée d'air puis avec une volonté farouche, il se remit à la besogne, hâlant le corps entre une des chaloupes et le davier qui la soutenait, vers le bord démuni de garde-fou.

Rassemblant toutes ses ressources physiques, il s'efforça de soulever les jambes de sa victime pour les amener le long de la rigole. Or, elles se détendirent subitement, le catapultant en arrière. L'individu alla s'affaler sur le deck, les coudes au sol.

Coplan, toujours groggy, se cramponna à une cornière d'acier en prévision de la prochaine attaque de son adversaire. Mais ce dernier se remit debout et déguerpit à toute vitesse.

Coplan se hissa sur ses jambes, attrapa le davier. L'homme était déjà hors de vue. Néanmoins, Francis s'élança dans la direction qu'il avait empruntée, atteignit le bout du pont des embarcations, regarda de toutes parts. Le type s'était volatilisé.

Courir après lui dans le dédale des aménagements de ce paquebot eût été une tentative sans espoir. Coplan, furieux, râlait d'autant plus qu'il n'avait pas discerné les traits de son agresseur. Il n'avait de lui qu'une notion des plus floues, celle d'un personnage souple et vigoureux, de taille moyenne, vêtu d'un polo de teinte sombre.

Ne pouvant se présenter devant Flynn avec un smoking maculé de suie, Francis résolut de faire un détour par sa cabine et de changer de vêtements.

Il avait eu beau se promettre de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas, les événements corrélatifs à l'assassinat de Wang-Li semblaient s'agencer pour l'y contraindre.

Le lendemain matin, une certaine effervescence se propagea parmi les passagers. Dans le lointain, au ras de l'eau, se profilaient des terres noyées dans une brume bleutée.

Sur tous les ponts, les gens dotés d'une bonne vue désignaient aux autres les trois îles qui surgissaient de l'horizon. James Grant et Rita Hollis, inséparables, contemplaient ce spectacle toujours émouvant d'un monde qui apparaît dans sa pureté originelle, comme à l'aube des temps.

Rita, moulée pour la circonstance dans un paréo aux teintes criardes, attirait d'ailleurs autant de regards que les avant-gardes des îles Philippines, et il fallait lui rendre cette justice que son relief personnel méritait autant de considération admirative, sinon plus, que celui des îlots volcaniques.

C'est du moins ce que se dit Coplan lorsqu'il baguenauda non loin d'elle, à la recherche d'Yvette Chastaing.

Il ne tarda pas à la découvrir : elle était en compagnie de Togi et accablait ce dernier de questions sur l'archipel.

Apercevant Francis, le Japonais s'interrompit. Yvette tourna la tête et son visage s'éclaira.

- Vous avez dormi bien tard! reprocha-t-elle amicalement.

- Je me suis un peu attardé cette nuit avec le capitaine Flynn, dit Coplan en guise d'excuse.

Yvette se rembrunit :

- Espère-t-il identifier le meurtrier de Wang-Li?

- Je n'en sais rien. Il a recueilli ma déposition, qui se résumait du reste à peu de chose, et puis la conversation a dévié sur le raz de marée. Flynn m'a avoué qu'il avait eu chaud. Jamais, dans toute sa carrière, il n'avait eu à se défendre contre une lame de fond de cette taille.

Togi approuva :

- Je le crois volontiers. Au Japon, nous subissons fréquemment des cataclysmes de cette espèce mais, pour ma part, je n'avais jamais rien vu de semblable.

Coplan l'étudiait du coin de l’œil. Togi jouait la sincérité avec un talent de premier ordre. Francis reprit :

- Ce qui nous porte à exagérer l'importance de ce raz de marée, c'est que nous étions en quelque sorte aux premières loges. Cette région du Pacifique est hérissée de volcans sous-marins, le sol y est en perpétuelle convulsion... Qu'expliquiez-vous donc à Mlle Chastaing quand je suis intervenu?

- Je lui signalais que la terre que nous distinguons sur la droite est le cap Kalabite, la pointe extrême de Mindoro. Devant nous se dressent les îles Lubang et, à gauche, à l'arrière-plan, la presqu'île de Batan, qui appartient à Luzon.

- Grâce aux récits de la dernière guerre, tous ces noms nous sont devenus familiers. Vous connaissez bien ces parages?

Le Japonais eut un sourire énigmatique.

- J'ai appartenu à la Marine impériale, avoua-t-il.

Coplan hocha la tête. Changeant de ton, il annonça :

- Nous arriverons à Manille peu après le déjeuner, car le navire a rattrapé une partie de son retard.

A Yvette :

- Êtes-vous prête à débarquer ? Si les autorités nous le permettent, eu égard aux incidents qui ont jalonné la traversée, je serai heureux de visiter la ville. Et M. Togi sera peut-être en mesure de nous piloter?

Le Japonais fit une courbette et affirma :

- Ce me sera un grand plaisir. L'ancienne capitale des Philippines a gardé toute son attirance en dépit du banditisme et de la corruption qui s'y sont installés depuis que le gouvernement des États-Unis y entretient une dictature à sa solde.

C'était dit sans avoir l'air d'y toucher, avec un sourire très affable.

- Voilà une excellente idée, assura Yvette, quelque peu dépitée par la suggestion inattendue de Francis.

- Et maintenant, marmonna Coplan, si nous allions boire un apéritif ?

L'enquête menée par le commandant Flynn sur le meurtre de Wang-Li n'ayant pas donné de résultats tangibles, les policiers philippins examinèrent les passeports des passagers avec une attention scrupuleuse avant d'y apposer le tampon autorisant le débarquement.

Les formalités furent les mêmes pour les voyageurs en transit qui avaient un billet pour Hong-Kong et au-delà. Vers 5 heures de l'après-midi seulement, ces derniers purent descendre à terre.

L'appareillage étant prévu pour le lendemain matin, ils ne disposaient donc que d'une soirée pour visiter la ville.

Coplan, Yvette et Togi circulèrent longuement, en voiture, dans les principales artères de la cité.

Les deux Français eurent par instants l'impression de se trouver dans une localité d'Amérique latine où, par erreur, des Malais et des Polynésiens côtoyaient des descendants d'Espagnols qui, pour une écrasante majorité, parlaient anglais. La même confusion se traduisait dans l'architecture des édifices, certains reflétant l'influence de l'époque espagnole, d'autres, ultra-modernes, indiquant l'emprise américaine.

- On ignore généralement en Europe que Manille a cessé d'être la capitale en 1960, souligna Togi alors qu'ils passaient devant un palais. Le siège du gouvernement se trouve à Quezon City, au nord-est de la ville, mais sous l'angle de la population, Manille reste l'agglomération la plus importante puisqu'elle abrite 1 300 000 habitants, le triple de Quezon City.

Le trio décida, sur les instances de l'obligeant Japonais, de dîner dans un des palaces les plus cotés, le Mac Arthur.

- Nous avons de la chance, stipula Togi, il pleut en moyenne un jour sur deux. Nous pourrons nous asseoir à la terrasse.

Celle-ci dominait la cité tout entière. Dans la direction opposée à celle de la baie, les montagnes du Rizal, couvertes d'une jungle touffue, étiraient leurs contours sombres.

Coplan avait acheté un numéro du Manila Post et le parcourait en attendant que le serveur eût apporté les premiers plats.

Le journal consacrait encore de longues colonnes aux ravages causés dans l'archipel par le raz de marée. Les côtes Est, surtout, avaient été dévastées.

Selon la thèse officielle, une brusque poussée volcanique avait soulevé le fond de l'océan dans une région située au 25e parallèle et par 130 degrés de longitude Est, soit environ à 150 milles à l'est de Formose. Les sismographes du Japon et de la base américaine de Guam avaient enregistré le séisme quasi simultanément.

Coplan replia la gazette et la déposa près de lui.

- Je me demande si une explosion atomique sous-marine ne produirait pas les mêmes effets qu'un tremblement d'origine naturelle, émit-il en jouant avec sa serviette.

Il y eut un instant de silence.

Yvette, estimant qu'elle ne pouvait guère donner son opinion, posa un regard clair sur Togi. Ce dernier parut examiner la question attentivement. Pas un muscle de son visage n'avait bougé.

- Je pense que les effets seraient assez analogues, concéda-t-il. Si l'on se réfère aux comptes rendus qui ont été publiés après les expériences d'Eniwetok et de Bikini, une succession de vagues concentriques s'est propagée fort loin autour du site de l'explosion, et ces lames avaient encore une hauteur de trois mètres quand elles

ont assailli les rivages des îles Hawaï, pourtant très éloignées du gisement des bombes nucléaires.

- Mais comment a-t-on eu la certitude que ces vagues provenaient de là ? questionna Coplan.

- Je crois que les observateurs ne peuvent pas se tromper sur leur origine, expliqua Togi. Une preuve leur est fournie par la radioactivité de l'eau. Il suffit de la mesurer.

- Eh bien, je crois qu'on ne ferait pas mal de mesurer en permanence le taux de radioactivité de toutes les vagues qui déferlent sur les rives du Pacifique, dit Coplan d'un ton enjoué. Il se peut que les causes naturelles aient bon dos.

Togi eut un petit sourire contraint.

- Cela se fait chez nous, avança-t-il. De plus, on contrôle systématiquement les poissons ramenés par les bateaux de pêche.

- Quelle horreur! laissa tomber Yvette. Voilà à quoi nous en sommes réduits : à nous méfier des produits de la mer, ce berceau de toute vie! Les hommes de science ne sont-ils donc bons qu'à détruire ce que la nature a édifié pendant des millénaires?

- Il faut leur accorder que, souvent, leur intention profonde est de construire, opposa Togi en plissant les yeux. Il est parfois indispensable de manipuler des forces dangereuses pour juguler d'autres fléaux. N'incriminez pas les hommes de science, mademoiselle. A de rares exceptions près, ils travaillent au bonheur de l'humanité.

Il s'exprimait avec tranquillité, en sage qui s'accommode des écueils d'une route périlleuse. Mais quelles pensées obscures dissimulait ce front lisse, ce masque courtois?

CHAPITRE V

Quelques minutes avant l'appareillage, les derniers passagers gravirent l'échelle de coupée du *President Hoover*.

Parmi eux figurait un Américain typique, large de carrure, à la nuque épaisse, coiffé d'un invraisemblable chapeau de paille qu'il

avait dû acheter aux Philippines. Il précédait deux Anglais au teint recuit, trimbalant des valises fatiguées, et un Japonais mince comme un garçonnet.

Ces nouveaux venus avaient tous des billets de première classe et des stewards s'empressèrent de les conduire à leurs cabines respectives.

Sur le quai, de pauvres hères détachèrent les amarres. Un remorqueur qui avait frappé un filin à l'arrière se mit à déhaler l'énorme masse du paquebot. Les gens se pressaient sur les ponts pour assister à la manœuvre. Quelques-uns agitèrent des mouchoirs, par tradition, alors qu'ils ne comptaient ni parents ni amis dans la foule qui, béatement, assistait au départ.

Puis une faible trépidation envahit les membrures du paquebot, les moteurs ayant été remis en route. La sirène lança trois mugissements dont les échos se répercutèrent dans la rade. Bientôt, l'étrave pointée vers la haute mer, le vaisseau défila devant l'île de Corregidor, d'héroïque mémoire.

De Manille à Hong-Kong, il y avait trente heures de navigation.

Trente heures pendant lesquelles Coplan pourrait se demander si on attenterait encore à ses jours et s'interroger sur le motif de la première agression.

Il se creusait en vain la cervelle sur ce problème, ne parvenant pas à distinguer ce qui, dans ses paroles ou dans ses actes, avait pu déterminer quelqu'un à vouloir le balancer par-dessus bord. Le point le plus troublant, c'était que l'intéressé savait qu'il serait convoqué chez le commandant Flynn et emprunterait donc le pont des embarcations pour s'y rendre.

Après un dernier coup d'œil à la baie, Coplan se dirigea vers le bar avec l'espoir d'y rencontrer Yvette. Elle était là, effectivement, et elle lui adressa de loin un petit signe de la main.

En la revoyant, il fut à nouveau impressionné par sa séduction. Si elle n'avait pas la beauté ostentatoire de Rita Hollis et cette plastique provocante de star américaine, Yvette l'emportait de très loin sur le plan de la féminité vraie. Alors que le visage ovale de Rita, avec ses lèvres gourmandes et ses yeux noyés, révélait un vide intérieur

redoutable, les traits de la jeune Française pétillaient de sensibilité et de malice.

Coplan s'approcha des deux tables autour desquelles s'étaient agglomérés des « anciens » qui avaient plus ou moins sympathisé depuis le départ de Singapour.

Yvette l'accueillit avec un demi-sourire lourd de sous-entendus et le présenta à ceux qu'il ne connaissait pas encore officiellement, en l'occurrence sa « rivale détestée » et le compagnon de celle-ci, le rayonnant James Grant. Puis Coplan serra aussi la main de Rudolf Neusel, qui manifesta son plaisir de le revoir, et enfin celle de Togi, toujours effacé.

L'escale de Manille semblait avoir dissipé les maléfices qui planaient sur la croisière, si l'on en jugeait par le joyeux brouhaha qui régnait dans le bar et les mines détendues de chacun.

Rita Hollis, très vamp, ses longues boucles blondes tombant sur ses épaules, son regard bovin masqué par ses immenses lunettes solaire, fumait une Camel fichée dans un porte-cigarette en ivoire. Grant, vêtu d'une veste de flanelle blanche, le col de chemise largement échancré sur son cou hâlé, avait cet air honnête et ouvert qu'arborent nombre d'Américains habités par une bonne conscience.

Rudolf Neusel reprit où il l'avait laissée l'histoire qu'il racontait lors de l'arrivée de Coplan. Il s'agissait d'une femme qui, à Berlin, se plaignait si souvent au service du téléphone qu'on avait fini par la repérer, et aucun des réparateurs ne voulait plus se rendre à son adresse car...

Un garçon s'approcha de Francis et lui dit à l'oreille :

- Le commandant serait heureux si vous pouviez lui accorder quelques minutes, sir.

Coplan, peu emballé, plissa les lèvres.

- Bien, soupira-t-il. Où puis-je le joindre?

- Dans son appartement, sir.

- J'y serai dans cinq minutes.

Le garçon s'esquiva sans que personne, sauf Yvette, eût remarqué sa démarche. Francis se pencha vers elle.

- Si nous déjeunions dans ma cabine, en tête à tête? murmura-t-il, soucieux.

Elle fixa sur lui des yeux rieurs, vaguement offusqués.
- Ce serait inconvenant, chuchota-t-elle tandis que Neusel continuait de pérorer.
- Ne soyez pas vieux jeu, maugréa Coplan. Vous m'avez bien reçu chez vous, l'autre soir... Alors, c'est oui?
- Si vous insistez... je ne dis pas non.
- J'insiste.
Il se leva, lui baisa la main. Rita Hollis lui dédia, en coin, un regard qui en disait long.
- Pardonnez-moi de devoir vous quitter déjà, lança Francis à la ronde. Une obligation imprévue... Mais j'espère que nous passerons la soirée ensemble.
Un murmure d'approbation unanime lui répondit. Il s'éclipsa.
Le capitaine Flynn le gratifia d'une mâle poignée de main. Il n'était pas seul. Confortablement assis dans un fauteuil club, un long cigare au bec, l'Américain au chapeau de paille fantaisiste qui était monté à Manille fixa Coplan d'un œil froid.
- Je vous présente l'inspecteur Hopples, de la police des États-Unis, articula Flynn.
— Heureux de vous connaître, dit Coplan.
Hopples hocha la tête en mâchonnant son cigare.
- Asseyez-vous, suggéra Flynn, cordial. L'inspecteur est chargé de poursuivre l'enquête que j'avais entamée sur la mort de ce Chinois nommé Wang-Li. Il désire reprendre tout à zéro.
- A votre disposition.
Le policier ouvrit la bouche et sa voix résonna avec une douceur que ne laissait pas présager la rudesse de ses traits :
- Mr Coplan, la déposition que vous avez faite après le drame m'a fortement intéressé. Vous êtes, jusqu'à preuve du contraire, le témoin numéro Un. Or, tout bien réfléchi, il me semble que vous avez omis de préciser certains détails.
- Ah? Je ne vois vraiment pas lesquels.
Hopples retira son cigare de sa bouche et il le contempla comme s'il soupçonnait le fabricant d'y avoir introduit une matière nauséabonde, puis il reprit :

- Je vous demande de faire un effort de mémoire car cette affaire est infiniment plus importante qu'on ne pourrait le supposer. Ce crime n'est pas banal... On ne peut pas le ranger dans la catégorie des délits de droit commun, comprenez-vous?

- Non, dit Coplan, les sourcils rapprochés. Qu'entendez-vous par-là?

L'inspecteur se redressa dans son fauteuil et appuya ses coudes sur ses genoux, le buste en avant.

- Le rapport médical atteste que Wang-Li est décédé par suite d'une balle de pistolet qui lui avait perforé le poumon droit. Dans un cas semblable, la mort n'est pas instantanée : elle survient au bout de quelques secondes, au minimum, et souvent bien après ce délai, lequel peut même atteindre des heures ou des jours. Vous êtes arrivé sur place immédiatement après l'échange de coups de feu. De votre propre aveu, Wang-Li a expiré dans vos bras. Que vous a-t-il dit avant de mourir?

L'Américain braquait sur Coplan un regard inquisiteur d'une fixité déplaisante. Francis le soutint sans broncher, tout en songeant que, s'il persistait à se taire, personne au monde ne pourrait le convaincre de faux témoignage. Mais, d'un autre côté, l'insistance de Hopples tendait à laisser croire qu'il gardait en réserve d'autres informations.

Le silence qui s'était appesanti dans la cabine fut rompu soudain par l'inspecteur, qui martela ses mots :

- Faites attention, Mr Coplan. Les passagers qui étaient groupés devant la porte ont vu remuer les lèvres du blessé. Deux d'entre eux prétendent même que vous avez posé une question et que vous avez obtenu une réponse. Alors, qu'en est-il exactement?

- C'est vrai, dit Coplan. Je lui ai demandé qui avait tiré sur lui, naturellement, et il a essayé de parler. Mais s'est-il exprimé en chinois ou ses paroles étaient-elles mal énoncées, je n'en sais trop rien. Toujours est-il que je n'ai rien compris, pas un traître mot.

Hopples poussa un soupir à fendre une porte en chêne et se frappa un genou du plat de la main, excédé. Puis, se forçant à la patience, il dévoila sur un ton de confidence :

- Écoutez, je puis vous révéler que le défunt appartenait à un service officiel de Washington. Il était sur le point de faire parvenir un

rapport extrêmement important, capital... Tâchez de vous souvenir de la moindre chose, du plus petit mot, de la plus petite syllabe et ne vous inquiétez pas de savoir si c'était du chinois, du javanais ou du turc! Répétez simplement ce que vous avez entendu, les sons quels qu'ils soient.

Coplan, pensif, se prit le menton. Maintenant qu'il avait réussi à extraire de cet inspecteur un certain nombre d'indications, il n'avait plus aucune raison de garder le silence.

- Je ne demande qu'à vous faciliter la tâche, assura-t-il avec l'accent d'une indéniable bonne foi. Je n'avais pas cru nécessaire de rapporter au commandant Flynn une sorte de bégayement que j'avais mis sur le compte du délire, mais il est de fait que j'ai cru discerner trois syllabes...

- Allez-y, citez-les, l'encouragea Hopples, l'œil illuminé d'espoir.

- Eh bien, ça va vous paraître singulier, mais c'était « Paredes », le nom d'un Portugais qui, la veille, était tombé à la mer.

- Paredes? s'écria Hopples, transfiguré.

Il jaillit de son fauteuil, vint se planter devant Coplan, lui saisit la main et l'étreignit avec énergie en ajoutant :

- Merci, mister... Je n'en espérais pas tant. Cette donnée a une valeur inestimable.

- Vous m'en voyez ravi. Avez-vous encore d'autres questions à me poser ?

- Non, c'est le seul point que je voulais tirer au clair. A partir de là, le reste ne sera plus qu'un travail de routine : l'assassin sera identifié et arrêté avant Hong-Kong, je vous le promets.

Francis esquissa un sourire.

- J'envie votre perspicacité, avoua-t-il. Moi, je ne devine vraiment pas comment le nom d'un homme décédé la veille du crime peut vous mettre sur la trace du coupable.

Le visage de l'inspecteur se ferma.

- Ceci est du ressort exclusif de la police, mister. Faites-nous confiance et oubliez cette affaire. Encore merci pour votre coopération.

Coplan se retira.

Il n'était pas loin de midi. Au lieu de regagner le pont promenade ou le bar, Francis alla s'isoler dans sa cabine.

Cet entretien lui avait apporté matière à réflexion. Ainsi, le respectable Wang-Li n'était autre qu'un agent des services spéciaux américains... Et « l'inspecteur Hopples », de toute évidence, un membre du F. B. I. ou de la C. I. A.

Une drôle de partie se jouait décidément à bord de ce paquebot.

Dans le calme de son appartement, Coplan se versa une rasade de scotch Cutty Sark provenant d'une bouteille de sa réserve personnelle, en vue de s'éclaircir les idées. Puis, muni de son verre, il s'allongea paresseusement sur le sofa.

Un Chinois au service de Washington devait, selon toute probabilité, être originaire de Formose, le bastion nationaliste. Un séjour de Wang-Li à la Martinique avait intrigué le S. D. E. C. Sur ordre du Vieux, Coplan avait rejoint le Chinois à Singapour, l'avait suivi ensuite à Saïgon. Or, les Américains avaient besoin d'agents secrets de race jaune pour percer à jour les desseins de la Chine de Mao dans le Sud-Est asiatique.

L'expression qu'avait eue le nommé Hopples en entendant la dernière parole prononcée par Wang-Li avait trahi de l'exultation, non de la stupeur ou de l'incrédulité. Pour lui, cet indice avait suffi à éclairer d'un coup les raisons cachées de l'attentat commis contre le Chinois.

Francis se complut à juxtaposer de diverses manières les pièces dont il disposait. Un des agencements possibles le séduisit : Wang-Li avait été attaqué, en représailles, parce qu'il avait expédié Paredes dans la mer de Chine à la faveur du raz de marée... Et Hopples savait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, notamment pourquoi le Portugais avait dû être supprimé, d'où la lueur de triomphe qui avait surgi dans ses prunelles car l'explication du duel, il la tenait à présent, avec certitude.

Ce navire transportait donc dans ses flancs une cargaison d'individus qui se livraient une lutte acharnée, à telle enseigne que ceux d'un clan avaient voulu empêcher Coplan de relater à Flynn les derniers monosyllabes proférés par Wang-Li...

Oui, tout cela formait un ensemble cohérent. Mais y avait-il un lien avec Togi, avec cette explosion nucléaire sous-marine sur laquelle les Américains avaient imposé le black-out, ainsi qu'en témoignaient leurs communiqués et les articles du Manila Post?

A ce stade de sa rêverie, Coplan se demanda si l'eau de mer et la coque du paquebot dégageaient encore une radioactivité résiduelle supérieure à la normale.

Voulant en avoir le cœur net, il quitta le sofa et alla prendre le détecteur dans sa malle d'instruments.

Il le mit en service, observa l'aiguille du milliampèremètre.

Celle-ci sauta littéralement de droite à gauche. N'en croyant pas ses yeux, Coplan pensa tout d'abord que l'appareil était déréglé, tant la valeur indiquée dépassait le seuil de sécurité.

Tenant le détecteur à bout de bras, il le déplaça vers le plafond puis vers le sol. L'aiguille dévia, accusant un taux moins important quand le canon était dirigé vers le haut, ce qui était logique et prouvait que l'instrument n'était pas défectueux car, dans le cas contraire, l'aiguille serait restée bloquée à la même graduation.

Néanmoins, cette intensité d'ionisation était effarante, dangereuse.

La gorge de Coplan s'assécha. Si le navire était contaminé à ce point, tous ses occupants se trouvaient en danger de mort. Une exposition prolongée à ce champ de radiations devait immanquablement déterminer des lésions graves!

Un peu fébrile, Francis explora plus méthodiquement les quatre parois de la pièce, en commençant par celle qui le séparait de l'extérieur. Mais alors il fit une constatation plus surprenante encore : le courant débité n'augmentait pas, il diminuait!

Cependant, lorsque le compteur approcha de la couchette, l'aiguille remonta vivement.

Pas de doute, un objet radioactif se dissimulait dans la literie... En un clin d’œil, Francis fit voleter draps, couvertures et oreiller, se pencha sur le matelas et aperçut une incision pratiquée dans la toile.

Il déposa son détecteur, se rua dans la salle de bains, fit couler le robinet, s'enduisit de savon les mains et les bras, jusqu'au coude, puis il revint vers la couchette et introduisit ses doigts dans

l'ouverture du matelas; il toucha un objet en verre, le ramena au jour : c'était une petite ampoule contenant une sorte de limaille métallique.

De la main gauche, Coplan ouvrit le hublot et jeta sa trouvaille dans la mer. Ensuite, il courut derechef vers la salle de bains et se rinça les mains à grande eau, longuement, tandis que s'apaisait en lui une tension nerveuse comme il en avait rarement éprouvé.

Après sa première déposition chez Flynn, il s'était cru à l'abri d'une autre attaque. Ce calcul était faux. Quelqu'un avait voulu le liquider d'une manière plus subtile : si Francis avait dormi toute une nuit sur cette couchette, il aurait été irradié à mort.

Le front en sueur, il retourna auprès du détecteur : celui-ci ne signalait plus qu'un taux de radioactivité minime, inférieur à celui qu'il avait enregistré au lendemain du raz de marée. Mais lorsque Coplan présenta ses mains devant la chambre d'ionisation, l'aiguille remonta. En dépit de sa rapidité d'action, il avait été contaminé par le rayonnement.

Bien des fois, on avait tenté de mettre fin à sa carrière, mais la perfidie de ce procédé-ci dépassait l'imagination. Si sa curiosité native ne l'avait incité à vérifier un détail, il aurait succombé à une affreuse maladie dans un hôpital de Hong-Kong, quelques jours plus tard, sans même se douter qu'on l'avait assassiné!

Le gars qui avait perpétré cette manœuvre diabolique allait s'en repentir.

Coplan s'offrit un second scotch, plus tassé que le premier, se promit d'appliquer préventivement un traitement anti brûlures à ses doigts, dans le courant de l'après-midi.

Ensuite, il changea de tenue et revêtit un costume léger, gris clair, plus commode pour transporter une arme dans une poche intérieure : un automatique 7,65 très plat qu'il préleva dans un des coffrets de sa malle à instruments.

Après quoi, il déboucha la bouteille de whisky et en versa généreusement sur son lit défait. Il sonna le steward.

Ce dernier apparut presque instantanément.

- Veuillez renouveler la literie, lui dit Francis. J'ai eu un petit accident... Remplacez tout, y compris le matelas, qui devrait

d'ailleurs être réparé.
- Très bien, sir, approuva le steward, imperturbable.
Au moment où Coplan débouchait dans la coursive, il se heurta presque à Yvette. Fraîche et pimpante, celle-ci l'interpella :
- Eh bien? Où vous sauvez-vous? Ne devions-nous pas...
- Si, coupa Francis en l'entraînant par le bras. Mais je suis désolé, j'ai un empêchement.
Yvette, décontenancée par la sécheresse de sa réponse et se méprenant sur son changement d'attitude, le questionna :
- Que s'est-il passé? Avez-vous des ennuis?
Coplan regretta de s'être montré si abrupt. Il frôla le bras nu de la jeune femme, regarda de part et d'autre.
- Oui, confia-t-il, j'ai des ennuis. Et il n'est pas souhaitable que vous veniez dans ma cabine, ni maintenant, ni plus tard. Je voudrais même que nous nous abstenions d'afficher une trop grande camaraderie en public, du moins jusqu'à Hong-Kong. Je crois m'être fait des ennemis à bord de ce navire et je déplorerais qu'ils vous considèrent comme étant associée à mes occupations... Mais sachez que mon amitié pour vous prend des proportions inquiétantes : je suis en train de devenir jaloux.
- Vous avez tort, chuchota Yvette.
Et elle lui tendit ses lèvres.

CHAPITRE VI

A l'heure de la sieste, alors que le navire filait allégrement ses 20 nœuds sur une mer étale et que seuls quelques passagers flânaient autour de la piscine de la plage arrière, Coplan sortit de chez lui, un appareil photographique suspendu à son cou.
Dans la coursive, il procéda à diverses mises au point et cette besogne requit longuement son attention car, tout en marchant d'un bout à l'autre du couloir, il ne détacha pas les yeux d'une petite boîte qui était fixée sur le dessus de l'appareil et qui, selon toute vraisemblance, devait être une cellule photoélectrique.

Les aménagements intérieurs étaient déserts. Coplan accomplit une promenade circulaire qui le ramena devant la cabine de Togi. Il s'arrêta un instant, puis il poursuivit son chemin, traversa le salon fumoir, revint du côté des numéros impairs.

Soudain, il s'immobilisa pour mieux contempler le mouvement de l'aiguille de sa cellule, releva la tête et regarda le numéro de la cabine devant laquelle il se trouvait. La porte, entrouverte, était maintenue dans cette position par un crochet intérieur.

A pas lents, Coplan reprit sa promenade. Il continua d'observer les fluctuations du détecteur de radioactivité qu'il transportait, un instrument de taille plus réduite que celui dont il s'était servi auparavant. Il franchit la porte qui donnait accès au passage en encorbellement, à l'avant, d'où on apercevait le mât et la proue.

Sans s'attarder à suivre du regard l'imperceptible tangage de l'étrave sur la ligne d'horizon, il marcha de tribord à bâbord et emprunta la coursive des numéros pairs pour rejoindre sa cabine.

Il y pénétra, y déposa son appareil, ressortit aussitôt. Les mains dans les poches, il refit alors le même parcours que précédemment.

Arrivé devant la porte entrebâillée qu'il avait repérée quelques minutes plus tôt, il introduisit sa main dans l'ouverture, souleva le crochet pour libérer le battant, entra et referma derrière lui.

Éveille en sursaut, l'homme qui était allongé sur la couchette se redressa et, apercevant l'intrus, redressa soudainement son buste en arborant une mine furibonde.

Coplan exhiba nonchalamment son automatique et s'installa dans un des fauteuils.

- Je crois le moment opportun pour avoir avec vous un entretien confidentiel, monsieur Neusel, articula-t-il d'une voix posée. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient?

L'Allemand, déconcerté, passa ses doigts ouverts dans sa chevelure, avala, puis répondit :

- Heu... Non, aucun. Ce serait même avec plaisir que... Mais pourquoi jugez-vous nécessaire de manipuler cette arme? Je ne comprends pas pourquoi vous pénétrez ici comme un cambrioleur...

- Je vais vous renseigner, assura Coplan. Tranquillisez-vous. Mais ne bougez pas d'un millimètre et répondez à mes questions.

Pourquoi avez-vous liquidé Wang-Li ?
Un tic nerveux fit frémir la joue de Neusel jusqu'à sa tempe. Son expression révéla une stupeur outrée.
- Qu'est-ce que vous racontez? maugréa-t-il. Seriez-vous devenu fou? Où avez-vous pêché ça?
- Ne jouez pas la comédie, dit Coplan. Pas avec moi. J'ai des yeux qui voient clair et un cerveau qui fonctionne plutôt bien, vous devez vous en rendre compte... J'ignore pourquoi Wang-Li a balancé votre ami Paredes dans la mer mais vous saviez que le Chinois l'avait fait. Vous étiez sur le pont des embarcations à ce moment-là et vous avez dû assister à la scène. Il vous a été impossible d'intervenir car, comme tout le monde, vous vous cramponniez à ce que vous aviez sous la main. Vous vous êtes tu par la suite, jugeant que cette affaire vous concernait seul, et le lendemain vous avez réglé son compte à Wang-Li. Le même soir, vous m'avez attaqué alors que j'allais fournir mon témoignage au commandant Flynn. A présent, j'ai la preuve que mon agresseur, c'était vous. Et je vous renouvelle ma question : pourquoi avez-vous tué le Chinois plutôt que de le dénoncer?
Neusel, rembruni, le faciès tourmenté, garda bouche cousue. Il ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, tout en décernant à Francis un regard oblique.
Puis il bougonna :
- A quel titre vous occupez-vous de ça? Tout ce que vous affirmez est invérifiable... en supposant même que ce soit vrai. Vous n'auriez pas intérêt à répandre des bruits pareils, monsieur Coplan, croyez-moi.
Le masque de Francis se durcit.
- Je vous remercie pour l'avertissement, Neusel, mais je vais à mon tour vous donner un conseil : ne tournez pas autour du pot, sans quoi je me verrai contraint de vous appliquer le traitement que vous m'aviez réservé. Vous détenez encore une ou plusieurs capsules de poussière métallique radioactive. j'en ai la certitude absolue. Si vous vous obstinez à faire le sourd, je vous assomme et je vous colle sur la gorge une de ces capsules, avec un sparadrap pour la maintenir en place. Ligoté, bâillonné, vous en subirez

l'irradiation pendant trois heures, et ensuite je vous libérerai. Qu'en pensez-vous?

Neusel contracté, le front bas, dit sourdement :

- Vous ne feriez pas une chose pareille...

- Non, je vais me gêner! persifla Coplan. Vous profitez de l'escale de Manille pour glisser une ampoule dans mon lit pour me faire claquer à petit feu et vous croyez que j'aurais des scrupules? Vous me connaissez mal. Déjà que vous aviez tenté de me jeter dans la flotte... Êtes-vous prêt à parler, oui ou non?

Il s'était levé lentement et rivait sur son interlocuteur des yeux emplis d'une rude détermination.

Accolé à la cloison, Neusel marmonna :

- Non... Reculez. Je vais vous renseigner. Mais vous avez tort de vous mêler de ces histoires... Il n'en résultera rien de bon pour vous.

- J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, railla Francis. Allons, videz votre sac, et vite!

- Eh bien... Wang-Li était un agent secret travaillant pour les Américains et Paredes un agent de la Chine rouge. Ils s'étaient démasqués mutuellement et...

- Oui, tout cela, je m'en doute, mais quel est votre rôle dans cette combine? Qu'est-ce qui a déclenché cette bagarre qui leur a coûté la vie à tous deux et a failli mettre un ternie à la mienne?

Neusel se racla la gorge.

- En réalité, c'était Paredes qui avait voulu se débarrasser du Chinois, révéla-t-il. Or, Wang-Li a eu le dessus...

- Pourquoi teniez-vous tellement à le faire disparaître?
L'Allemand secoua la tête.

- Il ne vous avancerait à rien de le savoir. Concluons un marché : fichez-moi la paix, gardez pour vous ce qui s'est dit ici et je vous promets qu'il ne vous arrivera plus rien de désagréable. Si vous commettez un seul acte hostile à mon égard, ça vous coûtera cher, où que vous soyez, je vous préviens.

Coplan fondit sur Neusel, lui enserra le cou dans des crocs d'acier.

- Assez de baratin, gronda-t-il en secouant son adversaire. Je veux des précisions. En guise d'acte hostile, je pourrais fixer

l'ampoule ailleurs que sur votre gorge, si vous voyez ce que je veux dire. Que fabriquez-vous tous sur ce bateau? Qu'avait découvert Wang-Li?

Étranglé, Neusel fit signe qu'il ne pouvait lâcher un son. Sa figure grimaçante virait au rouge foncé. Francis atténua la pression qu'exerçaient ses pouces, mais sans lâcher prise. Il avait même appuyé son genou dans l'estomac de Neusel pour le clouer sur sa couchette.

Le souffle court, l'Allemand prononça dans un murmure :

- Tant pis pour vous... Wang-Li était sur la piste de l'opération Lénine.

- Et quelle est cette opération? En quoi consiste-t-elle?

- Je l'ignore... Je vous jure que je l'ignore. Coplan se remit à le secouer durement, grommela :

- Sans blague... Pour qui me prenez-vous! Il y a sûrement un rapport avec le raz de marée. Vous étiez tous à l'extérieur pour le voir venir et vous saviez qu'il ne s'agissait pas d'un typhon... Qui a provoqué ce cataclysme?

Il n'avait pas encore desserré l'étau qu'il refermait sur la gorge de son antagoniste que la porte de la cabine s'ouvrit et qu'un homme fit irruption dans la pièce. Il ordonna sèchement tandis que Francis faisait volte-face :

- Stick them up, both of you (1Haut les mains, tout les deux)!

Le colt qu'il tenait au poing donnait du poids à son injonction.

Coplan obéit, imité par Neusel qui, haletant, s'était redressé.

- Vous me devancez, inspecteur Hopples, jeta Francis. Je m'étais promis de vous livrer cette canaille toute ficelée.

Hopples parut éberlué de le trouver là.

- Que faisiez-vous ici? interrogea-t-il, le front plissé.

- J'étais venu chercher des explications. Cet individu-là m'était tombé dessus le soir où Wang-Li a été tué, alors que je me rendais chez le commandant. Je n'avais pas pu l'identifier dans l'obscurité mais je l'avais marqué.

- Pourquoi n'avez-vous pas signalé cette agression? Vous auriez dû m'en parler, bon sang!

- Je ne voyais vraiment pas le lien qu'il pouvait y avoir entre le meurtre et cette attaque, plaida Francis. Que pouvais-je divulguer à Flynn qui eût pu inquiéter l'assassin, puisque d'autres gens étaient arrivés devant la cabine avant moi? Mais j'y ai réfléchi par la suite, après mon entrevue avec vous, et ceci a modifié mon optique.

Il se demandait comment il allait tirer son épingle du jeu. Cela dépendait pour une part de l'attitude qu'allait adopter Neusel.

- Écoutez, Mr Coplan, bougonna Hopples, je ne sais si vous êtes neurasthénique ou si vous recherchez les émotions fortes, mais, pour l'amour du ciel, tant que vous serez en Extrême-Orient, occupez-vous uniquement de vos propres affaires. Laissez agir ceux dont c'est le métier, et qui sont payés pour ça! Je vous avais dit que l'assassin de Wang-Li serait arrêté avant que le navire touche Hong-Kong. Eh bien, vous voyez, c'est chose faite. Je n'avais pas besoin de votre aide.

- Je vois, inspecteur, admit Coplan. Mais moi je m'imaginais que ce type était un complice du meurtrier, et je voulais en avoir le cœur net.

- Rentrez chez vous, intima Hopples. Les détectives amateurs compliquent toujours la vie des professionnels; ne colportez pas auprès de vos amis ce que vous venez d'apprendre.

- D'accord, opina Francis en marchant vers la porte.

Une exclamation fusa derrière lui. Il se retourna d'un bloc et vit Hopples se précipiter vers Neusel. Ce dernier, allongé sur sa couche, remuait convulsivement bras et jambes, sa figure se contorsionnait en un rictus hideux et son teint prenait une étrange couleur violacée.

Le policier américain, ne sachant que faire, rengaina son colt et songea à calmer avec une serviette trempée dans l'eau froide ce qu'il croyait être une crise d'épilepsie.

Mais, après un ultime soubresaut, Neusel s'immobilisa, les narines pincées. Puis un long silence régna.

- Cyanure, émit Coplan. Cet homme est mort.

Hopples, qui partageait cette opinion, se gratta l'occiput sans détacher ses yeux du visage horrible de l'Allemand.

- Je ne l'ai pas vu porter la main à sa bouche, articula-t-il d'un air incrédule.

— Peut-être n'a-t-il pas dû le faire, avança Francis. Le coup de la dent creuse... Il a sans doute compris qu'il était bon pour la chaise électrique.

Le front de Hopples se creusa de rides supplémentaires.

- Je n'en crois rien. Il avait au contraire de sérieuses raisons d'espérer que...

Il se mordit la lèvre, tourna la tête vers Coplan.

- Ne restez pas ici, je m'occuperai bien du reste, grogna-t-il. Ce suicide met fin à l'action de la Justice... L'ennui, c'est que j'aurai de nouveau besoin de votre témoignage : il faudra que vous attestiez que le suspect s'est empoisonné volontairement, en votre présence. Nous nous reverrons ce soir.

- Pardon, dit Coplan. Je regrette beaucoup... Je n'ai strictement rien vu. Je me trouvais à l'autre bout de la pièce, le dos tourné.

L'inspecteur mit ses poings sur ses hanches et foudroya Francis d'un regard étincelant.

- Comment? fit-il. Vous n'allez pas prétendre que vous n'étiez pas là, non? N'essayez pas de jouer sur les mots.

- Telle n'est pas mon intention. Mais je désire m'en tenir à vos propres directives, à savoir que je dois me mêler le moins possible de ce qui ne me concerne pas. En conséquence, je suis prêt à déclarer sous serment que Neusel a croqué une capsule de cyanure dès qu'il nous a vus entrer, vous et moi, mais je désire qu'il ne soit pas fait mention de ma présence dans sa cabine avant votre arrivée. Êtes-vous d'accord sur ce point?

Hopples lui décocha un coup d’œil inamical empreint de perplexité. Coplan reprit :

- J'ai déjà eu assez d'embêtements comme ça! On pourrait me cuisiner pendant je ne sais combien de temps pour élucider les rapports que j'entretenais avec cet individu.

- Bon, venez me trouver vers 9 heures chez le commandant. Nous tâcherons d'arranger les choses, déclara l'agent américain, visiblement intrigué par le sang-froid de son interlocuteur.

Le soir, au dîner, la fin dramatique de Rudolf Neusel fit l'objet de nombreux commentaires dans le cercle des passagers qui l'avaient fréquenté.

Un communiqué, inséré dans le bulletin d'informations diffusé par les haut-parleurs, avait annoncé que le meurtrier de Wang-Li avait été identifié, et qu'il s'était suicidé pour échapper au châtiment.

Aucune explication n'avait suivi cette nouvelle laconique, si bien que les gens se perdaient en conjectures sur le mobile du crime perpétré par l'Allemand. Et chacun ayant donc le loisir d'émettre sa petite théorie là-dessus, on ne s'en priva pas.

Attablé avec Yvette Chastaing, Rita Hollis, Grant et Togi, Coplan se garda d'intervenir dans la discussion. Faute d'éléments concrets, on finit par tomber d'accord sur l'éventualité d'un dissentiment dont les origines remontaient très loin et on s'égara dans de vagues considérations sur les motifs qui peuvent pousser un homme à supprimer un de ses semblables.

Yvette, délivrée d'une oppression qui la rendait morose depuis la soirée fatidique, ne semblait pas très captivée par ce débat. Comme elle n'avait éprouvé pour Neusel qu'une sympathie mitigée, la mort de ce dernier ne l'affectait pas outre mesure, mais elle se demandait toujours pourquoi Coplan la tenait à distance.

Quant à Francis, il respirait plus librement, maintenant que Neusel était hors d'état de nuire. Quel secret cet homme avait-il emporté dans la tombe?

Opération Lénine... Ce nom de code évoquait pour le moins une manœuvre montée par des Soviétiques.

Togi, lui, planait au-dessus des contingences. Il mangeait, buvait, répondait courtoisement quand on lui adressait la parole et opposait à tout un visage indéchiffrable.

Coplan, entre deux bouchées, lança un clin d’œil à Yvette. Celle-ci fit mine de ne pas s'en être aperçue. Elle avait envie de lui battre froid. Pourquoi lui avait-il refusé des explications, après sa mise en garde? Elle avait la sensation fâcheuse qu'il la traitait en gamine. Aussi, pour l'asticoter, affecta-t-elle de boire les paroles que nasillait

sentencieusement le beau James Grant. Ce qui, en outre, eut l'avantage complémentaire de déplaire à Rita Hollis.

De fil en aiguille, les convives égrenaient chacun des souvenirs de voyage ou citaient des incidents qui avaient troublé certaines traversées maritimes ou aériennes.

- Mr Coplan, dit soudain Rita en aparté, pourriez-vous me donner la signification exacte de « morue », en français?

- Oui, volontiers. C'est un terme qui s'applique, dans la langue familière, à une dame hautement respectable. Le même mot désigne aussi un gros poisson de mer.

- Ah? fit Rita, inspirée. Je crois que c'est plutôt du premier sens qu'il s'agissait. Un conducteur parisien m'a un jour lancé ce mot alors que je pilotais ma Cadillac près de l'Opéra. J'ai cru qu'il était grossier, figurez-vous !...

Coplan se hâta de changer de sujet.

- Avez-vous des projets pour Hong-Kong? s'enquit-il. On dit que la situation y est assez tendue.

Yvette, estimant que Francis avait consacré suffisamment d'attention à cette créature sophistiquée, s'infiltra dans la conversation.

- Il paraît que des bombes y explosent tous les jours, mais qu'elles ne sont pas bien méchantes. Enfin, le problème est toujours le même pour une femme seule. Elle n'ose pas se hasarder dans certains endroits qui sont, paraît-il, les plus intéressants. Et à Hong-Kong, en particulier, il n'en manque pas.

- Si cela peut vous être utile, je pourrai vous accompagner dans les lieux les plus sinistres, dit Coplan avec un sourire un peu narquois. Au fait, monsieur Togi qui doit bien connaître Hong-Kong et qui parle probablement le chinois, poussera peut-être l'obligeance jusqu'à accepter le rôle de cicérone, comme à Manille?

Cette interpellation fit se lever les paupières du Japonais.

- Je suis désolé, se récusa-t-il. Je n'avais pas demandé de visa pour ce territoire de la Couronne britannique. Il me sera donc interdit d'y débarquer.

- Serez-vous donc consigné à bord pendant toute la durée de l'escale? s'étonna Yvette, intérieurement ravie.

Togi joignit ses deux mains diaphanes et fit une courbette.

- A présent, je le déplore, miss Chastaing, assura-t-il. Néanmoins, je puis vous parler de Hong-Kong et vous fournir quelques indications sur les magasins les plus avantageux. Si nous allions prendre le café au fumoir?

Vers 11 heures du soir, après avoir dansé et devisé au night-club du bord, Yvette et Francis quittèrent le groupe de leurs compagnons de voyage.

Avant de rejoindre leurs cabines, ils convinrent cependant de se promener sur le pont supérieur. Le ciel était criblé d'étoiles et, en dépit du vent créé par l'avance du navire, l'air demeurait chaud et moite.

S'accoudant au bastingage, la jeune femme contempla les flots d'écume qui glissaient le long de la coque; rêveuse, elle demanda :

- Le commandant ne peut-il donc plus se passer de vous? Après le dîner, vous vous êtes encore échappé subrepticement...

Coplan l'enlaça par la taille et répondit en regardant au large :

- J'aurais été mieux inspiré si je n'étais pas sorti de votre cabine, l'autre soir. Le fait d'avoir assisté aux derniers instants de Wang-Li m'impose un tas de formalités fastidieuses.

- Pourquoi me tenez-vous d'une façon aussi... amicale, après les conseils de prudence que vous m'aviez prodigués ce midi? Les auriez-vous oubliés?

- Non, mais certaines choses se sont produites depuis, et j'ai tout lieu de croire que la menace est écartée.

- Était-ce Neusel que vous soupçonniez?

Coplan fit pivoter Yvette. Il la couva des yeux pendant quelques secondes, puis il murmura :

- Effacez tout cela de votre mémoire, aussi bien les incidents tragiques de la croisière que ce que je vous ai confié à divers moments. C'est fini, classé. Pour nous, tout recommence ce soir.

Il appuya sa joue contre celle d'Yvette, ses doigts remontèrent jusqu'à sa nuque. Elle tressaillit, balbutia :

- Francis... on dirait que vos mains contiennent de l'électricité.
- Votre présence les aimante. J'ose à peine vous toucher.

Mais il lui administra sur-le-champ un flagrant démenti et Yvette, en reculant imperceptiblement, le gourmanda :

- Voyons, voulez-vous bien cesser... Ici, en plein vent...
- Oui, vous avez raison. Mettons-nous plutôt à l'abri.

Sans attendre sa réponse, il la prit par la main et l'entraîna vers l'intérieur du navire.

Tout comme la première fois, Yvette ne se sentit pas la force de lui résister. Le simple contact de la main chaude et musclée de Coplan anéantissait en elle scrupules et réticences. Elle avait l'impression angoissante et délicieuse de n'être plus que l'esclave qu'un guerrier victorieux emporte pour son bon plaisir.

Cette sensation, si neuve pour elle, qui n'avait connu que des hommages mondains et des avances anémiques, éveillait au plus profond de son être une adhésion dont elle se serait crue incapable, et qu'elle réprouvait tout en la savourant.

Arrivé à la cabine de la jeune femme, Francis entra derrière elle. Il prit avec une fervente tendresse la bouche offerte, et ce fruit parfumé, humide, fondit sous ses lèvres en une caresse d'une douceur incomparable.

Il tint bientôt entre ses bras un corps palpitant, consentant, défaillant, dont il s'empara presque religieusement.

Le *President Hoover* atteignit l'île de Hong-Kong le lendemain après-midi et vint s'amarrer au West Point Wharf dans le port de Victoria, la capitale de la colonie britannique.

Entouré presque aussitôt d'une flottille de sampans, le paquebot dut aussi être défendu contre l'envahissement d'une nuée de Chinois piaillants qui avaient mille choses à vendre.

Des policiers au faciès asiatique, revêtus d'uniformes bleu foncé, montèrent à bord avec des inspecteurs anglais; les premiers, pour assurer l'ordre; les seconds, pour les formalités traditionnelles préludant aux débarquements.

Les passagers concernés se disposèrent, avec une soumission résignée, en longues files d'attente.

Coplan était convenu avec Yvette qu'ils ne sortiraient qu'après 5 heures, afin de n'être pas mêlés à cette cohue et éviter la chaleur torride du milieu de la journée.

Coplan, seul, grimpa sur le pont supérieur pour jouir du spectacle. A l'avant-plan s'érigeait une série de gratte-ciel parmi lesquels l'hôtel Hilton et la banque de la Chine Communiste étaient les plus aisément reconnaissables. Derrière ces buildings du quartier des affaires, une immense cité s'étageait à flanc de colline, les édifices se raréfiant à mesure qu'ils se noyaient dans la verdure de la montagne. Du côté de la baie, des jonques aux voiles en aile de chauve-souris voguaient entre des cargos à l'ancre, des vedettes vrombissantes, des wallahs-wallahs poussifs et les transbordeurs rapides assurant la liaison avec Kowloon, sur l'autre rive, s'entrecroisaient.

De nombreux drapeaux flottaient, une activité de fourmilière régnait dans les rues que l'on pouvait apercevoir du navire, une circulation automobile intense défilant entre des trottoirs où se bousculaient des piétons de toutes les races.

Un pied appuyé sur une barre de traverse, les coudes sur la rambarde et une cigarette au coin des lèvres, Coplan se laissait gagner par l'attrait qu'exerce cette ville fascinante sur les Européens qui l'approchent.

Euphorique, il la parcourut des yeux, cherchant à localiser des endroits qui lui étaient relativement familiers, tels le célèbre quartier de Wanchai, centre de la vie nocturne, le champ de course de Happy Valley et, surtout, le tracé de Des Voeux Road, le boulevard très commerçant qui court au milieu de la partie la plus riche de la capitale.

Un instant, Francis observa le manège de Chinois qui, sur le quai, criaillaient pour Dieu sait quelle raison en montrant des paniers. Brusquement, son œil accrocha une silhouette qui empruntait la passerelle de débarquement. Son attention s'aiguisa.

Pas de doute : ce personnage menu, coiffé d'un chapeau qu'il n'avait jamais mis auparavant et portant des lunettes solaires, n'était

autre que l'aristocratique Togi.
Lequel, soi-disant démuni de visa, descendait à terre avec un porteur qui ployait sous le poids de ses valises.

CHAPITRE VII

Le sang de Coplan ne fit qu'un tour. Où pouvait donc se rendre l'énigmatique amateur d'eau de mer radioactive? Pourquoi avait-il jugé utile de tromper ses relations sur ses projets?
Coplan courut jusqu'à l'extrémité du pont, dévala quatre à quatre les marches d'un escalier, puis d'un second, rejoignit le salon où trônaient les fonctionnaires britanniques. Il dut attendre son tour, répondre à des questions, signaler qu'il ne passait à Hong-Kong qu'en transit, obtint enfin le tampon de libre sortie.
Du haut de la passerelle, il s'efforça de repérer le Japonais, craignant d'avoir perdu sa trace. Mais Togi discutait encore avec le porteur qui venait de placer ses bagages dans le coffre arrière d'une voiture de louage, au sein de l'effrayant tohu-bohu que suscite l'arrivée d'un paquebot.
Perdu dans ce magma humain, Coplan se mit en quête d'un taxi. Il n'en manquait pas, l'accostage d'un navire battant pavillon des États-Unis opérant partout dans le monde ce miracle de rabattre en un clin d’œil tous les gagne-petit de la cité.
Monté dans la voiture, Francis montra la Chrysler noire dans laquelle s'installait Togi.
- Suivez cette Chrysler, là-bas, indiqua-t-il au chauffeur en anglais. Ne vous collez pas derrière mais ne la perdez pas de vue.
Il était temps. L'autre véhicule, sortant des gates, bifurquait dans une artère à grand trafic et accélérait.
Tout en l'épiant, Coplan eut le sentiment que son impulsion l'avait placé à la croisée de deux chemins : ou bien il laissait tomber la mission ayant pris fin avec la mort de Wang-Li, ou bien il décidait une fois pour toutes d'élucider le mystère de l'Opération Lénine.

Mais la poursuite de la Chrysler absorba son attention : à moins d'une centaine de mètres d'intervalle, les deux voitures sinuaient entre des tramways, des autos, des rickshaws et des charrettes. Par instants, des obstacles surgissant de voies transversales obligeaient le chauffeur à freiner et restreignaient le champ de vision.

- Plus vite, intima Francis. Cinq dollars U. S. en prime si vous tenez la piste et pas de pourboire dans le cas contraire.

Le Chinois ne dit mot mais se pencha sur son volant. L'écart diminua. Un signal rouge s'allumant opportunément bloqua la circulation et le taxi s'immobilisa à quelques mètres seulement de la Chrysler. Coplan se renfonça contre le dossier de la banquette afin de ne pas montrer son visage à la fenêtre. Après un temps d'arrêt, les véhicules repartirent.

La course ne fut pas longue. L'auto du Japonais stoppa devant un hôtel de belle apparence qui s'appelait le Nelson. Un portier galonné, suivi par un bagagiste, se découvrit avant d'ouvrir la portière.

Coplan, qui avait posé la main sur l'épaule du chauffeur pour l'inviter à s'arrêter au-delà de l'entrée, patienta quelques secondes avant de descendre. Il donna la gratification promise, mit pied à terre.

Entre-temps, Togi s'était engouffré dans l'hôtel.

Francis considéra les choses plus froidement, maintenant qu'il avait localisé le point de chute du fugitif.

S'il se désintéressait de Togi, il ne saurait jamais comment ce dernier, qu'il avait vu se promener un soir avec Wang-Li, avait su à l'avance qu'une explosion fantastique ébranlerait l'océan à grande profondeur.

Coplan percevait que, ayant frôlé de si près un problème des plus obscurs, s'il résistait à la tentation d'en démêler les fils, il en serait agacé jusqu'à la fin de ses jours. Et qu'il en concevrait de la rancune à l'égard de lui-même, toute autre considération de métier mise à part.

Pourquoi les Russes, comme les Américains, préféraient-ils taire à l'opinion publique mondiale que le Pacifique avait été le théâtre d'un phénomène artificiel d'une envergure colossale?

Revenant sur ses pas, Coplan pénétra dans le hall de l'hôtel. Il constata que Togi avait déjà quitté le comptoir de la réception et il s'en approcha pour s'adresser au préposé, un homme entre deux âges, maigre et solennel, aux cheveux gris partagés par une raie médiane. Le registre des inscriptions était ouvert devant lui.

- Je désire louer une chambre pour deux jours au moins et peut-être davantage.

- Vous êtes le bienvenu, sir, prononça l'Anglais, très stylé.

Apparemment distrait, Coplan lut à l'envers la dernière mention portée dans le registre. Togi s'était vu attribuer le numéro 174. Et le tableau des clés attestait que les chambres dont le numéro commençait par 1 occupaient le premier étage de l'édifice.

- Au premier, de préférence, précisa Francis en relevant les yeux. C'est plus commode en cas de panne d'ascenseur.

- Nos ascenseurs ne sont jamais en panne, sir, certifia le réceptionniste, hautain. A Hong-Kong nous manquons parfois d'eau mais jamais d'électricité.

Il consulta le plan d'occupation, les réservations déjà effectuées.

- Je puis vous donner le 176 jusqu'à l'arrivée de l'Empress of Asia, c'est-à-dire dans trois jours, stipula-t-il. Souhaitez-vous voir la chambre avant de la retenir?

- En aucune façon, déclina Coplan, qui jubilait. Mes bagages seront amenés tout à l'heure. Voici mon passeport... Où se trouvent les cabines téléphoniques?

- A gauche au fond du hall, sir.

- Merci. Pourriez-vous me procurer des jetons ou de la monnaie?

Le sort en était jeté.

Il alla s'enfermer dans une cabine vacante, consulta l'annuaire, forma un numéro.

- Les Renseignements? Le paquebot américain President Hoover est-il déjà raccordé au réseau terrestre, je vous prie?

On le fit patienter, le temps d'établir une liaison, puis une voix résonna dans l'écouteur :

- Oui, ce navire est connecté à la centrale automatique. Pour l'obtenir, formez le 763 222.

- Parfait.

Il raccrocha sans lâcher le combiné, décrocha de nouveau. Son index actionna le cadran.

- *Motor skip President Hoover*, récita le standardiste du navire.

- Voulez-vous me passer la cabine 285 et surveiller la communication car, ensuite, je désirerai parler au commissaire de bord.

Une série de déclics. La voix d'Yvette se fit entendre avec une fidélité remarquable.

- Bonjour, dit Coplan. Je vous appelle du centre de la ville, figurez-vous... Un télégramme reçu dans le courant de l'après-midi m'a contraint de me rendre à terre de toute urgence, et je crains fort de n'être pas libre ce soir. J'en suis positivement navré.

- Oh Françis! s'exclama Yvette sur un ton de protestation. J'étais si contente de sortir avec vous. Ne pouvez-vous vraiment pas vous libérer?

- Il y a peu de chances. Un industriel que je devais rencontrer au Japon se trouve ici en ce moment, et comme il est très pris, les pour parlers risquent de durer plusieurs jours, si bien qu'à dire vrai je ne suis même pas sûr de continuer le voyage jusqu'à Yokohama par mer. Mon programme est complètement bouleversé.

- Mais nous n'allons pas nous quitter ainsi, j'espère? Il faut que nous nous revoyions au moins une fois!

Le désarroi qui perçait dans la voix d'Yvette attendrit Francis, tout en l'embarrassant.

- Naturellement, que nous nous reverrons, assura-t-il. Le malheur, c'est que je ne puisse encore rien vous dire de précis. Mais je vous passerai un coup de fil demain matin à la première heure, et si je peux esquiver un rendez-vous dans la matinée, je viendrai vous rejoindre à bord.

Ces paroles n'eurent pas le don de plaire à Yvette. De méchante humeur, elle reprocha d'une voix acerbe :

- Vous vous y entendez à tenir les gens en haleine, vous! Tous les jours il y a de l'imprévu! Me voilà obligée une fois de plus d'attendre comme une âme en peine que vous daigniez donner signe de vie. C'est amusant, je vous jure!

- Voilà qui vous explique pourquoi je ne suis pas encore marié, rétorqua-t-il, paisible. Non, je m'en veux de ce contretemps, mais je n'en suis pas responsable. J'accomplis un voyage d'affaires et il est normal que je doive m'aligner sur les obligations de mes éventuels clients.

- Mais il ne va pas vous garder jusqu'à 2 heures du matin, votre industriel, quand même!

- Qui sait! Ces Japonais ont une activité frénétique... Dans l'incertitude, il me paraît préférable de ne pas vous empêcher de sortir à votre guise. N'aggravez pas mes regrets.

- Vous êtes un mufle, lança Yvette qui, furieuse, raccrocha. Le standardiste intervint sur la ligne :

- Je vous passe le commissaire.

Sonnerie, puis une voix masculine s'annonça. Coplan articula :

- Ici Francis Coplan, l'occupant de la cabine 264. Je vous informe que je ne poursuivrai pas mon voyage jusqu'à Yokohama. Veuillez faire préparer ma note de suppléments : je passerai prendre mes bagages aujourd'hui ou demain. Si vous devez me joindre entre-temps, vous pouvez laisser un message à l'hôtel Nelson... Attendez, je cherche l'adresse exacte...

Il la trouva sur le cachet qui était imprimé sur la couverture de l'annuaire, compléta :

- 29, London Row, chambre 176.

- Entendu, fit le commissaire de bord ou un de ses employés. Nous allons établir votre compte immédiatement.

Coplan suspendit le combiné au crochet, sortit de la cabine.

Indécis quant aux méthodes qu'il utiliserait pour surveiller les faits et gestes de Togi, il se fit la réflexion qu'il ne lui servirait à rien de prendre possession de sa chambre tant que sa malle et ses valises ne seraient pas amenés à l'hôtel.

Autant baguenauder dans le hall, momentanément, et observer les allées et venues. Si Togi ne regagnait pas le Japon, c'est que les circonstances l'avaient forcé de modifier ses projets et de contacter quelqu'un à Hong-Kong. Or, les hôtels constituent un bon lieu de rendez-vous.

Tout à ses pensées, Coplan chercha des yeux un fauteuil ou un canapé occupant un emplacement favorable, mais il n'eut que le temps de s'abriter derrière une colonne car, débouchant de l'ascenseur, Togi se dirigeait vers le comptoir de réception. Il remit sa clé au portier et marcha ensuite tranquillement vers la sortie:

Le petit homme remonta London Row d'un pas régulier, bifurqua dans Des Voeux Road, poursuivit sa balade sans but bien défini, semblait-il. Il s'attarda devant des étalages, acheta des journaux, pénétra finalement dans un snack-bar.

Durant sa filature, Coplan fit montre d'une grande circonspection, les déambulations du Japonais pouvant précisément avoir pour objectif de déceler s'il était suivi. Coplan jugea donc prudent de ne pas trop s'approcher de ce bar, mais il lui fut impossible de savoir si, au cours de la demi-heure qu'y séjourna Togi, celui-ci y avait rencontré quelqu'un.

Quand il ressortit, Coplan lui emboîta le pas, de loin et sur l'autre trottoir. La foule des piétons, extrêmement dense, rendait difficile une localisation permanente du Nippon qui, par sa taille et son allure, se confondait aisément avec les autres Asiatiques.

Si Francis n'avait eu d'autre désir que de visiter le centre de Victoria, il aurait été comblé, mais cette poursuite interminable fit progressivement naître en lui un sentiment d'exaspération.

Togi n'avait-il vraiment d'autre but que de se dérouiller les jambes ou se payait-il la tête d'éventuels curieux?

Tantôt sollicité par les articles qu'exposaient les magasins, à des prix défiant toute concurrence..., tantôt par des librairies où des revues aux couvertures suggestives voisinaient avec des diapositives en couleurs montrant les indiscutables attraits de filles chinoises photographiées dans des poses provocantes, Togi accomplit un long circuit qui le ramena finalement dans London Row.

Quelques minutes plus tard, il entra au Nelson.

Coplan, irrité d'avoir perdu son temps, héla un taxi. Il se fit conduire au *President Hoover*. A bord, redoutant presque de se trouver nez à nez avec Yvette et pourtant chagriné de ne pouvoir la relancer, il s'enferma dans sa cabine afin de remplir ses valises.

Quand tout fut prêt, il se rendit aux bureaux de change et de comptabilité. Ses bagages furent ensuite acheminés sur un chariot jusqu'au contrôle de la douane, pure formalité puisque, à part les stupéfiants et les armes, toutes les marchandises pouvaient être importées ou exportées librement.

Francis reprit alors le chemin du Nelson. Quand il eut sommairement rangé ses effets personnels, il colla l'oreille à la cloison.

Des bruits diffus, dans la chambre, lui prouvèrent que Togi n'était pas ressorti.

Cette contiguïté des deux pièces, favorable à certains points de vue, exposait aussi Coplan à rencontrer inopinément le Japonais dans le couloir; et un tel télescopage eût été plutôt regrettable.

Il fallait néanmoins en prendre le risque. Francis quitta sans vaines précautions son nouveau logement et descendit dans le hall par l'escalier.

Plus détendu, il se mit en quête d'un magasin de transistors et de gadgets électroniques comme il en existe des centaines à Hong-Kong.

Il ne dut pas aller bien loin pour en découvrir un : on y vendait toute la gamme des appareils de réception qu'on peut imaginer, des talkie-walkie à profusion, des magnétophones, des amplificateurs de conversation téléphoniques dotés d'une ventouse, des interphones sans fil, des émetteurs de télécommande miniaturisés, des prothèses auditives pour sourds et des équipements de haute fidélité. Un véritable paradis pour les radio-amateurs!

Il y avait là plusieurs vendeurs chinois en bras de chemise, l'œil aux aguets. L'un d'eux fonça vers l'arrivant, les mains croisées, le sourire avenant, l'échine souple.

- Qu'y a-t-il pour votre service, sir? s'informa-t-il.

- Il me faudrait un auxiliaire auditif de bonne qualité, très sensible, pour une vieille personne souffrant d'une surdité quasi totale, déclara Francis.

Le vendeur approuva.

- Nous avons plusieurs modèles, dit-il. Veuillez me suivre, je vais vous les montrer. Dans quels prix environ?

- Un prix raisonnable.
La face du Chinois s'éclaira davantage.
- Nos prix sont les plus bas du monde, susurra-t-il tout en conduisant le visiteur dans une arrière-salle. Nous vendons des appareils japonais moins cher qu'à Tokyo et les appareils anglais moins chers qu'à Londres. Et tout ce que nous vendons est garanti.
Il mena Coplan devant une vitrine d'où il extirpa un écrin qui contenait un petit appareil en matière plastique auquel étaient raccordés un mini-écouteur à insérer dans l'oreille et le micro qui se dissimule derrière un revers de veston ou, pour une dame, sous le pli d'un col de robe.
- Voilà, par exemple, un des appareils qui donnent entière satisfaction, dit le Chinois en présentant l'écrin comme s'il renfermait un diamant d'une valeur inestimable. Mais nous avons aussi des articles d'une autre conception, tels que l'Acouvox, ou la paire de lunette factice dont les branches...
- Oui, je connais, coupa Francis. Mais c'est celui que vous tenez là qui m'intéresse. Combien le vendez-vous?
- Cinquante dollars Hong-Kong, sir. Vous ne pourriez pas le trouver meilleur marché, même à Kowloon.
- Ça m'étonnerait, dit Francis avec un demi-sourire. Pour peu qu'on ait le temps de chercher, on trouve toujours. Enfin, peu importe, je vous l'achète.
- Je vais y mettre une pile neuve, vous pourrez l'essayer.
Les commerçants chinois témoignent toujours d'une conscience et d'une honnêteté qu'un touriste de race blanche hésite, de prime abord, à reconnaître, mais dont il est rapidement convaincu s'il fait affaire avec eux. Plus leurs conditions d'existence sont pénibles, et elles le sont à Hong-Kong, plus les Chinois se défendent par la modestie de leurs bénéfices.
Coplan paya et s'en alla, l'écrin dans sa poche, abondamment salué par les employés du magasin.
Dès qu'il eut réintégré sa chambre, il déballa son acquisition. Il fixa la pastille dans son conduit auditif, poussa le contact d'allumage et perçut aussitôt un énorme vacarme semblable à celui qui peut régner dans un hall de gare.

Il réduisit quelque peu l'amplification puis, le minuscule micro tenu entre le pouce et l'index, il s'approcha de la cloison qui le séparait de la chambre de Togi, appliqua le micro contre la surface plate du mur.

Les bruits de la pièce voisine lui furent retransmis avec une intensité et une netteté qui les identifiait sans erreur malgré le brouhaha sur lequel ils se détachaient.

Togi allait et venait, froissait des papiers, déposait un objet sur une table. Une musique diffusée par un transistor formait un arrière-plan sonore à ses agissements.

Coplan l'entendit se racler la gorge, manœuvrer la fermeture éclair d'une trousse ou d'une valise légère.

Interrompant son écoute, Francis glissa un fauteuil près de la cloison, se munit d'un cendrier, des exemplaires du Hong-Kong Tiger Standard du Far East American et de l'opuscule This week in Hong-Kong distribués dans les chambres par une direction avisée. Il cala le micro contre le mur à l'aide d'un oreiller et s'installa en vue d'une surveillance prolongée.

Rien de notable ne se produisit avant 7 heures du soir.

Coplan, persuadé que Togi restait chez lui parce qu'il attendait quelqu'un ou quelque chose, frémit lorsqu'il entendit vibrer le timbre du téléphone de l'autre côté de la cloison.

Bouchant une de ses oreilles pour mieux percevoir les signaux de l'écouteur, il concentra son attention. Sa déception fut cuisante car, comme il fallait s'y attendre, Togi s'exprimait en japonais.

Ce qui était non moins irritant, c'est que le récepteur téléphonique reproduisait suffisamment fort les paroles du correspondant pour que Francis eût pu les comprendre si elles avaient été dites en une autre langue.

Ce qu'il put cependant noter, dans le charabia aigu des deux orateurs, fut la répétition, à plusieurs reprises, de vocables qui avaient une résonance familière : Macao et KwangTchou, ces deux dernières syllabes désignant Canton.

Quand la conversation cessa, Coplan fit la grimace. Comme indications, c'était malgré tout un peu maigre.

Togi allait-il à présent vider les lieux?

Aucun signe ne révéla qu'il s'apprêtait à partir. Un silence s'établit. Peut-être se reposait-il en attendant l'heure du dîner?

Coplan rongeait son frein. Si encore Togi n'avait pas été seul; une présence féminine dans sa chambre eût ajouté un peu de piment à oe passe-temps de concierge.

Le timbre du téléphone retentit à nouveau. Le sommier grinça, des pas étouffés foulèrent le tapis et la sonnerie fut interrompue.

Bercé d'espoir, Francis pencha la tête, les sourcils froncés.

La conversation s'amorça en anglais, ce qui accrut encore sa vigilance. Il augmenta légèrement l'amplification pour tâcher de capter les répliques du correspondant de Togi. La voix la plus éloignée ânonnait :

- Je suis heureux de vous savoir à Hong-Kong, cher ami. Comment s'est passée la traversée?

- Hum... De manière satisfaisante à certains égards, plutôt mal à d'autres. Je ne peux pas tout vous raconter par téléphone.

- Je m'en doute. Enfin, en ce qui vous concerne, il n'y a rien eu de fâcheux?

- Pour moi personnellement, non. Quand vous verrai-je?

- Demain matin. Prenez ce soir le ferry qui assure le service de nuit avec Macao. Le départ de Victoria est à 11 heures, je crois. Mais ne vous rendez pas directement à l'embarcadère. Faites un détour à pied, par Connaught Road West, et quittez votre hôtel vers 10 heures.

- Pourquoi m'imposez-vous ce périple dans un quartier peu fréquenté le soir? Vous méfiez-vous à ce point?

- Oui, et à juste titre, je le crains. Votre promenade de cet après-midi n'a pas été un luxe inutile : vous avez été filé par un Européen, d'un bout à l'autre de votre parcours.

- En êtes-vous sûr?

- Absolument certain, et je peux même ajouter que votre suiveur est un des passagers du *President Hoover*. Il a regagné le bord après que vous soyez rentré au Nelson.

- Ennuyeux, laissa tomber Togi, préoccupé. Je me conformerai à vos instructions. Dois-je laisser ici mes bagages ou les emporter à Macao?

- Faites-les expédier. Votre absence pourrait être assez longue, compte tenu du travail qu'on va vous confier. Le Lénine devrait repartir prochainement.

- Très bien. Je prendrai des dispositions voulues.

- A demain, cher ami.

- A bientôt.

Togi déposa le téléphone.

Coplan détacha de son oreille la capsule auditive et la joignit pensivement au petit amplificateur, sur la table.

Ainsi donc, malgré ses précautions, il avait été repéré d'emblée par des individus attachés à la protection du Japonais. Par chance, ceux-ci ne se doutaient pas que Francis était revenu plus tard au Nelson.

Il se leva, s'étira, se dirigea vers la salle de bains. In petto, il admit qu'il s'était lancé dans une entreprise trop difficile pour un homme isolé. Togi et ses acolytes trempaient jusqu'au cou dans des actions clandestines; ils appartenaient à une organisation structurée, ils avaient des accointances directes avec un navire baptisé Lénine et ils participaient, de toute évidence, à l'opération du même nom.

Tout en actionnant les robinets de la douche, Coplan réalisa qu'il ignorait même où, à Macao, Togi rencontrerait son correspondant qui, de toute évidence, était son supérieur hiérarchique.

Il ne pouvait être question d'emprunter le même ferry-boat, ni de débarquer là-bas sans le visa qu'exigent les autorités portugaises et que Francis ne pouvait plus obtenir ce soir au consulat.

Sans conteste, il s'était fourré dans un joli pastis.

A tout prendre, il avait encore la ressource de rallier le *President Hoover*, d'y retrouver Yvette, de bannir de son esprit cette péripétie de voyage et de se consacrer entièrement à ce que le Vieux attendait de lui.

Là était la solution, la seule bonne, la plus sage.

Mais, pendant qu'il s'habillait, une idée valable le frappa. Une idée si attrayante qu'elle effaça sur-le-champ la résolution qu'il venait d'adopter.

Le paquebot n'appareillerait pour Yokohama que dans trois jours.

D'ici là, Coplan avait le temps de se retourner.

CHAPITRE VIII

Coplan arriva à Macao le lendemain vers 6 heures du soir, par le service d'hydravions qui, concurremment avec la ligne maritime, relie l'enclave portugaise au territoire d'HongKong.

D'aucuns considèrent cette ville hybride, à tort ou à raison, comme un dépotoir, et Coplan se demanda si Macao méritait la fâcheuse réputation que lui ont faite bien des journalistes et des romanciers.

Au premier contact, il éprouva une déception. Étalée sous les rayons d'un soleil vivace, la cité offrait un spectacle plus paisible, mais aussi beaucoup moins attrayant que Manille. Malgré ses églises de style ibérique, ses bistrots dotés de portes battantes à claire-voie, ses quelques édifices modernes et sa population mélangée, Macao avait l'air pauvre à côté de Victoria. Il y flottait une atmosphère d'abandon, de résignation. Les troubles causés par les Gardes Rouges étaient oubliés, mais la menace que faisait peser le géant chinois continuait de hanter la population d'origine portugaise. Vieille de quatre cents ans, la colonie avait été, avant Hong-Kong, le marché florissant des échanges commerciaux entre l'Europe et l'Asie, mais le souvenir de sa splendeur passée s'était écroulé devant l'envahissement communiste.

Coplan alla dîner au restaurant d'un des hôtels les plus confortables, le Bela Vista. Il y retint une chambre et y laissa l'unique valise dont il s'était muni pour cette brève escapade.

Ensuite, il alla se promener au port, simplement pour vérifier s'il ne s'y trouvait pas un navire soviétique nommé Lénine.

Ne l'ayant pas découvert, il revint au centre de la ville.

Sous l'éclat des enseignes lumineuses, les rues avaient meilleure mine que pendant la journée. Coplan se renseigna auprès d'un agent de police pour obtenir l'adresse de la maison de jeu qui appartenait au senhor Paredes. Elle s'appelait le Miramar et se situait rua da Barca.

Dès qu'il parvint à proximité de l'établissement, Francis devina que le jeu n'était qu'une des activités de cette estimable entreprise : il s'en échappait un bruit de musique de danse, vraisemblablement dispensée par un appareil à disques automatique.

Accueilli par les courbettes d'un portier, il pénétra dans une salle à demi éclairée par les lanternes chinoises et où des couples dansaient sous deux grands ventilateurs à pales de bois.

Il s'installa à une table dans un box, à l'écart de la piste et un peu surélevé par rapport aux autres consommateurs.

Lorsque le garçon vint prendre la commande, Coplan le saisit par le coude, l'attira pour lui dire à l'oreille :

- Servez-moi un gin-fizz... Et voulez-vous prier le gérant de venir me voir, j'aimerais lui parler.

Le garçon s'inclina, son masque de métis sino-portugais rigoureusement impassible.

Coplan alluma une cigarette et se mit à observer la clientèle, cosmopolite à souhait qui hantait ces lieux. Les faciès asiatiques prédominaient et, parmi les femmes, quelques-unes était d'une beauté troublante : étroitement moulées dans des robes de soie courtes dont la jupe était fendue jusqu'à la cuisse, elles avaient de grands yeux étirés, la bouche pulpeuse au dessin très marqué et un tout petit nez mutin qui leur donnait une expression puérile.

Ces hôtesses en surnombre semblaient indiquer que la partie dancing n'était que l'antichambre d'autres industries qu'abritait l'édifice. Deux ou trois de ces filles lorgnaient déjà du côté de Francis, attendant de lui une discrète invite.

Un homme tiré à quatre épingles, aux cheveux grisonnants et aux paupières fripées, apparut de derrière un rideau. Le garçon, du menton, lui désigna la table de Coplan.

S'étant approché, le gérant dit d'une voix que des abus de tabac et de boisson avaient enrouée :

- Avez-vous une réclamation à formuler, sir? Je me présente : Alfonso Buscao, directeur.

- Non, pas précisément, dit Francis. Mais asseyez-vous deux secondes car cette musique est assez bruyante.

Le Portugais prit place en face de lui, posa les deux coudes sur la table et afficha une mine attentive.

- Avez-vous des nouvelles du senhor Paredes? lui demanda Coplan.

La physionomie de son interlocuteur demeura sereine.

- La dernière lettre qu'il m'a envoyée provenait de Saïgon, émit Buscao. Je suppose qu'il ne va plus tarder. En fait, nous l'attendions déjà hier soir.

- Donc, vous ignorez encore qu'il est décédé, prononça Francis. Eh bien, je suis au regret de vous en informer.

Buscao, stupéfait, le dévisagea. Pendant un instant, il parut incapable d'admettre la véracité de cette nouvelle.

- Mort? Le senhor Paredes? Insista-t-il.

- Oui, entre Saïgon et Manille.

Buscao promena sur son front des doigts qu'agitait un léger tremblement, puis ses traits s'altérèrent.

- Mais qui êtes-vous? s'enquit-il. Comment avez-vous appris cela?

- L'endroit n'est peut-être pas très indiqué pour vous fournir des éclaircissements, marmonna Coplan. Il se trouve que je suis probablement le seul à savoir exactement de quoi il est mort, et j'ai cru bon de venir vous en faire part.

Le gérant opina, rembruni.

- Accompagnez-moi dans mon bureau, suggéra-t-il. Ce que vous me dites est tellement incroyable que je ne peux m'imaginer que c'est vrai.

Il se leva, imité par Coplan.

Les deux hommes se dirigèrent vers le fond. Buscao écarta un rideau de bambou qui cachait les premières marches d'un escalier. Montrant le chemin, il monta à l'étage, celui des salons de jeu, et il introduisit le visiteur dans une pièce dont la porte était dotée d'un panonceau « Privé ».

Ici, le luxe était de meilleur aloi : le fauteuil de cuir, le vaste bureau en acajou foncé, la moquette rouge et un lampadaire qui diffusait une douce lumière orangée révélaient une situation financière solide.

Buscao attendit que Coplan se fût assis pour s'installer à son tour, et il exhiba ensuite un étui à cigarettes en or massif qu'il tendit, ouvert, à son hôte.

- Il me paraît inconcevable que le décès du senhor Paredes n'ait pas été annoncé dans la presse locale ou dans le China Mail de Hong-Kong, déclara-t-il d'une voix contenue. Il était très connu dans ce coin de l'Asie. Avez-vous une preuve de ce que vous avancez?

Coplan accepta une Camel, l'alluma, exhala un nuage de fumée en répondant

- Je puis, en tout cas, vous indiquer deux moyens d'en avoir la confirmation. Téléphonez au commandant du paquebot américain *President Hoover*, à Hong-Kong. Il vous apprendra que votre patron est mort noyé, comme d'autres passagers d'ailleurs, alors que le navire menaçait de sombrer sous les coups du raz de marée. Vous pouvez aussi télégraphier à la police maritime de Manille où, conformément aux règlements internationaux, la déclaration de décès a été introduite et enregistrée.

Buscao, les coudes sur les genoux, contempla sa cigarette.

- Il a donc été victime d'un accident, en quelque sorte? murmura-t-il. Mais je présume que vous n'allez pas vous rendre au domicile de toutes les personnes qui ont péri en même temps que lui ? Alors, pourquoi êtes-vous venu ici tout spécialement?

- J'ai pour cela une excellente raison, affirma Coplan d'un ton uni. Vous la comprendrez sans doute quand je vous aurai dit mon nom : je m'appelle Rudolf Neusel.

Il épia la réaction du Portugais, mais les traits de ce dernier ne reflétèrent ni surprise, ni satisfaction.

- Non, je ne vois pas, dit-il.

Ce Portugais ignorait-il les activités parallèles de Paredes? C'était possible, après tout. Francis enchaîna :

- Dans ce cas, évidemment, il va falloir que je vous expose mon problème. En réalité, mon but n'était pas de vous aviser de la fin dramatique du propriétaire de cette maison : je croyais que vous le saviez déjà. Mais elle m'a placé dans une position délicate : au lendemain du typhon, Paredes aurait dû me préciser où et quand je devais entrer en rapport avec quelqu'un, ici, à Macao. Et maintenant, je suis le bec dans l'eau.

Buscao, les yeux au plafond, expulsa un filet de fumée bleue. Il s'absorba dans une songerie qui dura un bon moment puis,

finalement, il laissa tomber :
- C'est bien gênant, en effet. Et je crains de ne pouvoir vous aider. Le senhor Paredes traitait de nombreuses affaires et fréquentait beaucoup de gens, non seulement à Macao mais aussi dans la plupart des grands ports du sud-est asiatique... Il ne m'a jamais cité votre nom. Quel genre de tractations aviez-vous menées avec lui?
Coplan risqua le paquet :
- Je suis un physicien, spécialisé en physique nucléaire.
Le regard de Buscao se concentra sur lui, le scruta.
- Ah... vous êtes un homme de science, remarqua-t-il, méditatif, comme si un rapprochement s'opérait dans son esprit. S'il en est ainsi, il y a peut-être quelqu'un qui pourrait vous être utile. Logez-vous à Macao?
- J'ai retenu une chambre pour une nuit.
- Vous serait-il possible de revenir ici demain soir?
- Bien sûr.
- Je vous attendrai à la même heure. J'espère être en mesure de vous dépanner. Vous accepterez bien un drink?
Coplan acquiesça.
Le tenancier préleva deux verres, une carafe et un siphon dans un bar roulant, servit deux scotches.
- Cette nouvelle va faire du bruit dans la colonie, dit-il à mi-voix. Je suis donc ici le seul à la connaître... avec vous. Je vous serais obligé de n'en parler à personne d'autre, provisoirement.
- Je vous le promets.
Hochant la tête, Buscao dévoila :
- La succession va soulever des rivalités... De gros intérêts sont en cause. Mais que signifie au juste cette phrase que vous avez prononcée tout à l'heure, quand vous avez dit que vous étiez le seul à savoir de quoi le senhor Paredes était mort? Il s'est noyé, officiellement, si j'en crois vos affirmations.
- Oui, sans aucun doute. Mais il n'a pas été enlevé par une lame, et ne s'est pas jeté à la mer. On l'y a précipité volontairement.
Les yeux de Buscao s'écarquillèrent.
- Un meurtre?

- Sur lequel la police américaine entend faire le silence et c'est pourquoi la presse n'en a pas été informée, je suppose.

Ces paroles alimentèrent les réflexions du directeur. Coplan avait du mal à définir la personnalité de son hôte. Ce devait être un individu à la conscience élastique, corrompu, cynique, âpre au gain, il n'aurait pas été placé à la tête du Miramar s'il n'avait pas eu tous ces défauts..., mais non dénué de qualités telles que la discrétion et le discernement.

- Et vous? questionna Buscao. Comment avez-vous su qu'il s'agissait d'un meurtre?

- Parce que le détective chargé de l'enquête me l'a révélé au cours de l'interrogatoire. Nous avions été vus ensemble, Paredes et moi. On m'a demandé si je lui connaissais des ennemis... Quelle est votre opinion?

Le tenancier plissa les lèvres.

- Qui, de nos jours, en Extrême-Orient, n'a pas d'ennemis ? rétorqua-t-il, amer. La haine s’infiltre partout, les passions déferlent sur le continent, la politique a pris la relève du banditisme et de la piraterie. Notre existence devient de plus en plus précaire... Pour ma part, je me suis toujours douté que le senhor Paredes finirait par être assassiné.

- Ah oui? s'étonna Coplan. Il s'était cependant ménagé des sympathies de l'autre côté de la frontière, m'a-t-on dit.

Buscao eut un sourire désabusé.

- Cela n'est pas nécessairement une garantie, monsieur Neusel, souligna-t-il.

Coplan quitta le Miramar vers 2 heures du matin. Un taxi le ramena au Bela Vista.

Tout en se préparant à se mettre au lit, Francis songea à Togi, qui résidait dans la même ville. S'il s'était affiché avec Wang-Li, à bord du paquebot, il devait théoriquement se ranger dans le clan des adversaires de Paredes. Et de Rudolf Neusel a fortiori.

A peine couché, Coplan s'endormit d'un sommeil profond.

Dans la journée du lendemain, il ne quitta pas l'hôtel afin de réduire les chances d'une mauvaise rencontre fortuite. La lecture des journaux en langue anglaise ne lui apporta pas d'éléments nouveaux et l'actualité, dans ses grandes lignes, n'était guère plus alarmante que de coutume.

A 10 heures du soir, Francis descendit, s'enfourna dans un des taxis qui faisaient la queue devant l'entrée de l'hôtel.

Au Miramar, Buscao se tenait près du bar du dancing. Il vint au-devant de Coplan et l'accueillit avec la cordialité traditionnelle des Portugais, comme s'ils se connaissaient de longue date.

- Bonsoir, monsieur Neusel. Vous avez eu raison de ne pas renoncer, glissa le tenancier en lui posant une main sur l'épaule. Quelqu'un, à Macao, était au courant de vos relations avec mon patron. Il sera enchanté de vous voir.

- Ah bon? dit Francis. Bravo... Vous me soulagez d'un grand poids. Où pourrai-je converser avec cet homme?

- Ici même, mais il ne viendra que vers minuit.

- Qu'à cela ne tienne, j'ai tout mon temps.

- Alors, faites comme chez vous, dit Buscao, les mains écartées. Choisissez une table ici, le show passe dans une heure. Si vous voulez monter à la salle de jeu au premier étage ou dans les salons intimes du second, à votre guise. Si par hasard vous préférez une pipe d'opium, je peux vous la procurer...

- Non merci. Je resterai ici, très probablement.

- Comme vous voudrez. De toute manière, même si vous changez d'avis, faites-moi transmettre les additions. Vous êtes mon invité.

Il se considérait visiblement comme l'héritier de Paredes et sans doute, profitant de l'information prioritaire que lui avait communiquée Coplan, avait-il posé des jalons pour s'approprier le fonds de commerce.

- Me ferez-vous appeler à minuit? s'enquit Coplan.

- Non, venez d'office dans le bureau où je vous ai reçu hier. Maintenant, excusez-moi, j'ai du travail là-haut.

Il y avait pas mal de monde dans le cabaret. Outre la cohorte des entraîneuses, de nombreux touristes de passage, européens ou

américains, voisinaient avec des individus dont le casier judiciaire devait être encore moins vierge que la fille assise à leur table. Dans cette lumière parcimonieuse, on distinguait des Philippins aux méplats accusés, des Malais et, naturellement, beaucoup de Chinois.

Coplan alla s'installer dans une des loges, commanda une boisson glacée. Il put détailler à loisir les couples qui se déhanchaient sur la piste, et son visage détendu ne traduisit qu'une bonhomie amusée alors qu'une appréhension diffuse l'envahissait.

Tout en admirant les hôtesses rieuses à la peau safranée, il mesura les périls du poker qu'il avait engagé. Si cette boîte se transformait pour lui en chausse-trape, personne ne saurait jamais où il avait disparu... Et cela pouvait se produire, si l'homme qu'il allait rencontrer connaissait l'apparence physique de l'Allemand Neusel.

Une mignonne Chinoise au sourire de poupée vint se présenter à lui. Les cils battants, elle attendit qu'il la priât de s'asseoir.

Il fit un signe d'acquiescement.

- Me, Patricia, dit-elle.

Elle devait avoir une série de prénoms adaptés à la nationalité présumée de l'interlocuteur.

- Moi, John, lui renvoya Francis. Bonsoir, Patricia. Bière, coca-cola ou champagne-cocktail?

- Coca-cola, choisit modestement la ravissante créature en robe vert jade.

Sa cuisse, dénudée très haut par l'échancrure de la jupe, avait le poli de l'ivoire. La présence de cette fille, si vénale fût-elle, comportait un charme indéniable, susceptible de diluer les soucis de son ami occasionnel.

Coplan, d'un geste, fit venir le garçon.

Il s'apprêtait à entamer avec Patricia un de ces dialogues stéréotypés qui inaugurent ces relations d'un soir lorsque, à l'entrée du cabaret, la tenture s'écarta pour livrer passage à un nouveau client.

Un homme de forte carrure, aux cheveux clairsemés, un cigare vissé dans la bouche, s'immobilisa dans la clarté d'un des lampions et promena un regard circulaire sur l'assemblée.

Hopples.

Coplan réalisa illico que l'Américain, en se présentant au Miramar, n'avait d'autre but que d'informer le tenancier de la mort de Paredes. Mais qu'il risquait aussi d'évoquer la mort de Wang-Li et le suicide de Rudolf Neusel.

Comble de chance, les yeux de Hopples repérèrent Coplan, s'alourdirent sur lui. Francis adopta cette expression neutre et fuyante de quelqu'un qui ne veut pas être reconnu, mais simultanément il dit à Patricia :

- Je regrette, il faut que je vous quitte.

Il lui glissa dans la main un billet, de 5 dollars et se leva. Médusée, la jeune Chinoise ouvrit de grands yeux mais ne tenta pas de le retenir.

Coplan sortit de la loge, se faufila entre les tables, espérant atteindre Hopples avant que ce dernier fût accroché par le maître d'hôtel.

L'Américain, sourcils froncés, observait son approche. Les haut-parleurs débitaient à tout rompre le vacarme rythmé d'une formation de guitares électriques.

Francis, en arrivant devant Hopples, tenait une cigarette non allumée entre ses doigts. Il la montra, sollicitant du feu. En se penchant sur le briquet que lui tendait sans broncher l'agent américain, il prononça :

- J'ai à vous parler, mais pas ici. L'endroit est malsain Sortez le premier, je vous rejoindrai. Il ne faut pas que le portier nous voie ensemble.

- O. K., fit Hopples tandis que Coplan plongeait le bout de sa Gitane dans la flamme.

Francis se redressa, souffla de la fumée. Le maître d'hôtel s'amenait. Il fut intercepté par Coplan, qui lui dit :

- Si le senhor Buscao me cherchait, faites-lui savoir que je suis allé prendre l'air et que je reviendrai à l'heure dite.

Le métis fit un signe d'assentiment. Ne voyant plus l'autre Blanc, il cingla vers le bar.

Avant de sortir, Coplan regarda sa montre-bracelet. 10 h 25.

Nonchalant, il écarta le rideau et passa dans le hall d'entrée. Il refila une pièce au portier, l'empêcha d'ouvrir la portière du premier taxi en stationnement.

- Je vais faire un tour à pied, signala-t-il.

Sur le seuil du cabaret, il jeta un coup d'œil de part et d'autre. Hopples n'était plus visible. Il s'était sans doute embusqué non loin de là.

Francis partit vers la droite, d'un pas tranquille. Au premier coin de rue, il enfila l'autre artère. Lorsqu'il eût parcouru une trentaine de mètres, Hopples le rattrapa et bougonna :

- Je croyais que vous aviez eu assez d'embêtements... Que faites-vous à Macao, dans la boîte de Paredes, alors que vous avez un billet pour Yokohama et que votre navire appareille de Hong-Kong après-demain?

- Simple curiosité, allégua Francis. Tous les touristes font un saut ici, quoi de plus naturel?

Il allongeait le pas, obligeant Hopples à faire de même.

- Allons, pas d'histoires, reprit ce dernier. Que vouliez-vous me dire et pourquoi m'avez-vous conseillé de quitter le Miramar?

- Mettons les choses au point, Hopples. Nous sommes ici en territoire neutre, et non plus sur un navire où vous avez des prérogatives. Je n'ai donc strictement aucun compte à vous rendre, et d'une. Secondement, vous, Américains, vous croyez détenir le monopole de fourrer le nez dans tout ce qui se passe à la surface du globe. C'est une erreur. D'autres que vous ont tout autant le droit de s'intéresser aux dessous des cartes. L'Asie n'est pas votre fief exclusif.

- Ça va, coupa Hoppless, épargnez-moi les leçons de morale. Allez droit au fait.

- Nous y allons de ce pas, figurez-vous. Jouons franc jeu : je suis représentant de commerce comme vous êtes inspecteur de police, c'est-à-dire en façade. Je ne tiens pas plus à piétiner vos plates-bandes que je ne vous autorise à écraser les miennes. C'est pourquoi je vous emmène à mon hôtel, le Bela Vista, où nous pourrons conclure un accord lorsque je vous aurai montré les atouts que je possède.

Hopples, les deux mains dans les poches, fit bouger son cigare d'un coin à l'autre de sa bouche.

- Hmm, fit-il. A bord du *President Hoover*, vous m'avez roulé, hein? Vous, les Français, vous ne ratez pas une occasion de nous casser les pieds ou d'embrouiller les affaires. Comment vos services spéciaux ont-ils été branchés sur Rudolf Neusel?

- Voilà ce que je me propose de vous expliquer, assura Coplan en souriant. En définitive, ne sommes-nous pas alliés?

CHAPITRE IX

Ils aboutirent à l'hôtel et montèrent à la chambre de Coplan. Celui-ci ouvrit la porte, s'effaça pour faire entrer Hopples. A peine dans la pièce, l'Américain reçut au creux de la nuque un atémi fulgurant qui lui fit plier les genoux. Francis le ceintura avant qu'il se fût effondré, le traîna jusqu'au lit et l'allongea dessus avec beaucoup d'égards.

Il dépouilla tout d'abord Hopples de son veston, puis de la ceinture de son pantalon. Ensuite, à l'aide de la lanière de cuir, il lui entrava les chevilles.

Il se rendit à la salle de bains, se munit d'une serviette, revint bâillonner sa victime toujours inconsciente. Après quoi, il mit Hopples sur le ventre, la figure dans l'oreiller, et d'une clé de judo précise comme le geste d'un ostéopathe, il lui déboîta brusquement l'articulation de l'épaule droite.

Réveillé par la secousse, Hopples éructa un grognement qu'étouffa l'oreiller. Son bras pendait lamentablement le long de son corps.

- Ne gigotez pas, conseilla Francis. Vous aggraveriez la douleur. En plus, vos pieds sont liés. Prenez votre mal en patience, j'arrangerai tout cela plus tard.

Malgré ses objurgations, l'Américain tenta de se retourner sur sa couche. Une plainte lui échappa.

- Non, ne bougez pas, insista Francis. Je n'ai pas d'anesthésique sous la main mais, si vous y tenez, je vais vous rendormir d'un honnête direct à la mâchoire.

Au-dessus du bâillon, les yeux de Hopples émirent un éclair de fureur, mais il se tint tranquille.

Coplan le détesta du colt qu'il portait dans sa poche revolver, puis il explora les poches du veston.

Dans l'une, il trouva un portefeuille qui contenait une pièce d'identité attestant que son titulaire appartenait au Federal Investitigation Bureau et qu'il était autorisé à porter une arme.

Dans l'autre, il y avait deux passeports et divers papiers rédigés en Allemand. Coplan haussa les sourcils. Pour prolonger son enquête à Macao, Hopples avait emporté les documents des deux hommes qu'avait unis une complicité secrète : Paredes et Neusel.

Apparemment, il avait eu la même idée que Coplan : obtenir des renseignements supplémentaires sur l'Allemand qui avait liquidé Wang-Li.

Francis étudia le passeport de Rudolf Neusel et les papiers qui lui avaient appartenu, des feuillets jaunis, élimés par le temps.

Agé de quarante-deux ans et originaire de Leipzig, Neusel avait le titre d'ingénieur mécanicien. Son livret, délivré par la République Démocratique Allemande, prouvait qu'il avait voyagé souvent dans plusieurs pays de l'Est : Hongrie, Bulgarie, Tchécoslovaquie et U. R. S. S. Aux dernières pages figuraient les visas d'entrée pour Hong-Kong et Macao, obtenus aux consulats britannique et portugais de Singapour.

Les autres documents, dactylographiés sur papier à en-tête, certifiaient que Neusel avait travaillé de 1958 à 1961 dans une centrale atomique polonaise et que, ensuite, il avait été employé dans une usine d'armement tchèque.

Un singulier curriculum vitae pour l'homme qui avait vengé Paredes.

Hopples soufflait comme un phoque. Son épaule démise devait le faire souffrir de plus en plus.

Coplan déposa sur la commode les documents qu'il venait de parcourir et vint s'asseoir d'une fesse sur le lit.

- Je n'irai pas jusqu'à vous demander votre bénédiction, articula-t-il sur un ton conciliant, mais nous pouvons quand même discuter, j'imagine?... Quand vous êtes entré au Miramar, tout à l'heure, vous avez failli faire échouer la combine que j'avais élaborée, et qui semble devoir donner des résultats. J'ai donc été contraint de vous mettre hors circuit pour quelques heures, car vous n'auriez pas accepté de plein gré mes propositions. Cela dit, je vais vous ôter ce bâillon.

A peine Hopples eut-il recouvré l'usage de la parole qu'il se mit à proférer sourdement un chapelet d'invectives.

- Ne vous énervez pas, dit Coplan, sarcastique. Au fond, vous l'avez échappé belle. Que se serait-il produit si je n'avais pas été du même bord que vous?

Hopples gronda :

- Oui, j'ai vraiment une chance terrible de tomber sur un allié de votre acabit. Vous allez tout bousiller, voilà la vérité!

- Mais non, détrompez-vous. J'ignore ce que vous escomptiez en vous présentant au Miramar visière levée, avec ces passeports et votre sauf-conduit dans les poches, mais je doute que la méthode des pieds dans le plat aurait favorisé vos investigations... Voulez-vous découvrir l'homme qui manipulait Paredes et Neusel? Alors, laissez-moi opérer à votre place. Pour le directeur du Miramar, je suis Neusel.

Interloqué, l'agent américain lui dédia un regard acéré, puis il s'enquit avec un scepticisme teinté d'ironie :

- Et vous pensez que ça va marcher?

- Une chance sur deux... Zéro si vous révélez que Neusel est mort.

Hopples grimaça, sans qu'on pût deviner si son épaule ou son incrédulité était en cause.

- Vous vous embarquez dans une satanée galère, Mr Coplan, grommela-t-il. Tant pis pour vous. Je ne parierais pas un cent sur votre avenir.

- Vous manquez d'optimisme, jeta Francis. Je suis ingénieur, je parle l'allemand et le russe aussi couramment que l'anglais : je peux donc très bien donner le change. Je parierais, moi, à cent contre un

que les gens que devait contacter Neusel ne l'ont jamais vu : c'était la première fois qu'il venait en Extrême-Orient. Mais si vous avez des tuyaux supplémentaires, déballez-les.

Hopples parut se trouver aux prises avec un cas de conscience.

Objectivement, il n'avait pas grand-chose à perdre dans la tentative scabreuse que se proposait d'effectuer ce Français.

- O. K., acquiesça-t-il. Remettez mon bras en place, sinon il va enfler tellement que je ne pourrai plus m'en servir pendant des jours et vous n'y avez pas intérêt. Je ne m'en irai pas d'ici cette nuit. Nous verrons à votre retour, si vous revenez jamais, ce qu'aura donné votre entrevue... Et si vous n'êtes pas rentré demain matin, well, c'est qu'une âme charitable m'aura débarrassé de vous définitivement.

- D'accord, dit Coplan. Etendez-vous sur le côté gauche et serrez les dents : je vais vous guérir.

Il dut déployer de la vigueur pour réduire la luxation car Hopples était fortement charpenté. L'Américain rugit, la bouche fermée.

- Un whisky? suggéra Francis lorsque l'opération fut terminée.

- Un triple, souffla Hopples, le front en sueur, tout en se massant l'épaule.

Coplan alla prendre sa bouteille de scotch dans sa valise, la fit sauter dans sa main. Laissez-m'en une larme, demanda-t-il, souriant, avant de verser l'alcool dans un verre.

Puis :

- Dites, Hopples, en tant que Rudolf Neusel, je suis censé savoir pourquoi j'ai descendu Wang-Li, non? De quoi s'occupait donc ce Chinois?

Son interlocuteur absorba une sérieuse rasade de whisky, s'essuya ensuite la bouche du revers de la main.

- Avancement de l'industrie nucléaire en Chine, confia-t-il.

- Hum. En connexion avec l'Opération Lénine?

Hopples le fixa, n'ayant pas l'air de comprendre.

- Qu'est-ce que vous dites?

- L'Opération Lénine, ça ne représente rien pour vous

- Rien du tout. Parole d'honneur.

Il semblait aussi sincère qu'un agent secret peut l'être.

Assez ébahi, Francis n'extériorisa pas son sentiment et enchaîna

- Je vais vous confier mon passeport jusqu'à demain. En échange, prêtez-moi votre colt.

- Sûre. Mais moi, à votre place, j'emporterais une mitraillette. Prenez aussi le passeport de Neusel, tant que vous y êtes.

- Non, la photo ne correspond pas et je n'ai pas le temps de la remplacer. Mais, avec votre permission, je vais expédier le carnet et les certificats à mon hôtel de Hong-Kong, le Nelson. De deux choses l'une : ou bien vous pourrez les récupérer là-bas, ou bien moi je serai heureux de pouvoir les utiliser plus tard. Il regarda sa montre, eut un léger sursaut.

- Minuit moins le quart! Je n'ai que le temps de filer : mon rendez-vous est à minuit.

- Adios, ricana Hopples en attrapant la bouteille.

En cours de route, Coplan fit arrêter le taxi devant une cafetaria-tabac où il put acheter des timbres-poste. Il les colla sur l'enveloppe qu'il avait sous le bras, jeta celle-ci dans une boite postale, après quoi, il remonta dans la voiture.

A minuit moins deux, il descendait devant le Miramar. Le portier lui adressa un clin d'œil de connivence, écarta pour lui le rideau du dancing.

Buscao n'étant pas visible, Coplan traversa la salle, franchit le rideau de bambou et accéda au premier étage. Ayant frappé à la porte du bureau, il tendit l'oreille.

- Entrez! invita une voix.

Il poussa le battant. Buscao était en compagnie d'un homme de race blanche. Enfoncés tous deux dans des fauteuils, ils tenaient un verre à la hauteur de leur visage, le coude posé sur l'accoudoir.

- Je ne vous ai plus revu, nota le tenancier avec une mimique indulgente. Il est vrai qu'il y a du monde dans la maison et que je n'ai pas visité les chambres du second.

Son insinuation le fit sourire, puis il ajouta

- Voici le senhor Kalinski...

Un Slave, indubitablement, mais dont une lointaine ascendance avait dû hériter d'une goutte de sang mongol, laquelle avait modelé

les pommettes et rétréci les yeux bleu clair. L'intéressé déposa son verre, se leva et articula en allemand :

- Heureux de vous rencontrer, Herr Neusel.

- Enchanté, répliqua Francis en s'inclinant, le dos raide.

Ils se serrèrent la main. Coplan prit le troisième siège, autour de la table basse en ébène incrusté de nacre.

- Ainsi, dit le Russe, vous avez, virtuellement, été le témoin de la disparition de notre pauvre ami Paredes, si j'en crois le senhor Buscao?

- En effet, j'y ai quasiment assisté, déclara Coplan tout en saisissant un verre que le Portugais lui avait désigné d'un hochement de tête.

- Vous plairait-il de me raconter dans quelles circonstances il est mort? s'enquit Kalinski, l'œil inquisiteur.

Buscao ne comprenait pas le dialogue qui se déroulait en sa présence. Il posait alternativement sur ses deux invités un regard teinté de curiosité, comme s'il espérait voir s'établir entre eux des rapports amicaux

- Peut-être serait-il préférable que je vous révèle ceci en tête à tête, avança Francis.

Kalinski cligna des yeux, puis il opina.

S'adressant en chinois à Buscao, il se mit à lui parler volubilement, sur un ton de grande courtoisie.

Le tenancier eut une mimique approbatrice, se leva, salua brièvement ses hôtes et s'esquiva.

Dès que la porte se fut refermée, Coplan poursuivit :

- Oui... Vraiment, je ne m'étais pas attendu à ça... A l'aube du jour où devait se produire l'événement j'étais monté sur le pont supérieur dans l'intention de prendre quelques clichés du train d'ondes qui allait nous atteindre. Mais je vous avoue que j'ai été surpris par l'ampleur de la première lame : j'ai eu tout juste le temps de la photographier par deux fois pendant qu'elle fonçait vers le paquebot, mais après je n'ai plus pensé qu'à une chose à m'accrocher à un support solide.

Tout en parlant, il épiait le visage du Russe. Celui-ci, attentif arborait un masque hermétique, indéchiffrable.

- L'élan qui a été communiqué au vaisseau a été tellement violent que ma caméra m'a été arrachée et que j'ai failli passer pardessus bord... J'ai alors voulu me réfugier à l'intérieur et j'ai progressé peu à peu vers l'extrémité du pont des embarcations. C'est alors que j'ai vu Paredes aux prises avec un Chinois. Tous deux se cramponnaient d'une main et, de l'autre, se battaient furieusement, chacun s'efforçant de se débarrasser de son adversaire en le poussant vers le vide. C'est malheureusement le Chinois qui a eu le dessus : il est parvenu à frapper Paredes d'un coup sur la carotide et l'a jeté à la mer. Kalinski médita.

- Déplorable, laissa-t-il tomber, l'air ennuyé. Et vous, qu'avez-vous fait?

- Rien, dit Coplan. D'abord, je n'avais pas une raison majeure de me colleter avec cet individu alors que le navire luttait dans la tourmente, et ensuite j'avais d'autres moyens pour lui régler son compte. Le meurtrier se nommait Wang-Li.

Les paupières du Russe se haussèrent, dévoilant un regard aigu.

- Ah, c'était Wang-Li? prononça-t-il, comme s'il s'agissait d'une vieille connaissance. Qu'avez-vous décidé à son sujet, finalement?

- Je l'ai liquidé d'un coup de pistolet, dans sa cabine, dès le lendemain.

- Et vous n'avez pas été inquiété?

- Non. Personne ne m'avait vu dans la coursive.

- Vous n'auriez pas dû prendre un pareil risque, émit Kalinski sans trop de conviction. Évidemment, nous aurions dû abattre Wang-Li un jour ou l'autre, mais...

Un silence s'établit. Le Russe contemplait fixement son verre vide. Coplan alluma une cigarette puisée dans un coffret posé sur la table.

- Et maintenant, que vais-je faire? s'enquit-il avec détachement.

La question était suffisamment vague pour laisser la porte ouverte à toutes les interprétations.

Kalinski, émergeant de sa rêverie, aborda les préoccupations les plus immédiates.

- Je regrette, en un sens, que vous ayez eu recours à Buscao, marmonna-t-il. De toute manière, nous vous aurions repêché, ici, à

Macao. Mais je comprends votre désarroi, après la mort de notre ami. Avez-vous amené vos bagages?

- Non, je les ai laissés à Hong-Kong. Pourquoi?

- Parce que vous allez m'accompagner à Canton. Coplan cilla.

- Quand? Demanda-t-il.

Le Russe eut un geste évasif :

- En principe, demain soir... Mais ce sera peut-être un peu court, si vous devez retourner là-bas. Disons après-demain?

- D'accord. Où vous retrouverai-je?

- Ici même. Le Miramar est une bonne plaque tournante... Je vous attendrai à 11 heures du soir.

Coplan respira. Il n'avait pas commis d'impairs, apparemment. Mais le clan de Kalinski se réservait-il de l'identifier d'une façon plus certaine, à son insu?

La mariée était presque trop belle au goût de Coplan.

- Eh bien! nous pourrions faire revenir notre hôte, à présent, suggéra Francis.

Kalinski acquiesça. Il étendit le bras afin d'appuyer sur un bouton encastré dans le bureau du maître de céans.

Peu après, un garçon entrebâilla la porte.

- Priez le senhor Buscao de nous rejoindre, lui dit le Russe.

- Qui va remplacer Paredes à la tête de cette maison? s'informa Coplan tout en regardant ses ongles.

- J'ai bien l'impression que Buscao est le successeur tout désigné, déclara Kalinski. Il est habile et discret, il a de bonnes accointances avec les autorités locales. Je ne vois pas qui, parmi les autochtones, serait plus qualifié.

L'homme dont il parlait survint sur ces entrefaites. Buscao, épanoui, se frotta longuement les mains.

- Senhor Neusel, cette entrevue a-t-elle répondu à vos désirs? s'informa-t-il aimablement.

- Tout à fait, assura Francis. Grâce à vous, mes craintes sont dissipées. Il ne me reste plus qu'à vous remercier et à vous souhaiter bonne nuit.

- Non, ne bougez pas! opposa le Portugais, la main levée. Messieurs, vous êtes mes hôtes et j'espère que vous ne refuserez

pas de boire une coupe à la prospérité de nos affaires.

Soudain, se ravisant, il s'assombrit et ajouta :

- ... ainsi qu'à la mémoire de mon regretté patron.

Kalinski avait déjà dû lui donner des apaisements quant à sa promotion.

Coplan, malgré son désir de s'éclipser au plus vite, calqua son attitude sur celle du Russe qui, lui, ne semblait pas pressé de vider les lieux.

Un serveur apporta deux seaux à champagne d'où émergeaient, enveloppés d'une serviette blanche, des goulots à capsule dorée.

Un bouchon sauta, les coupes furent remplies de vin pétillant.

Les propos les plus anodins pouvant receler un piège, Coplan se renferma dans un silence qui semblait euphorique. Kalinski, taciturne de nature, savourait son champagne à petites gorgées.

Buscao se mit en devoir d'égayer ses invités. Il s'approcha d'un récepteur de télévision et l'alluma.

- Voici un projet d'attraction que je suis en train de mettre au point pour des touristes fortunés, révéla-t-il. Pour l'instant, cet appareil sert uniquement à centraliser des informations; il concourt ainsi à la bonne marche de l'entreprise, mais il fonctionne aussi à titre expérimental.

Coplan et Kalinski levèrent les yeux vers l'écran, qui s'illuminait.

- Télévision en couleur sur circuit fermé, stipula Buscao, assez fier de son initiative. Par ce commutateur rotatif je peux brancher l'appareil sur les caméras camouflées qui sont placées dans tous les locaux de la maison. Désirez-vous voir, par exemple, le second show du cabaret?

Il manœuvra un gros bouton dentelé : une image apparut, vivante, aussi nette qu'un film, restituant le déploiement de couleurs d'un trio de danseuses espagnoles et le son des claquements de castagnettes superposé à l'accompagnement musical. On voyait aussi les consommateurs à leur table autour de la piste.

- Hein? fit Buscao. C'est épatant, non?

Ses hôtes en convinrent : cette reproduction du spectacle était, techniquement, d'excellente qualité.

- Mais comment concevez-vous un projet d'attraction basé là-dessus? questionna Kalinski, réaliste.

- Patientez deux secondes... Voici un des salons de jeu.

Les trois hommes virent des tables de roulette avec les personnages des deux sexes qui gravitaient autour d'elles.

- L'idéal pour un directeur : tout voir sans être vu, souligna le Portugais, content de soi. Mais ce qui suit va être plus intéressant.

Un sourire en coin étirait sa face burinée. Il tourna le commutateur, l'écran s'assombrit quelque peu. Lorsque Coplan et le Russe eurent scruté l'image qui leur était présentée, ils ne purent réprimer un haut-le-corps.

- Sous leurs yeux, une fille entièrement nue s'offrait à la lubricité de l'homme qui l'étreignait, dans une demi-pénombre. L'objectif de la caméra ne devait pas être éloigné de plus de deux mètres des protagonistes car on distinguait toutes leurs particularités physiques avec une précision saisissante. L'expression du visage de la femme, notamment, une jeune Chinoise, dénonçait à la fois, par son étrange crispation, une douloureuse contrainte, une vague raillerie et une complaisance cynique.

Coplan, plutôt embêté, ressentit de la gêne. Il ne raffolait pas de ce genre de divertissement. Buscao et le Russe, le regard rivé sur l'écran, les traits tendus, semblaient fascinés par ce duel amoureux. Les acteurs s'immobilisaient parfois, retenant leur souffle puis l'homme renouvelait ses violences.

- N'est-ce pas là une attraction sensationnelle? exulta Buscao.

- On offre cela aux touristes en beaucoup d'endroits, et surtout à Hong-Kong, fit valoir Francis, blasé.

- Je sais, mais ce n'est pas pareil, objecta Buscao. Ici, ils ne se doutent pas qu'on les observe.

Subitement, hors de toute attente, le sérieux Kalinski partit d'un rire homérique et s'administra une formidable claque sur la cuisse. Un hoquet secoua son torse puissant puis, ne parvenant pas à dominer son hilarité, il recommença de plus belle.

Ce rire contagieux, plein de santé, soulagea Coplan. De toute évidence, le Russe n'avait jamais été mêlé à des plaisirs frelatés...

Sa gaieté barbare donnait à cette machination de mauvais goût un parfum de gaminerie.

Mais Buscao, lui, affichait une physionomie de drogué, altérée, les yeux agrandis. Il ne détourna pas la tête pour regarder la joie de Kalinski, tant il était captivé par les ultimes péripéties de cette scène faunesque.

Quand le couple se fut abîmé dans une prostration haletante, Buscao proposa, la voix rauque :

- Une autre chambre?

Coplan fit non de la tête mais Kalinski, encore hilare, encouragea Buscao d'un ton enthousiaste :

- Da! Braquez votre périscope sur une autre pièce! Je voudrais voir des acrobates!

- Bon, mais moi je file, intercala Francis. Je devrai prendre le bateau de bonne heure, demain.

Ses interlocuteurs ne tentèrent pas de le retenir : ils abrégèrent même les politesses et se consacrèrent à leur passe-temps.

Coplan sortit du bureau et emprunta l'escalier privé. Des accords musicaux très bruyants marquaient la fin du show.

Francis déboucha dans la salle au moment où l'éclairage redevenait normal. Les hautparleurs attaquèrent une samba mise en vogue par le dernier carnaval de Rio et des danseurs se levèrent.

Francis eut une pensée nuancée de remords pour Yvette Chastaing, ce qui stimula son désir de quitter cette boîte, de se retrouver dehors, à l'air libre.

Il contourna une colonne, faillit entrer en collision avec un Asiatique arrivant en sens inverse. Les regards des deux hommes se croisèrent, et aucun d'eux ne put dissimuler son étonnement.

Le frêle Japonais n'était autre que Togi.

CHAPITRE X

- Quelle heureuse surprise! s'exclama Coplan, l'air ravi, en tendant les deux mains au Japonais. Je ne m'attendais vraiment pas

à vous voir ici!

Togi réagit avec la même promptitude.

- Mr Coplan! Quelle joie pour moi de vous saluer à Macao!

Tous deux, pris au dépourvu par cette rencontre, s'efforçaient intérieurement d'en dégager la signification et les conséquences.

Togi se souvenait avoir proclamé qu'il ne débarquerait pas à Hong-Kong. Son mensonge éclatait d'une façon flagrante. Mais comment devait-il interpréter la présence du Français. au Miramas?

Quant à Francis, il réalisa simultanément tout ce qu'impliquait l'apparition de Togi : son « contact » à Macao, c'était Kalinski... Et, catastrophe, Togi savait que Coplan n'était pas Neusel.

Les deux ex-passagers du President Hoover s'étreignirent les mains avec chaleur.

Coplan fonça dans le brouillard. Baissant la voix, il chuchota :

- J'ai appris depuis peu que vous participiez, vous aussi, à l'Opération Lénine.

Après une rapide contraction de ses traits et un éclair de ses yeux étroits, Togi reprit son impassibilité. Mâchonnant ses mots, il répondit :

- Je n'avais pas été prévenu.

- Moi non plus, dit Francis. J'ai vu Kalinski. Je pars avec lui pour Canton après-demain soir. Il ignorait encore que Paredes et Neusel n'étaient plus dans la course... J'étais très ennuyé car Neusel n'avait pas eu le temps de m'indiquer le lieu de ralliement.

- La seule chose à faire était de venir ici, naturellement, murmura Togi.

Le cerveau de Coplan travaillait à une vitesse supersonique.

- Je ne savais pas trop dans quelle mesure je pouvais me fier à Buscao, avoua-t-il, réticent.

Un sourire sibyllin naquit sur le visage du Japonais.

- Je comprends, marmonna-t-il : c'est un individu encore plus équivoque que son ancien patron. Kalinski est-il là-haut?

- Non... Je ne sais pourquoi il n'a pu vous attendre mais il a dit devant moi à Buscao que vous deviez le rejoindre à l'hôtel Bela Vista.

L'espace d'une seconde, Francis sentit son cœur s'arrêter de battre, comme le trapéziste qui craint de rater la jonction avec son partenaire.

- Bien, dit Togi, impénétrable. Dans ce cas, j'y vais.

Coplan mata le soupir qui tendait à lui dilater la poitrine.

- C'est au Bela Vista que je suis descendu moi-même, signala-t-il. Nous ferons la route ensemble.

A la suite du Japonais, il se dirigea vers la sortie. Il nota que son prédécesseur adressait un signe discret à un homme assis non loin d'eux.

Lorsqu'ils parvinrent devant le rideau de velours, ce personnage se leva pour leur emboîter le pas.

Coplan n'en fut pas comblé d'aise. Il n'avait pas prévu cette éventualité-là. D'autant plus que ce garde du corps pouvait être un de ceux qui l'avaient repéré à Hong-Kong pendant qu'il suivait Togi.

Devant l'entrée brillamment éclairée du cabaret, Coplan suggéra :

- Allons à pied. Après cette atmosphère empestée, un peu d'air frais ne me fera pas de mal. Et puis, ce n'est pas tellement loin. La promenade nous permettra de bavarder.

- D'accord, approuva Togi.

Le portier souleva sa casquette. Francis lui fourra un pourboire dans la paume.

Empruntant le trottoir, Togi et Coplan déambulèrent sans mot dire pendant quelques instants. Dans ce quartier qui était le foyer de la vie nocturne, de nombreux passants circulaient encore.

Plus loin, les deux hommes abordèrent des rues moins fréquentées. Francis renoua la conversation sur un ton jovial.

- A bord, vous m'avez maintes fois intrigué, dévoila-t-il. Surtout quand je vous ai vu vous promener en compagnie de Wang-Li.

Togi arbora derechef son sourire ambigu mais ne desserra pas les lèvres. Francis reprit :

- Maintenant, ça me paraît amusant de songer que vous avez assumé pour moi et pour Mlle Chastaing le rôle de cicérone bénévole. C'est à croire que nous subodorions tous deux des affinités communes, non?

Posant soudain sa main sur le bras de Togi, il ajouta plus bas :

- Ne tournez pas la tête. Quelqu'un nous suit.

- Je sais. Cet homme est préposé à ma sécurité.

- Ah oui? Eh bien, tant mieux. Encore que je ne voie pas quels risques nous pourrions courir à Macao. Ne laissez donc pas ce malheureux marcher tout seul derrière nous.

- Vous êtes très aimable, assura Togi.

Il se retourna et, d'un signe de ses doigts joints, il invita son garde du corps à s'approcher.

L'intéressé pressa le pas, sa main droite enfoncée dans la poche de son veston. Il était aussi de race japonaise.

Togi lui débita une phrase dans leur langue natale et Coplan se fit la réflexion qu'il était impossible de deviner qui, en réalité, contrôlait la situation.

Encadré par les deux Nippons, il reprit sa marche.

- Pouvons-nous parler librement en sa présence? s'enquit-il en désignant de la tête l'homme qui marchait à sa droite.

- Certainement, dit Togi. Il ne comprend pas l'anglais.

- Pour en revenir à Manille... Vous souvenez-vous de la discussion que nous avons eue?

- Au sujet des explosions atomiques sous-marines ?

- Oui. Je vous avais dit en plaisantant qu'on devrait mesurer en permanence la radioactivité des vagues qui battent les rivages du Pacifique. Eh bien, j'ai eu la curiosité de prélever un échantillon de l'eau du soi-disant raz de marée. Savez-vous quelle était l'intensité du rayonnement à une distance aussi grande du site de la fusion nucléaire?

Coplan s'était arrêté. Togi et son acolyte , stoppèrent également.

— Non, dit Togi. Combien de roentgens?

Attendu qu'il connaissait la réponse, sa question prouvait qu'il restait pour le moins sceptique quant au rôle véritable du Français.

Face à ses deux auditeurs, Coplan colla un de ses poings dans l'estomac du garde du corps et expédia l'autre dans la face de Togi, sachant que ses chances seraient très réduites devant deux judokas expérimentés s'il ne les démolissait pas du premier coup.

La brutalité et l'inconcevable vitesse de l'attaque portèrent leurs fruits : le protecteur se plia en deux et roula sur le sol tandis que Togi reculait en chancelant, s'effondrait les quatre fers en l'air.

Coplan dégaina le colt de Hopples, en abattit le canon sur le crâne de l'homme de main recroquevillé par terre. Puis il récidiva violemment, animé par la volonté de tuer ce premier adversaire afin de lui clore le bec à tout jamais.

Il se redressa et fut assailli à ce moment précis par un projectile de muscles et de nerfs. Son automatique, arraché de sa main comme par enchantement, décrivit un arc de cercle et heurta une façade avant de retomber sur le sol.

Ayant éliminé de la sorte une arme qui le tenait en état d'infériorité, Togi poursuivit son offensive avec une vivacité de serpent. Il fondit sur son antagoniste presque deux fois aussi grand que lui et, bras et jambes en action, il le faucha littéralement du sol.

Coplan, en tombant, sut amortir les effets de sa chute. Togi sauta comme un tigre vers le pistolet qui gisait sur les pavés. Il le touchait du bout des doigts quand une main de fer emprisonna sa cheville.

Le Japonais, desservi par la légèreté de son poids, eut beau étirer son bras au maximum, il s'affala sans pouvoir s'emparer du colt. Malgré les ruades frénétiques qu'il décocha pour se libérer de l'étau, l'automatique demeura hors de sa portée.

Alors, avec une souplesse stupéfiante, il se tordit sur lui-même et agrippa le poignet qui étreignait sa cheville. Coplan, le buste décollé du sol, zébra l'air d'un mouvement circulaire de son bras gauche; le tranchant de sa main tendue, pouce rentré, vint frapper la face de Togi au niveau de la tempe. Groggy, le Japonais retomba mollement de côté.

Francis se mit debout et, haletant, s'adossa à la maison, regarda de part et d'autre si cette bataille n'attirait pas des curieux. Tout s'était déroulé en quelques secondes et aucun piéton n'approchait.

Coplan se dépêcha de ramasser le colt, déterminé à en finir avec le Nippon. Or, ce dernier, comme propulsé par des ressorts, bondissait sur ses jambes, attaquait de nouveau. Francis, planté de biais, eut cette fois recours à une riposte de karaté. Il se catapulta en l'air tout en projetant latéralement sa chaussure dans la figure de

l'assaillant. Celui-ci, la tête rejetée en arrière par l'impact, s'écroula trois pas plus loin.

Coplan se précipita vers lui, le saisit par le col de sa veste et le traîna contre la façade, près du corps de son compatriote.

Là, il abattit à plusieurs reprises le canon de son pistolet sur l'occiput de son coriace adversaire et le supprima froidement.

Il n'aimait pas ça, mais c'était pour lui une condition de survie. Il essuya sommairement l'arme ensanglantée aux vêtements de sa victime, explora des yeux les deux extrémités de la rue.

Rien... Policiers et noctambules devaient s'agglutiner dans le secteur des maisons de jeu.

En hâte, trempé de sueur, Coplan dévalisa les deux Japonais, attentif à ne rien leur laisser qui pût faciliter leur identification.

Puis, se réfugiant dans la partie la plus sombre de la rue, il prit la fuite.

Au premier croisement, il vira dans la direction opposée à celle d'où venait un passant. Marchant toujours à bonne allure, il finit par aboutir au long boulevard du bord de mer, Praia Grande, où les effluves saumâtres du port de pêche lui remplirent les narines.

La vue du large et la certitude que la bagarre n'avait pas eu de témoins ne lui restituèrent pas totalement son calme. De fil en aiguille, il s'enlisait de plus en plus dans les sables mouvants de cette redoutable histoire. Kalinski savait-il que Togi se présenterait ce soir-là au Miramar? Les deux hommes ne s'étaient-ils pas déjà vus la veille?

Autant de questions insolubles.

Énervé, Coplan reflua vers la partie moderne de la ville. Par deux fois, il faillit buter contre des mendiants endormis, pelotonnés sur le trottoir, et il eut la sensation que c'étaient d'autres cadavres qui jonchaient sa route.

Un instant, il crut s'être égaré. Il emprunta une artère plus large dont la nuit modifiait l'aspect; certains détails le convainquirent qu'il était dans la bonne voie.

Songeant que sa chute avait dû salir son costume, il ôta son veston et le replia sur son bras. Peu après, il aperçut l'enseigne éteinte de l'hôtel. Sa montre marquait 3 heures du matin...

Qu'allait-il raconter à Hopples?

Au Bela Vista, le gardien de nuit somnolait paisiblement sur une chaise, à la réception. Francis passa devant lui sans l'éveiller et monta par les escaliers.

Le bouquet, pensa-t-il, serait que l'Américain, changeant d'avis ou méditant une autre tactique, aurait profité de sa liberté pour se défiler!

Coplan atteignit la porte de sa chambre. Il l'ouvrit, tâtonna le long du chambranle, actionna l'interrupteur. La lumière qui tomba du plafond restitua aux meubles leurs contours et leurs couleurs.

Coplan fit le geste de lancer sa veste repliée dans un fauteuil, mais son mouvement s'interrompit.

Hopples, allongé sur le lit, ne s'était pas débiné.

Il ne l'aurait pas pu, étant donné qu'il avait un poignard planté dans la poitrine.

CHAPITRE XI

Les muscles contractés et l'esprit en ébullition, Coplan fixa le cadavre de l'agent, américain.

Ce dernier avait dû être frappé alors qu'il dormait profondément. La bouteille de Cutty Sark vide, sur la table de chevet, de même que la position du corps, accréditaient, cette hypothèse.

Francis s'approcha, les poings sur les hanches, et contempla le masque livide de Hopples. La mort ne remontait probablement pas à plus de deux heures. Le pauvre vieux, qui avait salué sardoniquement le départ de Francis à 23 h 45, ne se doutait pas qu'il avait lui-même des assassins à ses trousses!

L'existence de ce cadavre, dans la chambre, mettait Coplan dans une satanée situation...

S'en défaire clandestinement, il ne pouvait en être question.

Avertir la police? Comment faire avaler aux inspecteurs qu'il était rentré avec Hopples, qu'il l'avait laissé seul entre minuit et 3 heures

du matin et que, pendant ce temps-là, un inconnu s'était introduit dans la chambre.

Sans compter qu'on s'aviserait tout de suite que Hopples était couvert par le F. B. I. Coplan, perplexe, se massa la nuque. Chaque fois qu'il s'imaginait avoir marqué un point il se retrouvait dans un pétrin plus profond.

Comme toujours quand il était confronté avec un problème angoissant, Coplan s'efforça à rester calme. Et ses facultés s'aiguisèrent, un regain d'énergie l'électrisa.

Son esprit inventif lui suggéra une échappatoire : filer sans être vu, comme il était entré quelques minutes plus tôt. Avant minuit, le portier de l'hôtel l'avait vu prendre un taxi, or l'heure du décès qu'évaluerait le médecin-légiste situerait le crime plus tardivement. Donc on ne pourrait l'imputer au locataire en titre.

Mais, avant tout, il y avait lieu de récupérer le passeport confié à Hopples. Fouetté par la nécessité d'agir vite, Coplan chercha fébrilement sa pièce d'identité mais ne la trouva pas.

Au bout de cinq minutes, un soupçon le traversa.

Le meurtrier s'était trompé! Dans l'obscurité, il avait cru assener un coup de poignard à Coplan et il avait raflé le passeport déposé sur la table de chevet!

Il ne fallait pas chercher ailleurs l'explication de la mort de Hopples : personne à Macao ne pouvait se douter que celui-ci allait passer la nuit dans un hôtel autre que le sien!

Résultat : Francis était pris au piège dans la colonie portugaise puisqu'il n'avait plus la possibilité de regagner. Hong-Kong.

Le Miramar.. Seule issue.

Francis alla récupérer son veston sur le fauteuil. Il sentit sous ses doigts la dureté de la crosse du colt de l'Américain. A présent, il devait se débarrasser de cette arme, et l'abandonner auprès de son légitime propriétaire était encore la meilleure formule.

En plongeant une main dans sa poche intérieure pour en extraire le pistolet, Coplan se souvint qu'il était aussi en possession des papiers dérobés aux deux Japonais. Si on l'interceptait avec tout cela, ce n'était pas une inculpation qu'il risquait, mais trois!

Il retira de l'autre poche les pièces d'identité de ses adversaires et ses yeux s'arrondirent : il tenait entre ses doigts son propre passeport!

La vérité lui apparut, aveuglante. Avant de s'amener au Miramar, Togi et son tueur à gages étaient venus au Bela Vista où, par erreur, ils avaient liquidé l'infortuné Hopples, saoul comme un Polonais.

Après la filature de Hong-Kong, l'apparition de Francis à Macao les avait incités à écarter pour de bon ce gêneur tenace. Quelle n'avait pas dû être leur stupeur quand ils l'avaient revu en chair et en os au cabaret de Buscao!

Leur intention était donc bel et bien de lui régler son compte... En somme, Francis avait pris les devants et, sans le vouloir, il avait vengé l'agent du F. B. I.!

Les dents serrées, Coplan effaça soigneusement ses empreintes sur l'automatique, puis il le déposa à côté de l'appareil téléphonique, sans toutefois améliorer la propreté du canon sur lequel subsistaient des traces de sang.

Un sourire bizarre erra sur son visage... La police portugaise découvrirait ici un homme poignardé dont l'arme avait servi à briser le crâne de ses agresseurs qui gisaient à dix minutes de là : un authentique casse-tête chinois!

Pour parfaire la mise en scène, Francis laissa sur la table les papiers appartenant à Togi et à son acolyte, de même que les objets retirés de leurs poches. Si les détectives de Macao parvenaient à démêler les fils de cet imbroglio, ils mériteraient une fameuse gratification!

Coplan alla vers le lavabo, se lava les mains et le visage, se peigna les cheveux, brossa son veston. Ayant vérifié si sa mise était correcte, il ramassa sa valise, éteignit la lumière, sortit en tenant le bouton de porte à l'aide de son mouchoir, frotta avec soin la poignée pour brouiller les empreintes et se faufila dans le couloir.

Il descendit les escaliers avec une souplesse féline et, avant de s'engager dans le hall, il lança un coup d’œil par-dessus la rampe.

Le veilleur de nuit dormait toujours, à califourchon sur sa chaise, sa tête reposant sur ses bras croisés.

Coplan dévala les dernières marches, léger comme un souffle.

Dehors, s'étant assuré que personne ne déambulait aux environs, il fila droit devant lui.

Maintenant qu'il avait récupéré son passeport, il pouvait regagner Hong-Kong... Mais le premier ferry n'appareillait qu'à 7 heures.

Francis prit la direction du port avec l'espoir d'y trouver un snack-bar déjà ouvert ou pas encore fermé.

Il débarqua sans encombres à Victoria vers 11 heures du matin et son premier soin fut d'aller s'asseoir dans le fauteuil d'un salon de coiffure annexé à un établissement de bains et de massage.

Pendant qu'il se soumettait à l'étonnante variété de soins qu'on prodigue dans ces stations-services du bien-être corporel, ses vêtements étaient nettoyés à sec et passaient au *pressing*.

Ce fut un gentleman impeccable, délivré de toutes ses fatigues, qui pénétra au Nelson à l'heure du déjeuner. Le teint frais, Coplan déposa sa valise à ses pieds devant le comptoir de réception.

Le respectable employé lui dit avant de lui remettre sa clé :

- Je vous rappelle, sir, que votre chambre n'est disponible que jusqu'à demain matin. Faudra-t-il vous en réserver une autre?

- Non. Je quitterai l'hôtel ce soir, définitivement. Y a-t-il du courrier pour moi?

- Non, sir.

- Bien. Veuillez faire porter cette valise dans ma chambre. Je vais au restaurant.

Affamé, il avait l'idée bien arrêtée de s'offrir un repas plantureux. A l'entrée de la salle, il chercha des yeux le maître d'hôtel et son regard saisit au vol une silhouette féminine qui lui était familière. Pas de doute : ce profil délicatement dessiné, cette belle chevelure châtain... Yvette!

Elle était seule à sa table. Francis s'approcha d'elle. La jeune femme leva les yeux.

- Vous, enfin! articula-t-elle avec un mélange de satisfaction et de rancœur. D'où sortez-vous donc?

Coplan lui baisa la main.

- Bonjour, dit-il, très décontracté. Par quel miracle avez-vous atterri dans cet hôtel?

- Une indiscrétion du commissaire de bord du paquebot, révéla-t-elle franchement.

Alors, j'ai décidé de séjourner ici quelque temps.

- Comment? Mais le President Hoover s'en va demain!

- Je sais. Aucune importance. Personne ne m'attend à San Francisco. Avez-vous déjà déjeuné?

Il fit signe que non et prit place en face d'elle, partagé entre des sentiments divers. Un silence embarrassé tomba.

L'apparition du maître d'hôtel vint très opportunément détendre l'atmosphère. Coplan composa son menu sans hâte, étudia la carte des vins. Simultanément, il édifiait une stratégie défensive.

Il renoua la conversation sur un ton dégagé :

- Je m'excuse de ne pas vous avoir téléphoné comme j'en avais l'intention. En réalité, j'ai été retenu à Macao et je n'en suis revenu que ce matin.

- A Macao? fit Yvette, étonnée. Qu'êtes-vous donc allé faire là-bas?

- J'y ai accompagné l'industriel japonais dont je vous avais parlé. Les choses prennent une tournure tout à fait imprévue... Je vais devoir séjourner à Macao et je ne suis ici que pour reprendre mes bagages.

Une ombre de mécontentement obscurcit le fin visage d'Yvette. Ce fut avec une pointe d'aigreur dans la voix qu'elle s'enquit :

- Votre absence sera longue, probablement?

Coplan était dans ses petits souliers. Intérieurement, il se traita de tous les noms, ne réalisant que trop bien à quel point sa conduite à l'égard de cette fille était inqualifiable. Mais, si désolé qu'il fût, il devait tailler dans le vif, quoi qu'il lui en coûtât.

- Il m'est impossible de prévoir la durée de ce séjour, argua-t-il, peiné. Et j'ai à vous faire un aveu qui m'est plus pénible encore : il n'est même pas sûr que je repasserai par Hong-Kong pour me rendre au Japon.

Yvette ne se méprit pas sur le sens profond de ces paroles. En elle, quelque chose s'écroula.

Les yeux fixés sur la table, elle s'efforça de ne pas montrer son trouble et ne dit rien.

Francis songea que l'obligation de détruire un amour naissant représentait pour lui un devoir plus cruel que la suppression d'un ennemi.

Pour atténuer la déception qu'il infligeait à Yvette, il reprit d'une voix plus sourde :

- Les circonstances me séparent de vous malgré moi, je vous supplie de le croire. Mes sentiments pour vous ne sont pas en cause... Le destin veut que je sacrifie mes préférences personnelles à des intérêts qui ne sont pas les miens, mais il faut espérer en l'avenir, Yvette.

La jeune femme releva les paupières. Ses yeux bleus étaient embués. Elle parvint à prononcer :

- Je ne pouvais m'imaginer que vous étiez pareil aux autres, Francis. Peut-être, en effet, n'ai-je pas le droit de restreindre votre liberté, mais pourrez-vous au moins me consacrer encore quelques heures avant que nous nous quittions pour toujours?

Elle essayait courageusement de sourire, ce qui aggravait son expression chagrinée.

Coplan fut soulagé de pouvoir lui répondre affirmativement.

- Je ne vous lâcherai plus d'une semelle jusqu'au départ du ferry, ce soir à 11 heures.

Quand le serveur apporta les plats, Francis eut des difficultés pour avaler les premières bouchées, Il n'avait plus faim.

Dans le courant de l'après-midi, surexcités par la perspective d'une séparation inéluctable et après avoir vainement résisté à l'élan qui les poussait l'un vers l'autre, ils ne voulurent plus réprimer la fièvre amoureuse qui les brûlait.

Par une sorte d'accord tacite, sans que rien n’eût été précisé, Yvette abandonna Francis dans le hall de l'hôtel et monta à sa chambre. Quelques minutes plus tard, il alla la rejoindre; dès que la porte se fut refermée sur lui, ils s'embrassèrent fougueusement.

La nuit tumultueuse qu'il avait vécue à Macao avait mis ses nerfs dans un état de sensibilité exacerbée. Il goûta, avec une pénétrante

acuité, le bonheur de tenir dans ses bras le corps souple et chaud, palpitant de vie, de sa jeune maîtresse.

Yvette, éperdue à l'idée qu'elle ne reverrait plus ce compagnon dont le charme viril l'avait conquise, tremblait d'émoi. Ses yeux chavirèrent lorsqu'elle sentit ces lèvres dures s'emparer de sa bouche. De toute sa chair consentante, elle se livra aux caresses de son seigneur et maître.

Ce fut avec une tendresse réelle que Francis serra Yvette contre lui, qu'il parcourut son corps de baisers frémissants. Un sentiment nouveau, poignant, fouettait son ardeur amoureuse. D'ordinaire, ni son cœur ni son esprit ne participaient au plaisir que lui procurait une brève aventure. Mais ici, son être tout entier vibrait d'une émotion fervente car cette femme alanguie qui gisait auprès de lui n'était pas seulement parée de toutes les séductions de la beauté... Elle exerçait sur lui une fascination subtile, unique, merveilleusement indéfinissable et infiniment précieuse.

Il s'irrita presque de céder à une dévotion qui menaçait son équilibre intérieur, de succomber à un envoûtement capable de dissoudre sa volonté, et il eut l'obscure conscience que son salut dépendait d'un rapide assouvissement.

Dans le calme de la chambre naquit un gémissement de souffrance extasiée.

Quand, le soir, il quitta l'hôtel Nelson en laissant derrière lui une maîtresse bouleversée, en larmes, il était de très méchante humeur.

Il se sentait enclin à maudire le monde entier, à commencer par le commissaire du paquebot qui, soudoyé, avait livré son adresse...

Puis il se tança lui-même, pour n'avoir pas fait demi-tour dès qu'il avait aperçu Yvette au restaurant. Il engloba aussi son amie dans réprobation générale car elle eût évité ce déchirement si elle n'avait pas pris la décision de le relancer au Nelson.

Mais, dans son for intérieur, il savait parfaitement que des inquiétudes d'un autre ordre le tarabustaient. A Macao, il devrait

affronter des désagréments dont il ne se tirerait pas avec des blessures purement morales, selon toute vraisemblance.

Lorsqu'il monta sur le ferry, il bouscula ses voisins, grogna des ordres brefs au porteur de ses bagages et se rendit immédiatement au Bar afin d'y ingurgiter coup sur coup trois whiskies secs.

Pendant la traversée, il essaya en vain de coordonner ses idées. Accoudé à la rambarde, Il observa longtemps les lumières de Hong-Kong où, quelque part, Yvette partageait sa mélancolie.

Ponctuel comme un train, le transbordeur atteignit le quai de la colonie portugaise à 2 heures et demie du matin.

A 3 heures moins le quart, Coplan, escorté par deux policiers en civil, fut conduit au commissariat central.

Introduit avec une politesse glacée dans le bureau d'un gradé, il fut invité à s'asseoir sur un banc de bois.

Après une seconde vérification de son identité, l'officier portugais, un homme d'une cinquantaine d'années, au regard insistant et rusé, entama l'interrogatoire.

Coplan, bien sûr, avait prévu qu'on l'intercepterait à son débarquement.

- Connaissez-vous un sujet américain du nom de Hopples?

- Oui, certainement.

- Où et quand l'avez-vous rencontré pour la première fois?

- A bord du paquebot *President Hoover*, entre Manille et Hong-Kong, il y a cinq ou six jours.

- Vous ne l'aviez jamais vu auparavant?

- Jamais.

Le Portugais prenant des notes, un temps séparait les questions.

- Aviez-vous rendez-vous avec Hopples à Macao?

- Non.

- Alors, comment se fait-il que vous l'ayez revu ici?

- C'est le hasard qui nous a mis en présence. Mais auriez-vous la bonté de me dire en quoi mes relations avec cet Américain peuvent vous intéresser?

L'officier de police fit peser sur lui un regard lourd. Il maugréa :

- Répondez à ce que je vous demande, je sous prie. Qu'appelez-vous le hasard, en l'occurrence?

- Eh bien, nous nous sommes croisés dans le quartier des maisons de jeu, tout simplement. Comme nous étions seuls tous les deux, nous avons décidé de passer ensemble la soirée.

- Où êtes-vous allés?

- Nous avons bu un verre au night-club du Miramar. Puis, jugeant qu'il y avait trop de bruit dans ce cabaret, et l'ambiance ne nous plaisant pas beaucoup, nous nous sommes promenés. J'ai ramené Hopples à mon hôtel, le Bela Vista, puis, désirant prolonger notre bavardage, je lui ai proposé de prendre un drink dans ma chambre.

Le Portugais transcrivit ces déclarations et braqua ensuite des yeux inquisiteurs sur le suspect.

- Ainsi, dit-il, vous avouez avoir attiré cet homme dans votre chambre? Coplan eut un air candide.

- Eh oui... Pourquoi le cacherais-je?

- Que s'est-il passé ensuite, senhor Coplan? Pourquoi avez-vous précipitamment quitté le Bela Vista?

- Précipitamment? En aucune façon. Je suis parti tranquillement un peu avant minuit. Hopples aurait-il causé du scandale? Le fait est qu'il était ivre quand...

- Quand vous l'avez tué?

Coplan se redressa, en proie à une stupeur imprégnée d'indignation.

- Qu'est-ce que vous dites? Hopples aurait été assassiné? Par moi?

- Il l'a été, affirma le policier en hochant la tête en signe de confirmation. Et de graves présomptions pèsent sur vous. D'une part, vous prétendez l'avoir amené chez vous pour rester plus longtemps avec lui et de l'autre vous déclarez l'avoir quitté avant minuit. Pour aller où? Quelle raison urgente vous obligeait de l'abandonner?

Coplan haussa les épaules.

- Vos déductions me paraissent plutôt sommaires, bougonna-t-il. Tout cela peut s'expliquer très simplement. Hopples avait bu beaucoup d'alcool. Moi, je devais prendre le bateau pour Hong-Kong et je me suis aperçu que si j'essayais d'emmener l'Américain j'allais rater le départ. En fin de compte, j'ai d'ailleurs manqué le ferry. Alors,

sachant que Hopples dormait dans mon lit et ne voulant plus l'en expulser si tard, je suis retourné au quartier des boîtes de nuit. Dois-je comprendre qu'on l'a trouvé mort dans ma propre chambre?

Le Portugais leva vers lui une face granitique.

- Oui, dit-il, c'est effectivement cela qu'il vous faut comprendre. Aussi ne devez-vous pas vous étonner si je vais éplucher de très près votre emploi du temps. Où vous a-t-on vu, cette nuit-là? Où êtes-vous entré?

- Pensez-vous que j'aie pris soin d'inscrire le nom de ces boîtes? J'étais arrivé à Macao la pour la première fois de ma vie. Je ne connais ni les noms des rues ni ceux des établissements de nuit... Il me serait impossible de retracer l'itinéraire que j'ai suivi!

- C'est extrêmement fâcheux pour vous, croyez-moi. En raison de la gravité de votre situation, je vous engage fortement à vous souvenir, au moins, du nom d'un de ces cabarets et de l'heure à laquelle vous y êtes entré.

A présent, il affichait une dérision cauteleuse, se disant que si le prévenu ne lui fournissait pas un alibi à toute épreuve, il ne serait guère difficile de l'acculer aux aveux.

- Si, au fait, prononça Coplan comme s'il se rappelait brusquement un détail. Je suis retourné au Miramar et j'y ai passé un bon moment.

Buscao devait être du dernier bien avec la police : son témoignage aurait du poids. En cas de confrontation, il se garderait bien de démentir les allégations de Francis, d'autant plus que ce dernier se trouvait réellement au Miramar pendant qu'Hopples était assassiné.

De plus, Coplan sachant parfaitement qu'aucune preuve ne pouvait l'accuser, l'officier de police pouvait l'asticoter tant qu'il le voudrait, il ne l'amènerait pas à se contredire.

- Au Miramar, nota le Portugais sur sa feuille. De quelle heure à quelle heure?

- Pff... de minuit dix à une heure et demie, environ.

- Je vérifierai, promit son interlocuteur, ébranlé. Puis, changeant de tactique, il s'enquit :

- Savez-vous pourquoi Mr Hopples était venu à Macao?

- Là, vous m'en demandez trop. Au fond, vous devez être mieux renseigné que moi, il me semble.

- Ah! oui? Pourquoi?

- Parce que Hopples appartenait à la police des États-Unis, et qu'il a dû se mettre en rapport avec vous, j'imagine?

Déconcerté, le Portugais enveloppa Francis d'un regard méfiant.

- Non, il ne s'est pas présenté à nous, rétorqua-t-il sèchement. Aurait-il eu un motif de le faire, selon vous?

Coplan fit une mimique perplexe.

- Ça me semble logique, attendu qu'il se livrait à une enquête sur le décès d'un ressortissant de votre colonie, décès survenu à bord du paquebot *President Hoover*. J'étais un des passagers de ce navire et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Hopples.

La curiosité de son interlocuteur s'aiguisa.

- Un ressortissant de Macao? s'informa-t-il. Pouvez-vous me dire comment il s'appelait?

- Bien sûr. On a suffisamment parlé de lui a bord... Felipe Paredes.

Cette fois, le policier fut estomaqué.

- Le senhor Paredes, articula-t-il comme si cela lui ouvrait d'autres perspectives. Il est mort sur ce vaisseau? Mais de quoi?

- Il est tombé à la mer.

- Accidentellement ou non?

- Ça, je n'en sais rien. Hopples ne s'est pas montré très prolixe à ce sujet.

Préoccupé, le Portugais se pétrit longuement la joue. L'attitude dégagée et les réponses très nettes de ce citoyen français semaient le désarroi dans son esprit.

Quel mobile aurait pu avoir le suspect, pour tuer stupidement, dans sa propre chambre d'hôtel, un détective américain qui l'y avait suivi en confiance et qui s'était enivré avec lui?

Après un profond soupir, l'officier demanda :

- Pour quelle raison êtes-vous venu, vous, à Macao?

- Pour mon plaisir, affirma Francis, imperturbable. Je suis en route pour le Japon, où j'ai des affaires à traiter. A l'escale de Hong-Kong, j'ai poussé une pointe jusqu'ici, comme tout le monde, et

l'endroit me paraissant sympathique, j'ai décidé d'y rester quelques jours. Vous figurez-vous que je serais allé chercher mes bagages à Victoria si j'avais soupçonné que vous m'inculperiez de meurtre? Avouez que ça ne tient pas debout!

Mentalement, le Portugais dut en convenir.

- Je suis contraint de relever vos empreintes digitales, déclara-t-il cependant, maussade.

- Si vous y tenez...

Le visage fermé, le policier alla prendre un tampon encreur dans une armoire métallique, le déposa sur le bureau et glissa une feuille de papier blanc devant l'interpellé.

Coplan appuya sans se faire prier les doigts sur le tampon, puis sur la feuille. Ensuite, il essuya ses doigts tachés à son mouchoir et s'informa :

- Est-ce tout?

- Pas encore.

L'enquêteur préleva un agrandissement photographique dans un des tiroirs de son bureau. A l'aide d'une grosse loupe, il confronta les circonvolutions imprimées sur la feuille avec celles que reproduisait l'agrandissement.

Coplan l'observa, persuadé que cet examen allait le mettre hors de cause. Il eût été plus inquiet si le Portugais avait scruté davantage l'emploi de son temps pendant la nuit du crime.

Au bout de quelques minutes, l'autre releva les yeux. Il rangea la loupe et l'agrandissement, referma le tiroir, puisa un cigarillo dans un pot à tabac.

- Où comptez-vous loger ce soir?

Cette question abrupte faillit faire trébucher Francis, qui avait en tête son départ pour Canton.

- Au Bela Vista, mentit-il froidement. Je n'avais pas résilié la location de la chambre que j'occupais.

Puis il enchaîna :

- Mais, dites-moi, comment Hopples a-t-il été tué?... Vous m'apprenez ça de plein fouet, vous m'accusez de meurtre et puis vous me renvoyez sans explication. N'avez-vous pas l'impression que vos procédés sont un peu cavaliers?

- Il a été poignardé, dit brièvement le policier, les yeux ailleurs.
- Mais il était armé!... Il avait un colt. Pourquoi ne s'est-il pas défendu? avança Francis.
L'officier, exaspéré, chercha ses allumettes.
- Il s'est défendu, grommela-t-il sur un ton sardonique. Après avoir été assassiné, il est allé fendre le crâne de son meurtrier à un quart d'heure de votre hôtel, puis il est rentré et il s'est allongé sur votre lit afin que nous puissions nous livrer aux premières constatations.
- Vous vous moquez de moi? jeta Francis en haussant les sourcils.
- Pensez-en ce que vous voulez! explosa subitement le fonctionnaire, les traits creusés. Et maintenant, déguerpissez d'ici le plus vite possible, je vous ai assez vu!
Coplan haussa les épaules et quitta le bureau.

Le soir, vers 10 heures, il pénétra au Miramar, devança le portier qui voulait écarter pour lui le rideau et fit irruption dans la salle du cabaret.
Il aperçut de loin Buscao, planté devant le rideau de bambou de l'escalier privé. Une longue cigarette au coin de la lèvre, le tenancier parcourait du regard son domaine, attentif au remplacement des consommations des entraîneuses. Son œil de rapace ayant décelé l'apparition d'un nouveau client, il reconnut Coplan, vint à sa rencontre, lui serra la main en lui tapant sur l'épaule.
- Vous revoilà, cher ami. Il ajouta plus bas :
- Kalinski vous attend là-haut. Il est d'une humeur massacrante et j'ignore pourquoi. Enfin, vous verrez.
Coplan n'eut aucun mal à deviner la cause du mécontentement du Russe : la liquidation brutale de Togi et de son acolyte devait y être pour quelque chose.
Tout en montant l'escalier, Francis se prépara à une entrevue qui risquait d'être orageuse. Il frappa discrètement à la porte du bureau, entra d'autorité.

Kalinski jouait avec les boutons de l'appareil de télévision. Il se détourna, éteignit le poste dès qu'il eut posé les yeux sur le visiteur.

- Bonsoir, Herr Neusel, dit-il en allemand. Je commençais à craindre que vous ayez aussi eu des ennuis.

- Des ennuis? Lesquels? Le Russe, morose, bougonna :

- Il y en a toujours, dans ces sortes d'entreprises. Il faut s'y résigner. Les ingénieurs prétendent qu'on ne peut construire un ouvrage d'art sans que cela coûte au moins une vie humaine, le tribut qu'on paie à la nature quand on déforme son visage... Mais si les proportions sont respectées, dans l'affaire qui nous concerne, l'Opération Lénine va nous revenir considérablement plus cher.

Pas un trait de Coplan ne bougea.

- Avez-vous encore perdu quelqu'un après Paredes? s'informa-t-il avec une légère anxiété.

Kalinski se laissa lourdement tomber dans un fauteuil.

- Bien des signes montrent qu'ici, à Macao, le terrain pourrit, confia-t-il. Il est presque miraculeux que vous ayez abouti sain et sauf à ce lieu de passage en Chine rouge et je ne serai pas fâché de quitter ce cloaque des impérialistes. Cela étant, mon cher Neusel, je compte sur vous pour nous aider à mener à bien un projet grandiose. En regard de cela, le reste est sans importance.

Coplan approuva en silence.

CHAPITRE XII

Dans la nuit, une vedette à moteur emmena Kalinski Coplan et ses bagages dans la baie de Lintin. Elle évita les eaux surveillées par des unités britanniques et remonta, en longeant la côte au plus près vers le bassin supérieur de l'immense delta du fleuve Si-kiang.

Le puissant moteur de l'embarcation lui imprimait une vitesse telle que d'énormes moustaches d'écume fusaient de part et d'autre de son étrave. L'équipage ne comportait que deux hommes, des Chinois.

Les lumières des localités côtières se reflétaient dans l'eau boueuse du golfe. En dépit du pittoresque de cette équipée nocturne, Coplan ne parvenait pas à fixer son attention sur les jonques et les sampans que la vedette dépassait à vive allure.

Confortablement installé sur les coussins du siège arrière, à côté de Kalinski, il se demandait avec une certaine anxiété ce que les Russes pouvaient manigancer en Chine rouge, alors que ces deux pays communistes étaient à couteaux tirés et qu'ils se disputaient âprement une hégémonie doctrinale sur tous les continents.

Kalinski, taciturne de nature, le laissait à ses pensées. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure de navigation qu'il ouvrit enfin la bouche :

- Herr Neusel, vous réalisez pleinement, n'est-ce pas, que désormais tout retour en arrière vous est interdit?... Vous avez accepté librement les termes du marché. Si vous réussissez, vous mènerez une existence qu'on peut qualifier de fastueuse jusqu'à la fin de vos jours. Si vous échouez, dans le délai qui vous est imparti, vous serez affecté à un autre laboratoire de recherches, sans plus. Mais, dans les deux cas, vous resterez isolé du reste du monde. Toute tentative de communiquer avec l'extérieur ou de vous évader de la résidence qui vous sera assignée équivaudrait à un suicide, je vous en préviens.

- Épargnez-moi vos avertissements, répondit Coplan sur un ton acerbe. J'ai mesuré les risques de mon adhésion en connaissance de cause, mais si j'estimais un jour devoir vous retirer ma collaboration, ce ne sont pas des menaces de mort qui m'en dissuaderaient Vous me décevez, Kalinski.

Le Soviétique ne se formalisa pas. Il savait depuis belle lurette que les Allemands de l'Est supportent mal la contrainte quand elle leur est imposée par un Slave. La consigne était de mettre Neusel en garde contre une initiative hasardeuse et Kalinski, l'ayant fait, n'insista pas.

Avec l'instabilité caractéristique de sa race, il changea de sujet :

- Cette installation de Buscao a dû lui coûter une fortune... Mais il faut avouer que ça peut devenir rentable. Je n'aurais pas cru qu'il était possible, avec des caméras de petites dimensions, d'obtenir

des images satisfaisantes d'une scène se déroulant dans une obscurité presque complète.

- Avec des tubes récents, sensibles aux rayons infra-rouges, cela ne représente plus un tour de force, déclara Coplan, moins aigre. Une amplification plus poussée des rayons cathodiques compense le défaut d'éclairage. Buscao a dû acheter ce matériel aux Japonais, et moins cher que vous ne le croyez.

- Ouais, dit le Russe, rêveur. En tout cas, c'est formidable.

Décidément, la petite séance que lui avait offerte Buscao semblait le préoccuper autant, sinon plus, que l'Opération Lénine. De celle-ci, il n'avait plus dit un mot.

Autre chose intrigua Coplan. Alors que la vedette croisait indiscutablement dans les eaux territoriales chinoises, aucun garde-côte ne se manifestait. Pourtant, ces eaux, à deux pas des colonies portugaise et britannique, devaient être sillonnées par de nombreux patrouilleurs.

Le canot à moteur ralentit. L'homme de barre avait mis le cap sur le rivage et il pilotait l'embarcation avec sûreté vers un petit promontoire qui, pour tout autre que lui, eût passé inaperçu, attendu que des nuages rendaient à présent la nuit presque opaque.

Le ronronnement du moteur s'estompa et le canot courut sur son erre tandis que l'autre Chinois prenait position à l'avant pour l'accostage. Après la pétarade qui avait retenti pendant plus d'une demi-heure, le silence acquit une consistance ouatée.

Il y eut un léger choc, puis la vedette s'immobilisa.

Kalinski posa un pied sur le bordage, monta sur le plancher d'un frêle embarcadère. Coplan l'imita.

Le Russe donna des instructions aux deux matelots puis, s'adressant à Francis, il ajouta :

- Une voiture nous attend non loin d'ici. Suivez-moi. Ces gens de la vedette s'occuperont de vos bagages.

Ils avancèrent sur la passerelle qui menait à la terre ferme. Coplan scruta les ténèbres mais ne vit rien de précis, à part une étendue de sable limitée par une dune. Il s'avisa cependant qu'il venait de pénétrer illégalement en Chine, ce qui ne l'enchanta pas outre mesure.

Au-delà de la dune stationnait un véhicule dont tous les feux étaient éteints. En s'approchant, Coplan constata que trois hommes attendaient à l'intérieur de la limousine, une vieille Zis de fabrication soviétique; deux d'entre eux avaient un faciès asiatique, le troisième était de race blanche.

Ce dernier échangea quelques paroles en russe avec Kalinski, puis Coplan fut invité à monter dans la voiture. A cet instant, Kalinski lui tendit la main en disant :

- Adieu, Herr Neusel. Ces hommes vous conduiront à votre destination et prendront soin de vous. Ma mission s'arrête ici, je retourne à Macao.

- Ah? fit Coplan, vaguement ennuyé. Eh bien, je vous remercie de m'avoir dépanné. Adieu.

Kalinski claqua la portière et la limousine s'ébranla.

Logé sur la banquette arrière entre un Chinois et l'Européen, tous deux muets comme des carpes, Coplan eut le loisir de s'enfoncer dans ses réflexions.

Apparemment, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes... Ni Kalinski ni les autres n'avaient bronché. Mais, désormais, tous les ponts étaient coupés, la liaison avec le Service irrémédiablement rompue.

Avec un ensemble parfait, les deux gardes du corps avaient abaissé des rideaux aux fenêtres et même sur la vitre qui séparait les passagers du chauffeur. La Zis avait progressivement pris de la vitesse et elle cahotait durement sur une route de campagne.

A des intervalles assez rapprochés, le roulement des pneus sur des traverses de bois bien jointes indiquait à Coplan qu'elle franchissait des ponts enjambant des bras du fleuve.

Canton étant situé au fond du golfe qui échancre profondément la côte chinoise jusqu'à une centaine de kilomètres de Macao, le trajet pouvait durer plus d'une heure.

Francis consulta sa montre : 2 heures du matin.

Fataliste, il allongea les jambes, appuya la tête au dossier et se laissa bercer par les mouvements de la voiture. Ses compagnons ne tentèrent pas de le faire sortir de son mutisme.

Inopinément, alors que la Zis devait être encore loin de Canton, elle ralentit, puis s'arrêta. L'Européen, d'un signe de la main, enjoignit à Coplan de ne pas bouger, puis descendit.

Il tint un conciliabule avec des interlocuteurs invisibles, après quoi le Chinois sortit également de la limousine.

Deux autres gardes du corps vinrent remplacer les premiers, à nouveau un Blanc et un Chinois. Ces arrivants n'adressèrent pas davantage la parole à Francis et, dès que la relève eut été effectuée, la Zis repartit.

Elle accomplit une seconde étape plus longue que la précédente. Coplan songea que l'organisation qui l'avait pris en charge déployait un luxe de précautions digne d'un prisonnier de marque.

A divers indices, il remarqua que l'auto pénétrait dans les faubourgs d'une agglomération et il en déduisit que le voyage touchait à sa fin. Mais il ne tarda pas à déchanter : la course se poursuivit, d'autres ponts furent franchis et la limousine accéléra derechef.

Ce ne fut qu'aux environs de 3 heures et demie qu'elle stoppa. Les deux inconnus restèrent cependant assis, dans une posture nonchalante, comme si cette halte ne signifiait pas qu'ils étaient arrivés à destination.

A l'extérieur s'éleva le vacarme produit par de lourdes portes métalliques roulant sur des galets. La Zis redémarra, parcourut lentement une centaine de mètres tandis que, derrière elle, les vantaux se refermaient avec le même bruit assourdissant.

La voiture s'immobilisa enfin, moteur coupé. Et soudain, Coplan éprouva au creux de l'estomac cette crispation que provoque, dans un ascenseur, une descente rapide. Le véhicule devait se trouver sur une plate-forme qui le transportait dans un sous-sol...

Ce mouvement vertical dura de nombreuses secondes et prit fin sans une secousse.

L'auto progressa ensuite horizontalement de quelques dizaines de mètres et alors les compagnons de Coplan sortirent de leur léthargie. Ils ouvrirent chacun une des portières et invitèrent le pseudo Neusel à descendre.

Lorsqu'il eut débarqué de la limousine, Francis fut ébloui par la lumière intense que dispensaient des tubes à gaz rares. Il regarda autour de lui, vit un couloir immense dans lequel même des camions eussent pu s'engager. Les parois et le plafond voûté étaient recouverts d'une peinture grise assez lugubre. De loin en loin scintillaient des lampes de signalisation rouges.

Aucune inscription, nulle part.

Deux Chinois en bleu de chauffe déchargeaient les bagages. L'Européen se dirigea vers une des murailles, ouvrit une petite porte de métal encastrée et jeta dans un interphone une courte phrase en russe que Francis comprit sans peine : l'homme annonçait son arrivée.

Peu après, non loin de l'endroit où il se tenait, une porte coulissa latéralement. Dans l'embrasure apparut un individu de haute taille sanglé dans une vareuse kaki à col montant, austère, sans marques distinctives, analogue à celles que portait Staline pendant son règne.

L'inconnu vint tout droit sur Coplan et se présenta, avec une légère inclinaison du buste et sans tendre la main :

- Colonel Teleski. Vous êtes le bienvenu parmi nous, Herr Doktor.

Ses lunettes, loin d'atténuer la sévérité de ses traits, soulignaient au contraire la dureté de son visage énergique. Il se dégageait de lui ce magnétisme qu'irradient les êtres exceptionnellement doués, possédant à la fois une intelligence supérieure et un caractère indomptable.

- Très heureux, colonel, dit Coplan, non moins raide.

- Par ici, je vous prie.

De la main, Teleski désignait la porte par laquelle il venait de déboucher dans le couloir.

Francis le précéda et pénétra dans une pièce qui ressemblait à un bureau d'état-major : au mur, d'immenses cartes géographiques voisinaient avec des diagrammes et des tableaux de planification. L'ameublement se réduisait à une table de travail et à deux fauteuils. Un éclairage blanc bleuté tombant d'un luminaire central altérait les teintes et dotait les objets d'ombres dures.

Le colonel invita Coplan à s'asseoir, puis il s'exprima sur un ton catégorique :

- Je présume que vous êtes fatigué. Nous nous reverrons donc demain pour définir l'objet de vos recherches et, à cette occasion, je vous remettrai un plan des installations souterraines afin que vous ne vous égariez pas dans ce dédale. Avez-vous, dans l'immédiat, un désir à formuler?

- Oui. Qu'on m'accorde huit heures de repos complet.

- Entendu. Le petit déjeuner vous sera apporté dans votre chambre demain à 11 h 30. Il y eut un silence, puis Teleski reprit :

- Je me félicite de la parenté idéologique qui nous unit, Herr Neusel. Votre acceptation prouve que des sympathies agissantes et dévouées militent en notre faveur partout dans le monde, y compris dans des territoires ex-ennemis. Nous aurions pu nous passer de votre aide, mais nous voulons nous entourer d'un maximum de garanties. Seul un expert de votre classe peut déterminer si nos méthodes sont bonnes ou mauvaises. Le succès de l'Opération Lénine dépend pour une bonne part des options que nous prendrons. En conséquence, j'espère que vos travaux aboutiront rapidement.

Coplan, qui ne voyait pas très clair dans les propos de son hôte, se contenta d'incliner la tête d'une manière approbative.

- Herr Neusel, dit encore Teleski, je m'excuse de vous poser cette question, mais il s'agit là d'une règle inflexible à laquelle sont soumis tous les habitants de ce complexe souterrain : possédez-vous une arme?

- Oui.

- Veuillez me la remettre, je vous prie.

- Volontiers.

Coplan plongea la main dans sa poche intérieure et en retira son automatique, qu'il tendit au Russe.

- Merci, fit Teleski.

Il braqua un regard méditatif sur Francis, comme pour le jauger, puis il articula :

- Je suis persuadé que vous ferez bon ménage avec les autres techniciens qui collaborent à cette entreprise. Personnellement, je tiens beaucoup à sa réussite car, dans l'avenir, elle peut modifier

radicalement nos perspectives individuelles et nous libérer d'une captivité qui, bien que volontaire, finirait par être pénible.

- Je vous servirai de mon mieux, assura Coplan avec sobriété.

Teleski se leva, appuya sur un bouton : la porte coulissa dans ses glissières. Les deux hommes passèrent dans le couloir, déambulèrent de conserve et, au bout d'une vingtaine de mètres, ils bifurquèrent sur la gauche dans une autre galerie qu'obstruait un peu plus loin une paroi parfaitement lisse.

Le colonel pressa un contact; la cloison se leva comme une herse. Elle avait au moins 30 centimètres d'épaisseur et un canon antichar n'aurait pu la détruire.

Coplan et son cicérone poursuivirent leur chemin dans une sérié de corridors de largeurs diverses. Aucune indication, aucun repère ne différenciaient les voies de ces aménagements, qui rappelaient ceux d'une forteresse moderne. Il fallait même un œil exercé pour localiser les boutons de commande des portes blindées qui séparaient les diverses sections de ce mystérieux repaire.

Pourquoi cet ensemble avait-il été construit avec des matériaux capables de résister à des bombes de gros calibre? Pourquoi ce cloisonnement si rigoureux?

Teleski appuya une fois de plus sur un bouton et, devant eux, un panneau s'effaça dans l'épaisseur d'une muraille.

- Vous voici chez vous. Je vous souhaite une bonne nuit.

- Mes bagages?

- On vous les apportera après inspection.

- Très bien. Bonne nuit, colonel.

Francis entra dans un local qui tenait plus de la casemate que de la chambre d'hôtel. Il fit glisser la porte métallique et jeta autour de lui un regard perplexe.

Un lit bas, une table, une bibliothèque et deux sièges formaient tout l'ameublement. C'était d'une froideur sinistre mais d'une propreté méticuleuse, et une climatisation bien réglée entretenait une température agréable dans cette cellule sans fenêtre.

Coplan se frotta pensivement la joue. En quoi était-il censé être expert?

Malgré les mille problèmes qui se posaient à lui, l'ébauche d'un sourire détendit ses traits. A force de stratagèmes et d'entêtement, il avait abouti à cette situation plutôt paradoxale d'être simultanément prisonnier et l'un des principaux artisans d'une opération dont il ne savait strictement rien!

Il préféra ne plus réfléchir, se déshabilla et s'endormit.

Le lendemain après-midi, après avoir subi une visite médicale approfondie, il fut mené chez le colonel sous la conduite d'un des membres du personnel de la base. Car, en fait, il se trouvait dans un lieu dénommé base P. 3 par ses occupants jaunes et blancs.

Mais il était impossible de discerner si ce complexe avait un caractère militaire ou civil, scientifique ou industriel. On n'y voyait pas d'uniformes, sinon des tenues de travail, et la discipline qui régnait dans ces installations ne s'accompagnait d'aucune marque extérieure de respect vis-à-vis des supérieurs hiérarchiques.

Officiellement, les relations entre Pékin et Moscou étaient des plus tendues, les désaccords nombreux; la coopération technique avait été réduite à néant, et pourtant ici, les ressortissants de la Chine rouge et de l'U R. S. S. semblaient vivre dans un climat de parfaite entente.

Introduit chez Teleski, Coplan se trouva en présence de trois autres citoyens soviétiques. Le colonel lui présenta ces collaborateurs.

- Ingénieur Charkof, physique nucléaire. Lubitsch, élecromécanique. Sagansky, océanographe...

Puis, désignant Coplan :

- Docteur Neusel, ingénieur d'armement. Tous échangèrent des signes de tête.

- Procédons par ordre, dit alors le colonel en étalant devant lui un plan de la topographie interne des aménagements.

Il se munit d'un stylo-bille et, de la pointe, délimita certaines surfaces sans toucher le papier.

- La partie que vous voyez ici contient les logements et autres locaux dits de service, tels que restaurant, bar, bibliothèque, salon de télévision, etc. auxquels tous les membres du personnel ont

accès, sans distinction. Voici l'emplacement qu'occupe votre chambre, docteur Neusel.

Coplan s'approcha, se pencha, embrassa d'un coup d’œil la totalité du plan. A en juger par l'échelle, la base P. 3 avait les dimensions d'une grande usine. Elle couvrait une superficie de 150 mètres de long sur 75 de large et avait, grosso modo, la forme d'un trapèze.

- Ici, poursuivit Teleski, les locaux consacrés à la recherche. Ils sont dotés de tout le matériel souhaitable et comportent un atelier où l'on réalise pratiquement les dispositifs élaborés par les spécialistes.

Par rapport à l'ensemble, cette section ne représentait qu'environ un dixième de la place disponible. Que fabriquait-on ailleurs?

Le colonel, déplaçant son stylo-bille, reprit d'une voix neutre :

- Cette partie-ci, qui est entourée de murs épais formés de couches successives de plomb et de béton, constitue l'entrepôt des matériaux radioactifs. C'est là qu'est logé notre stock de mines au tritium.

Un frisson parcourut la peau de Coplan. Des mines au tritium?

Teleski, sans se douter de l'impact que cette révélation venait de produire sur l'esprit de son nouvel assistant, continua :

- Quant aux installations qui s'étendent en bordure du golfe, au-dessus du niveau du sol, elles sont spécifiquement industrielles et ne vous concernent en aucune façon : en sus de leur mission propre, elles remplissent un rôle de camouflage et justifient les allées et venues des véhicules de la base. Mais sous ces bâtiments a été construit le bunker où sont amarrés le sous-marin et le bathyscaphe qui sont chargé du largage des mines dans le Pacifique. Le bunker communique avec l'atelier.

Tout en hochant la tête pour montrer qu'il suivait attentivement les explications du colonel, Coplan cherchait des yeux l'endroit où les aménagements secrets se raccordaient à l'usine, mais il ne put le situer. Cela figurait sans doute sur un autre plan, relatif à un étage plus élevé, proche de la surface.

- Je vous remettrai tout à l'heure un croquis partiel qui vous permettra de vous déplacer sans difficulté dans les zones où vous aurez à Circuler, acheva Teleski.

Il replia la feuille, la lissa du plat de la main puis, les traits graves et le regard fixé sur Coplan, il aborda le véritable objet de la réunion :

- Herr Neusel, je puis vous apprendre maintenant quel est le but de l'Opération Lénine. Il s'agit de modifier de fond en comble le climat de la Sibérie orientale, quitte à ce que cela porte un préjudice au Japon.

Coplan plissa les yeux.

- Est-ce techniquement possible? s'informa-t-il.

- Oui, sous certaines conditions. Je vais du reste vous les exposer...

- Mais, pardonnez-moi de vous interrompre, colonel, dit Francis sur un ton hésitant, je ne discerne pas le contexte politique d'une pareille entreprise. Pourquoi la Chine, en abritant votre base, favorise-t-elle un projet dont doit bénéficier l'Union soviétique?

Le masque de granit de Teleski revêtit une expression étrange.

- Voyons, Neusel, murmura-t-il. N'avez-vous pas compris? Nous haïssons tous cette clique du Kremlin qui, après la mort de Staline, nous aurait passé par les armes si nous n'avions pas fui à temps et trouvé asile en Chine rouge, où la doctrine marxiste-léniniste est appliquée dans toute sa rigueur. Ce bouleversement du climat de la Sibérie doit profiter à la Chine puisqu'il sera le prélude à l'envahissement de ces territoires...

Coplan ne put s'empêcher de frémir.

- Bigre, laissa-t-il tomber. Dans ce cas, une guerre est inévitable, car l'U. R. S. S. ne tolérera pas une mainmise chinoise sur cette immense province qu'elle cherche à mettre en valeur.

Le chef de la base et ses subalternes eurent des mimiques entendues, en hommes qui ont longuement étudié un problème sous toutes ses faces et qui enregistrent la réaction d'un néophyte.

- Écoutez, dit Teleski. Il ne nous appartient pas de discuter ici les plans à long terme des dirigeants chinois. Je conçois que vous soyez effaré par la révélation que je viens de vous faire, mais le danger d'un conflit est moins grand que vous ne le pensez. Ou bien l'U. R. S. S. défend sa frontière avec des armes conventionnelles : devant 600 millions de Chinois elle est perdue. Ou bien elle fait

usage de son arsenal d'engins balistiques et de bombes nucléaires, et alors elle s'expose à des représailles du même type qui ravageront ses villes les plus peuplées. Croyez-vous qu'elle paierait d'un prix aussi élevé une Sibérie extrême-orientale encore désertique qui n'a pas pour elle une importance vitale?

Coplan, rembruni, le front barré de rides, médita un moment.

Tout devenait clair, à présent. Ces staliniens irréductibles, indignés par la coexistence pacifique de leur pays avec les États-Unis, misaient sur l'extraordinaire développement démographique et industriel de la Chine et coopéraient avec elle pour en faire, un jour, la nation la plus puissante de la planète. Car, en cas d'affrontement entre les deux seuls colosses qu'elle redoutait, l'Amérique n'interviendrait pas.

Affichant un certain scepticisme, Coplan finit par déclarer :

- Moi, je ne suis qu'un technicien. Si des gens qualifiés et responsables estiment qu'ils peuvent engager un pari aussi formidable, il serait ridicule de ma part d'émettre des objections. Revenons donc à l'aspect technique de la question, colonel.

Teleski, qui avait craint un revirement de Neusel devant les conséquences possibles de la manœuvre chinoise, alla se planter près d'une carte géographique épinglée au mur et dit d'une voix plus détendue :

- Oui... Vous devinez les incidences qu'aurait un changement de climat dans la région considérée : des étendues immenses, actuellement couvertes de neige la majeure partie de l'année, deviendraient cultivables. Le surcroît de population de la Chine y trouverait un terrain de peuplement idéal. De plus, le port de Vladivostok, libéré des glaces, serait ouvert à la navigation pendant toute l'année. Mais, par ailleurs, ce bouleversement des conditions météorologiques provoquerait un refroidissement très notable des îles du Japon, ce qui affaiblirait ce rival le plus dangereux, militairement et économiquement, de la Chine en Asie.

Il leva son stylo-bille vers la carte, le pointa vers le détroit qui sépare l'île Sakhaline du continent, reprit :

- Nous devons dériver le courant chaud Kouro Shivo de manière qu'il aille vers la mer d'Okhotsk en passant par la Manche de

Tartarie. Ce courant prend naissance aux Philippines et nous essayerons de le canaliser vers le nord en creusant cette barrière que forme la chaîne montagneuse sous-marine des îles de l'archipel Ryu-kyu. De la sorte, les courants froids qui descendent de la mer d'Okhotsk seront contraints d'emprunter un autre chemin : ils dévieront le long des côtes orientales de Sakhaline et se fondront dans les autres courants glaciaux qui viennent du détroit de Behring...

Le mouvement de sa main dessinait les itinéraires suivis par ces fleuves océanographiques et il apparut très clairement à Coplan que les îles japonaises de Hokkaïdo et de Hondo allaient être passablement réfrigérées par l'action conjuguée d'un détournement de leurs Gulf Stream » et d'un apport amplifié d'eaux polaires.

Indépendamment de la catastrophe que serait pour les Russes une guerre avec leur inquiétante voisine, des dizaines de millions de Japonais connaîtraient un terrible durcissement de leurs conditions d'existence si ce fabuleux projet était mené à bien.

Teleski montra un point situé à quelque 1 000 kilomètres au nord-est de Formose et précisa :

- Quatre mines de 50 mégatonnes explosant dans cette région peuvent briser cette barrière, mais il me faut un détonateur à retardement capable de provoquer les déflagrations avec une précision mathématique à une profondeur de 1 200 mètres. Vous, Neusel, qui êtes un expert en détonateurs de mines sous-marines, vous devez me le fournir.

CHAPITRE XIII

Tous les yeux étaient rivés sur. Coplan. Chacun des quatre hommes présents attendait sa réponse.

Un silence pesant s'instaura.

Francis parvint à masquer le petit choc mental qu'il venait d'éprouver. Jamais il n'avait été pris au dépourvu à ce point. Sa compétence, dans le domaine des détonateurs, aurait peut-être

impressionné des profanes, mais elle ne le mettait pas en mesure d'abuser des techniciens confirmés.

D'une voix ferme, il prononça :

- En principe, la chose est certainement réalisable. Seulement, j'attire votre attention sur ceci : le problème est totalement différent selon qu'il s'agit d'une mine à explosif chimique ou d'une mine thermonucléaire, et c'est pourquoi je suis obligé de faire des réserves. Dans le premier cas, la mise à feu est relativement simple. Dans le second, elle s'opère en deux temps : le détonateur provoque l'obtention de la masse critique, laquelle à son tour détermine la réaction en chaîne dans la bombe de type A qui, par la suite, sert d'allumette au tritium. Il faudrait donc que je sache, tout d'abord, comment vous déclenchez le mécanisme de la constitution de la masse critique.

L'ingénieur Chark of intervint :

- J'avais prévu votre réponse, qui est tout à fait légitime. Aussi ai-je préparé à votre intention une documentation qui vous donnera les éclaircissements nécessaires...

Lubitsch, empressé, déclara :

- Quant à moi, je vous montrerai les modèles de détonateurs que nous avons déjà mis au point mais qui exigent d'être perfectionnés. L'un d'eux a servi pour la première explosion.

- A propos, coupa Teleski, quelle tête avez-vous fait, à bord du *President Hoover*, quand vous avez vu arriver le train d'ondes?

Coplan gonfla ses joues et souffla.

- Ma première idée a été que j'assistais à un énorme gaspillage d'énergie, avoua-t-il. La création de vagues d'une telle hauteur à une grande distance du centre semblait prouver que la charge avait explosé trop près de la surface, et qu'elle avait donc ébranlé des masses liquides plus qu'elle n'avait entamé le fond de la mer. Mais j'ignorais alors que vous disposiez de mines au tritium. Avec une puissance de 50 mégatonnes, il est inévitable, évidemment, qu'un raz de marée se propage à des centaines de milles.

Pour la première fois, Teleski eut un sourire où perçait de la fierté.

- D'autres que vous ignorent la puissance terrifiante des armes nouvelles de la République chinoise, émit-il, sarcastique. Notez cependant que l'Opération Lénine tend vers un but humanitaire : si elle réussit, une Chine d'un milliard d'hommes n'aura pas à souffrir de la faim. Tant pis pour les Japonais... Ils sont d'ailleurs passés maîtres dans l'art de résoudre leurs propres difficultés.

Ses trois collaborateurs saluèrent sa répartie d'approbations ricanantes.

- Ne craignez-vous pas que ces explosions sous-marines soulèvent un tollé général aux Nations unies? objecta Coplan. Le Japon portera plainte...

Teleski lui coupa la parole d'un geste péremptoire.

- Qui pourra-t-on accuser? opposa-t-il. La suspicion portera sur les Russes ou sur les Américains, et personne n'y comprendra rien.

Cette affirmation accrut encore l'hilarité des trois ingénieurs. Coplan crut de bonne politique de s'y associer, tout en estimant dans son for intérieur que ces exilés russes envisageaient trop allégrement l'éventualité très probable d'une conflagration qui pourrait naître et se développer entre les deux Grands à cause d'un malentendu.

Dégagé, il enchaîna :

- Parlons de mon travail personnel... Vous avez fait allusion à un sous-marin et à un bathyscaphe. Envisagez-vous un dispositif de mise à feu par télécommande?

- Non, dit Sagansky, l'océanographe. Le sous-marin remorque le bathyscaphe jusqu'à la position assignée, le second engin étant incapable de naviguer par ses propres moyens sur une distance aussi grande. Ensuite, le bathyscaphe doit aller poser la mine, car si le submersible la larguait à une profondeur de 200 mètres, les courants marins risqueraient de la déporter avant qu'elle n'atteigne le fond et elle pourrait glisser dans une faille assez loin du site choisi. Or, nous voulons contrôler avec la plus grande précision les emplacements où éclateront successivement les quatre bombes. Mais lorsqu'une d'elle sera mise en place, les deux convoyeurs rallieront la base. La mise à feu devra s'opérer automatiquement à la date et à l'heure fixées.

- Je vois, fit Coplan. De combien de temps disposerai-je pour fignoler ces détonateurs?

Teleski lui répondit :

- Nous laisserons s'écouler un délai d'un mois entre les explosions afin de ne pas contaminer trop les eaux du Pacifique. Ainsi, les déchets radioactifs auront le temps de se diluer dans l'océan. La première mine ayant sauté il y a une huitaine de jours, et compte tenu du délai nécessaire pour la pose de la seconde, il vous reste à peu près quinze jours.

Coplan esquissa une grimace.

- Ce n'est vraiment pas long, grommela-t-il. Je ne suis pas un sorcier. Qu'adviendra-t-il si je ne suis pas prêt?

Le visage de Teleski se durcit et ses yeux étincelèrent.

- Vous DEVEZ être prêt! beugla-t-il. La première mine n'a pas explosé dans des conditions idéales, la seconde doit agir avec le maximum d'efficacité. Débrouillez-vous! Je préfère ne pas évoquer les conséquences qu'entraînerait pour vous un retard ou un échec. Sachez cependant que je serais tenu de vous livrer aux Chinois.

Coplan rétorqua :

- Ce délai me paraît trop court, et je n'y suis pour rien. Depuis quand séchez-vous sur ce problème? Si vous avez fait appel à mes services, c'est que la solution n'était pas tellement aisée, n'est-ce pas?

Le Russe, mouché, battit en retraite. Il alla se rasseoir à sa table de travail, invita du geste les ingénieurs à se réunir autour de lui et décréta :

- Voyons à présent l'organisation matérielle des travaux. Herr Neusel, je vous accorde trois jours pour vous mettre au courant de ce qui avait été fait jusqu'ici. Au bout d'un même laps de temps, vous me remettrez un rapport où vous consignerez vos critiques et vos suggestions en vue d'améliorer l'un des modèles que nous avons étudiés. Le reste du temps disponible sera consacré à l'usinage de nouvelles pièces, au montage, à la mise au point finale et aux essais du prototype définitif. Vous obtiendrez ici tous les concours voulus.

Lorsque sa première journée de travail fut terminée, Coplan regagna sa chambre avec soulagement.

Il était exténué. Plus d'une fois, face à des interlocuteurs d'une compétence remarquable, il s'était tiré de justesse de situations difficiles en n'émettant que des opinions prudentes, évasives, qui dans cette première période militaient plutôt en sa faveur, un expert se gardant toujours d'émettre des jugements définitifs. Mais ce petit jeu ne se prolongerait pas indéfiniment...

Francis ôta la blouse blanche dont on l'avait doté, acheva de se déshabiller puis se mit au lit, sans éteindre la lumière.

Les bras derrière la nuque, il tâcha de faire le point. Dans cinq jours au maximum, le rapport qu'il devrait remettre au colonel l'acculerait dans ses derniers retranchements. Là, il n'y aurait plus de dérobade possible.

L'envie lui vint de clarifier ses idées en les inscrivant sur une feuille de papier, comme il en avait l'habitude dans certaines circonstances particulièrement épineuses, mais il y renonça aussitôt, sachant qu'il devait être espionné constamment. Sa seule ressource était donc d'édifier mentalement une ligne de conduite appropriée, son programme étant d'empêcher l'exécution de cette entreprise démente qu'était l'Opération Lénine.

A tout prix. Même en y laissant sa peau.

Car cette tentative prétendument humanitaire tournerait infailliblement au carnage, et si certains stratèges acceptaient avec une froide lucidité le tribut de quelques centaines de millions de vies humaines comme un sacrifice indispensable à l'évolution historique de la Chine rouge, Coplan répugnait à l'idée d'un massacre grandiose, fût-il l’œuvre de fanatiques bien intentionnés.

En reprenant l'affaire à son début, il discernait mieux les raisons du comportement de chacun des protagonistes qu'il avait rencontrés.

Paredes avait été un intermédiaire entre Teleski et Neusel. L'Allemand, désemparé par l'assassinat du Portugais et redoutant le même sort, avait pris les devants en supprimant Wang-Li, lequel

espérait précisément découvrir la base P.3 en pistant Neusel à Macao.

Le point le plus noir, c'était le cas de Togi.

Maintenant, Francis en était sûr : l'infortuné Japonais opérait pour les services spéciaux de Tokyo... Il avait eu un contact avec ses chefs à Hong-Kong.

Une confusion dramatique s'était produite : Togi avait voulu supprimer Coplan parce qu'il croyait que ce dernier faisait réellement partie du réseau sino-russe. Et Hopples avait fait les frais de cette déplorable méprise.

Un remords nauséeux emplit la poitrine de Coplan au souvenir des paroles qu'avait prononcées à Manille le frêle officier nippon, alors qu'il s'exprimait encore en toute liberté devant ses amis français, quand il avait stigmatisé la cruauté des hommes et défendu les généreux mobiles des savants authentiques.

Pas étonnant que Wang-Li et Togi se fussent promenés ensemble sur le paquebot : ces deux descendants de nobles familles avaient partie liée.

Coplan éteignit la lumière pour se concentrer davantage.

Il avait contracté une effroyable dette à l'égard de Togi, de Hopples et même de Wang-Li. Mais leur mort n'aurait pas été vaine s'il réussissait à écarter la menace qu'ils voulaient tous conjurer.

Le lendemain, Coplan prit son service avec l'ingénieur Charkof, au laboratoire où s'opéraient tous les calculs requis par les chercheurs de la base. Au moment où Francis pénétra dans le local, Charkof dotait d'un programme magnétique l'ordinateur principal.

- Il est en forme, annonça le Russe avec un sourire en pointant un mince outil vers le calculateur électronique. Je viens de lui donner assez de matière à traiter pour qu'il transpire pendant quelques minutes.

Charkof était un homme d'une quarantaine d'années, chauve, avec une figure ronde dont le centre était occupé par un petit nez en trompette. Sa bouche mince, en croissant, accentuait son aspect

lunaire. Des sourcils blonds s'arquaient au-dessus de ses yeux bleu clair, et le dos de ses mains était parsemé de taches de rousseur.

Il poussa un contact. Les aiguilles d'instruments de mesures encastrées dans le bâti de la machine escaladèrent les graduations du cadran, des lampes témoins s'allumèrent. Alors, dans les circuits de la calculatrice, les opérations se succédèrent à une vitesse hallucinante.

- Ne la regardons pas, ça l'intimide, blagua Charkof. Occupons-nous de nos affaires... Asseyez-vous, Neusel. Je vais vous montrer le dossier et nous allons l'éplucher ensemble.

Coplan s'installa à la table de travail, le masque soucieux. Dans le domaine des détonateurs de bombes de type A, il n'avait pas grand-chose à craindre. Après son stage dans les laboratoires de la Gawler Steel, en Australie, il aurait même pu dévoiler aux techniciens russes des informations qui les auraient surpris (Voir "Eclair en Z").

Les deux hommes procédèrent pour commencer à un examen des schémas. Coplan laissa parler Charkof et, s'il l'interrompit de temps à autre, ce fut plus pour lui montrer qu'il comprenait les dispositifs mis à l'étude que pour émettre une opinion sur leur valeur.

Il s'intéressa du reste très vivement aux procédés par lesquels les Chinois provoquaient la déflagration de leurs charges nucléaires. Dans le cas présent, le problème théorique subissait une complication supplémentaire du fait que le mécanisme devait fonctionner avec un très long retard et sous une pression de quelque 1 200 kilos au centimètre carré, étant donné la profondeur d'immersion.

Coplan prit des notes, referma le dossier et se renversa sur sa chaise.

- Vous conservez donc ici même le stock de mines? avança-t-il. C'est un voisinage un peu... déprimant, ne trouvez-vous pas?

Charkof secoua sa face poupine.

- On s'y habitue très vite, assura-t-il. Il faut vous dire qu'une seule d'entre elles est montée, prête à l'emploi. Les autres sont en pièces détachées, par mesure de précaution.

- La présence d'une seule suffit à me donner le trac, riposta Francis avec une grimace de répugnance. Est-elle déjà pourvue de son détonateur?

- Oui, mais du modèle qui doit être amélioré par vos soins. On l'enlèvera quand vous aurez un meilleur système à proposer.

- Bon. Il faudrait cependant que je puisse voir ce détonateur afin de déterminer comment on pourrait le coupler à une minuterie qui résisterait à une pression aussi forte, car les mines ordinaires ne sont jamais immergées à de telles profondeurs.

- D'accord, mais ceci est du ressort de Lubitsch. Il attend d'ailleurs votre visite.

- Voulez-vous me conduire à lui?

- Certainement.

Coplan, son dossier sous le bras, suivit Charkof. Ils enfilèrent une série de couloirs et traversèrent l'atelier de mécanique.

Une dizaine d'hommes en combinaison blanche vaquaient à leurs travaux, près d'établis ou devant des machines, sous l'éclat impitoyable des tubes éclairants.

Murs et portes étaient bardés de revêtements de plomb destinés à protéger les occupants de la base contre les radiations mortelles qu'émettaient les métaux lourds stockés dans l'entrepôt. C'est pourquoi ces portes, trop pesantes pour être manœuvrées à la main, étaient commandées électriquement.

Après un séjour de quarante-huit heures, Coplan commençait à se familiariser avec la configuration de ce dédale. Le plan que lui avait remis Teleski, si rudimentaire et si partiel qu'il fût, avait facilité son apprentissage.

Charkof fit coulisser une dernière porte et introduisit Coplan dans le bureau de Lubitsch.

Ce dernier, qui était penché sur une épure, leva les yeux. Des lunettes aux verres très bombés dénonçaient sa myopie. Ses cheveux noirs, hirsutes, son front bosselé et sa carrure étroite concouraient à l'image qu'on pouvait se faire de sa personnalité : celle d'un expérimentateur de talent chez qui les connaissances théoriques n'excluent pas une grande dextérité manuelle.

- Content de vous voir, Neusel, grommela-t-il en plissant le front. Je suis vraiment curieux de savoir si vous vous en tirerez mieux que moi.

De toute évidence, Lubitsch supportait mal qu'on eût fait appel aux lumières d'un Allemand. Francis mit d'emblée les choses au point.

- Ne me considérez pas comme un concurrent, Lubitsch, dit-il d'un ton bref. Je détesterais qu'une rivalité s'installe entre nous. Le succès ou l'échec de nos travaux dépendra pour une large part de notre bonne coopération. Si vous avez là-dessus un autre point de vue, le colonel se chargera de vous mettre au pas.

- Je n'ai aucune animosité contre vous, rétorqua promptement l'interpellé tandis que Charkof se hâtait de s'esquiver. Ce qui m'énerve, ce sont les difficultés de tous ordres que je rencontre. Connaissez-vous beaucoup de systèmes de mise à feu qui doivent fonctionner dans de pareilles conditions, vous?

- Non, avoua Coplan, sincère. Jusqu'ici, les mines marines n'ont jamais dû exploser qu'à la limite de profondeur atteinte par les sous-marins.

- Vous, au moins, vous pouvez me comprendre, bougonna le technicien, de méchante humeur. Ils s'imaginent que c'est tout simple, et que ça devrait marcher comme un briquet de poche!

Francis réprima un sourire.

- Bien sûr, ça ne sera pas commode, mais nous arriverons à un résultat, déclara-t-il d'une voix conciliante. Somme toute, votre première expérience à réussi. Les principaux obstacles sont donc surmontés, et c'est à vous qu'on le doit. Montrez-moi où vous en êtes, exactement.

Cet hommage, venant de la part d'un confrère hautement qualifié, radoucit l'ingénieur. Ses traits se détendirent.

- Je ne vais pas vous assommer avec de longs discours, dit-il. N'importe quel montage ne vaut que par son exécution matérielle, aussi vais-je vous montrer l'engin. Vous me demanderez toutes les précisions que vous désirez, puis je vous dirai où, à mon avis, résident les points faibles. Vous verrez tout cela d'un œil frais et,

peut-être distinguerez-vous plus aisément que moi ce qui cloche dans ce modèle. D'accord?

- Tout à fait.

- Bien. Allons trouver Sagansky. Lui seul possède la combinaison de la serrure du vantail qui donne accès au port souterrain.

Il leur fallut près d'un quart d'heure pour aboutir chez l'océanographe. Celui-ci était en train de reporter sur une carte les profondeurs relevées par des sondages ultra-sonores à proximité des îles Ryu-kyu.

Lubitsch le mit au courant de son entretien avec Neusel.

Sagansky abandonna séance tenante son travail et, démasquant une ouverture taillée dans un des murs de son bureau, il invita ses visiteurs à pénétrer dans une sorte de cabine d'ascenseur.

Avant de leur emboîter le pas, il s'affaira à une mystérieuse besogne qui dura près d'une demi-minute, puis il rejoignit ses hôtes et referma de l'intérieur le panneau coulissant.

La cage s'ébranla, se mit à monter. Elle ralentit, s'arrêta pendant une seconde et, sans autre manœuvre, elle repartit horizontalement. Ce changement de direction fit trébucher Coplan et Lubitsch, qui ne s'y attendaient pas.

Peu après, la cabine s'immobilisa. D'une pression de l'index sur un contacteur, Sagansky déclencha le mouvement latéral du panneau de fermeture.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux de Francis lui fit hausser les sourcils : avec ses compagnons, il avait emprunté une passerelle qui dominait un vaste dock couvert, aménagé en cale sèche.

En contrebas, un sous-marin de moyen tonnage, à la coque effilée, reposait sur un berceau. Plus loin, un engin de dimensions moindres, dépourvu de kiosque, était suspendu au-dessus du sol par une puissante grue. Une odeur prenante d'algues marines flottait dans l'air humide. A l'autre bout de cette caverne artificielle, deux portes d'écluse séparaient le bassin des eaux du golfe.

Sur la paroi que longeait la passerelle où se tenaient les trois hommes, un tableau de commande scintillait sous la lumière diffusée par des projecteurs équipés de lampes à vapeurs de mercure. Il

comportait des volants en fonte, des disjoncteurs et des témoins lumineux de couleurs diverses.

Sagansky désigna d'un geste large tout le volume intérieur de cet immense abri bétonné et articula :

- Regardez, Neusel. Voilà la base de départ et le repaire inexpugnable de notre Commando Secret !

CHAPITRE XIV

Sous la conduite de l'océanographe, Lubitsch et Coplan marchèrent jusqu'à l'extrémité de la passerelle et descendirent ensuite par une échelle de fer jusqu'au niveau du quai qui entourait le bassin.

Par les traces noirâtres visibles sur les parois, Coplan put juger jusqu'où montait l'eau quand les portes de l'écluse s'ouvraient. La différence de hauteur devait permettre au sous-marin de quitter son antre en immersion, si bien qu'à l'extérieur personne ne pouvait déceler son passage.

Les eaux boueuses déversées par le delta favorisaient la clandestinité de ces sorties dans une région qui, par ailleurs, devait être sévèrement contrôlée par des vedettes chinoises.

Sagansky utilisa une seconde échelle qui le mena au fond de la cale sèche. Derrière lui, Coplan et Lubitsch pataugèrent bientôt dans des flaques d'eau sale et déambulèrent vers le bathyscaphe.

Celui-ci ressemblait à un dirigeable d'environ 10 mètres sur 4, pansu, ayant à sa base une nacelle pourvue de deux hublots. A cette sphère d'acier, une mine retenue par de fortes griffes luisait sinistrement. Sa surface de métal avait des reflets bleutés comme ceux d'un canon de pistolet.

Lubitsch, avec l'aisance et la sérénité des techniciens accoutumés aux monstres qu'ils créent, désigna le globe terrifiant qui recélait, sous sa carapace, une énergie latente prête à se déchaîner en un fulgurant cataclysme. Il dit sur un ton parfaitement détaché :

- Vous voyez, elle n'est pas encore enduite de minium. On le fera quand le nouveau détonateur aura été installé. Comme vous pouvez vous en rendre compte, le volume de l'engin a été réduit au maximum, ce qui laisse peu de place au dispositif que vous devrez lui incorporer.

Coplan hocha la tête.

- Quel est le volume de la cavité disponible? s'enquit-il.

- Attendez, je vais vous la montrer. S'armant d'un tournevis, l'ingénieur s'attaqua sans l'ombre d'une hésitation à la tête d'une vis qui affleurait la surface bombée de l'enveloppe.

Coplan, tout en surveillant les gestes de Lubitsch, questionna :

- Sur quelle durée devra être calibrée la minuterie, au juste?

- Une durée très longue, et c'est ça l'ennui. Songez qu'on doit procéder à l'armement dès avant le départ du bathyscaphe. Après, il n'y a plus moyen de toucher au détonateur, forcément. Comptez le trajet jusqu'au point zéro, la descente à 1 200 mètres, la pose, la remontée du bathyscaphe et son remorquage. Au total, cela vous mène à cent vingt heures, soit cinq jours.

Sagansky écoutait avec attention les explications de son collègue. Il caressa de la paume la rotondité de la mine et spécifia :

- Il faut surtout qu'elle saute! Une légère erreur dans le réglage de la durée pourrait avoir des conséquences désagréables, certes, mais pas autant qu'un défaut qui empêcherait la mine d'exploser. Comme on n'oserait plus s'en approcher, on ne pourrait ni la récupérer ni en mouiller d'autres. Et, au bout de peu de temps, cette lourde boule s'enfoncerait dans la vase du fond.

Lubitsch s'en prit à une autre vis. Son outil dérapa deux fois avant de s'insérer dans la rainure, ce qui fit germer un doute, dans l'esprit de Coplan, quant à l'adresse de l'ingérieur, et il se sentit moins rassuré de le voir tripoter cet infernal engin.

- Ne craignez-vous pas de fendiller une partie fragile de l'écorce terrestre et de provoquer une éruption volcanique dans cette région que secouent déjà de nombreux séismes naturels? demanda-t-il à Sagansky.

Rêveur, l'océanographe reconnut :

- Une telle éventualité n'est pas à exclure. Mais si cela se produisait, eh bien, la brèche ne ferait que s'agrandir. La pose d'autres mines ne serait peut-être plus indispensable.

Lubitsch s'escrimait pour retirer la plaque que les vis avaient maintenue en place. Il s'interrompit une seconde afin de reprendre haleine, s'essuya le front du revers de la main et dit :

- C'est la partie délicate de l'opération. En soulevant ce couvercle, on accède aux œuvres vives du détonateur.

- Prenez tout votre temps, conseilla Francis.

Après un temps d'arrêt, l'ingénieur se remit à l'ouvrage. Il saisit les têtes de deux tiges filetées et leva précautionneusement l'épais carré de tôle qui fermait la cavité. Il démasqua ainsi un trou obscur. Tirant alors une grosse lampe torche d'une poche de sa blouse, il projeta de la clarté dans l'ouverture.

Attirant Coplan, il lui décrivit les éléments du mécanisme :

- Ici, le système d'horlogerie et son index de réglage... Le délai de retard peut varier de deux heures à cent cinquante heures. Ce n'est évidemment pas ce truc-là qui m'embête : il est robuste, précis, d'un maniement sûr. Mais voilà : arrivé à bout de course, au temps prescrit, il devrait actionner directement le détonateur produisant l'assemblage ultra-rapide de la masse critique. Or, pour des raisons de sécurité, nous devons absolument interposer un indicateur de pression qui doit interdire la mise à feu à une profondeur inférieure à 1 200 mètres. Si le sous-marin ou le bathyscaphe étaient empêchés, pour un motif quelconque, d'atteindre le point zéro, la déflagration n'aurait donc pas lieu et les deux submersibles pourraient revenir à leur base en toute tranquillité, avec la mine. Ce sont les modalités de fonctionnement de ce contrôleur de pression qui me donnent du fil à retordre.

- Oui, dit Coplan, préoccupé. Je mesure la difficulté du problème. Cet élément supplémentaire complique singulièrement les choses. Il doit agir comme un verrou tant que les paramètres de durée et de pression n'ont pas atteint tous deux les valeurs requises.

- Exactement, ponctua Lubitsch.

- Eh bien, allons étudier cette question au laboratoire. Je présume que vous avez là un prototype sur lequel nous pouvons

travailler?

- Oui, bien sûr, mais je voulais vous montrer tout d'abord le détonateur réel et la place qu'il occupe effectivement, afin que vous puissiez calibrer les dimensions de ce baromètre. Profitez de l'occasion qui vous ai donnée maintenant pour relever les mesures car Telesky ne vous autorisera pas à venir ici une seconde fois. Il a enfreint la règle à titre exceptionnel; seuls Sagansky, les artificiers chinois et les membres du Commando Secret ont le droit de pénétrer dans cette section-ci.

Coplan enregistra ces paroles sans leur prêter une attention particulière. Il s'apprêtait à poser d'autres questions quand, subitement, son imagination s'emballa. En un éclair, il entrevit le parti qu'il pouvait tirer de ce concours de circonstances inespéré, qui ne se reproduirait plus.

Car Lubitsch avait dit, en parlant de Sagansky « Lui seul possède la combinaison de la serrure du vantail... »

Des idées claires, dynamiques et résolues fusèrent dans l'esprit de Coplan. Les deux Russes, respectant ses réflexions, le regardaient avec déférence.

- J'aurais besoin de votre torche et d'un mètre ruban non métallique, dit Francis en tendant le dossier qui l'encombrait à Sagansky.

- J'en ai un, affirma Lubitsch en plongeant sa main droite dans la poche de son pantalon. Je m'en étais muni tout exprès.

Coplan accepta la torche et jeta un regard circulaire.

- Qu'y a-t-il là-bas, à la proue du sous-marin? s'enquit-il tandis que Lubitsch lui remettait un serpentin en soie.

Ses interlocuteurs se tournèrent dans la direction qu'il leur montrait du doigt.

« Han... » lâcha Lubitsch en s'écroulant, la tête fracassée par un coup sans pardon.

Sagansky, horrifié, recula d'un pas, la bouche tordue, prêt à hurler. Coplan se rua vers lui, le saisit à la gorge pour étouffer le cri qu'il allait pousser et, de l'autre main, il abattit à toute volée sa matraque de fortune sur le crâne de l'océanographe, qui plia des genoux et s'affaissa dans une mare d'eau stagnante.

Fébrile, Coplan s'accroupit, écouta si le cœur battait encore. Le Russe n'était pas mort. Francis l'étrangla froidement, décidé qu'il était de brûler ses vaisseaux. Puis il se tourna vers Lubitsch et l'acheva aussi.

Il ramassa la lampe portative et vérifia si l'ampoule avait résisté aux deux chocs. Elle s'alluma dès qu'il eut poussé le contact.

Soulagé, bien que sachant que chacun de ses actes le rapprochait de sa propre fin, il enjamba les deux corps pour venir se planter devant la mine. Il inspecta le logement du détonateur et fit taire son agitation pour se souvenir avec netteté des indications que Lubitsch lui avait fournies.

« Là, l'index de réglage... Le délai de retardement peut varier de deux heures à cent cinquante heures... »

Il introduisit sa main dans l'ouverture et déplaça l'index de la minuterie vers la graduation correspondant au temps minimum. Dans le silence du port souterrain, il perçut le faible tic-tac du mécanisme. L'amorçage était donc bien enclenché.

Si des gens du Commando Secret survenaient avant l'heure assignée à l'explosion, il ne fallait évidemment pas qu'ils puissent se rendre compte que le système de mise à feu de la mine avait été mis en service. Francis entreprit donc de revisser le couvercle.

Lorsqu'il eut serré deux vis de fixation, il ne retrouva pas les deux autres. Après un instant de désarroi, il se rappela que Lubitsch avait glissé celles-ci dans la poche de sa blouse. Il alla les récupérer, en plaça une dans l'alvéole, et tandis qu'il l'engageait dans le filetage, la quatrième lui échappa.

Il dut farfouiller dans le sable mouillé qui recouvrait le béton et la repéra. La gorge sèche, les tempes fiévreuses, il manipula vivement son tournevis pour bloquer la plaque hermétiquement. Un dernier tour imprimé à chacune des vis clôtura l'opération. Désormais, plus personne n'empêcherait cette mine de sauter, et de volatiliser toute la base P. 3 par la même occasion.

Coplan courut jusqu'à l'échelle de fer la plus proche, escalada les barreaux, prit pied sur le quai, agrippa les échelons d'une seconde échelle pour monter jusqu'à la passerelle. Haletant, il se rua vers le

grand tableau de commande adossé à la muraille. D'un regard, il embrassa l'ensemble des volants et des disjoncteurs.

Sa dernière chance... S'il ne découvrait pas séance tenante à quoi correspondaient ces appareils, il était voué à une mort certaine.

Il empoigna à deux mains un des volants, voulut le faire tourner mais n'y parvint pas. Se doutant que la rotation du cerceau de fonte était interdite par un dispositif de verrouillage, il examina l'axe, aperçut une goupille grosse comme le doigt et l'arracha. Libéré, le volant obéit alors à l'impulsion.

Un chuintement d'eau naquit à l'autre bout de la salle, se mua en cascade, puis en torrent, car les portes de l'écluse se disjoignaient sous l'action d'un servomoteur.

Ce bruit électrisa Francis et l'emplit d'une satisfaction grinçante. Il persévéra, réalisant qu'il avait eu la main heureuse en tombant du premier coup sur la vanne d'ouverture et non sur celle commandant les pompes de vidange du bassin.

Des masses d'eau se ruaient par l'interstice créé entre les deux battants de l'écluse et se répandaient avec un grondement impétueux. A ce rythme-là, le sas ne tarderait pas à se remplir.

Francis surveilla un moment le déferlement. Déjà la couche liquide atteignait les cadavres de Sagansky et de Lubitsch, les emportait dans un tournoiement.

Mais Coplan s'avisa qu'il devait se soustraire à la fascination qu'exerçait le tumultueux envahissement des flots : il lui fallait encore interdire l'entrée de ces aménagements aux autres occupants de la base qui, immanquablement, devaient être informés par des clignotants que le bassin était mis en communication avec des eaux du golfe.

Il prit son élan et galopa vers la cage de l'ascenseur. Celle-ci n'avait pas bougé. Comment la condamner?

En coupant le courant, bien sûr, mais la manœuvre intempestive de certains disjoncteurs pouvait tout aussi bien paralyser les servomoteurs commandant l'ouverture progressive des portes d'écluse.

Indécis, Coplan se retourna, se pencha sur la rambarde.

Les corps des deux Russes, roulés par des vagues tourbillonnantes se cognaient aux parois de la cale sèche, venaient

heurter la quille du sous-marin, repartaient dans une folle sarabande. Des madriers qui appartenaient au berceau du submersible se détachèrent et le fragile édifice vacilla, puis il s'écroula tout entier et la coque tomba brutalement dans l'élément liquide. Le vaisseau tangua. N'étant pas porté par une épaisseur d'eau suffisante, il frappa l'aire bétonnée du fond, rebondit en roulant bord sur bord et dériva contre le quai, ses ballasts éventrés.

La mine trempait dans l'onde. On n'en voyait plus que la calotte supérieure.

Le rugissement produit par l'irruption forcenée du torrent s'apaisait au fur et à mesure que le niveau montait. Ce dernier n'était plus qu'à un mètre de la marque.

Soudain, un klakson émit un série d'appels rauques qui se répercutèrent rageusement dans l'enceinte. Coplan tressaillit de la tête aux pieds.

Pas de doute, des hommes de Teleski allaient lui tomber dessus... et l'ascenseur n'était peut-être pas la seule voie d'accès à ce chantier !

Coplan se précipita derechef vers le tableau de commande. Sans distinction, il rabattit l'un après l'autre les couteaux des disjoncteurs pour couper tous les circuits alimentés par la centrale électrique, avec l'espoir que les portes blindées coulissantes n'obéiraient plus. Les projecteurs s'éteignirent tous à la fois et les furieux abois du klakson furent cassés net. Un silence que troublait à peine le clapotis des vaguelettes s'installa dans le gigantesque hall.

Enveloppé de ténèbres, Coplan écouta, se demandant si les techniciens de la base pouvaient, d'un autre endroit, télécommander la fermeture de l'écluse et la vidange du bassin. Aucun bruit ne le renseigna.

Il reprit la torche logée dans sa poche, l'alluma.

En vertu du principe des vases communiquants, le niveau le plus élevé qu'atteindraient bientôt les eaux de la rade intérieure était celui de la surface du golfe. Lorsque l'égalisation serait parfaite, le flux s'arrêterait et les battants entrouverts, complètement immergés, autoriseraient peut-être une évasion...

Tout dépendait de la longueur qu'il faudrait parcourir à la nage, en plongée, pour parvenir de l'autre côté de l'écluse.

De toute manière, Coplan n'avait pas le choix : ou bien il risquait délibérément la noyade, ou bien il se résignait à disparaître dans la fournaise nucléaire qu'allait engendrer la libération des 50 mégatonnes d'énergie de la mine.

Posant sa torche sur le sol, il se déshabilla complètement puis, muni de la lampe, il redescendit sur le quai et marcha jusqu'à l'extrémité surplombant les gonds de l'énorme porte. Arrivé là, il recommanda son âme à Dieu, se dit qu'en conscience il avait agi pour le mieux tout au long de sa vie et qu'ici même, sans haine pour quiconque, il avait simplement voulu épargner à ses contemporains une épreuve qui menaçait d'en anéantir des dizaines de millions.

Alors, joignant les mains au-dessus de sa tête, il inspira profondément, se propulsa d'une détente de ses jarrets.

Il piqua dans l'eau comme un javelot. Les yeux fermés, il poursuivit son avance, toucha le métal du battant, s'aida de ce contact pour se guider vers l'entrebâillement. Il tâta bientôt l'arête du panneau mobile et sut qu'il s'engageait dans l'intervalle de séparation.

Économe de ses moyens physiques, dominant la peur qui s'insinuait en lui à l'idée qu'en remontant trop vite il se heurterait à la voûte d'un vaste couloir taillé dans le rivage, il pratiqua un crawl mesuré jusqu'au moment où il se sentit au bord de l'asphyxie.

Un gargouillis se produisit autour de ses narines et les battements de son cœur s'accélérèrent. Vaincu par une horrible sensation d'étouffement et persuadé qu'il allait sombrer dans l'inconscience, il s'abandonna enfin à la poussée ascensionnelle.

Littéralement aspiré vers le haut, il expulsa le dernier souffle que renfermait encore sa poitrine et se tint prêt à engloutir goulûment ce qui se présenterait à l'issue de cette interminable montée, air ou eau.

Et, brusquement, sa tête jaillit au-dessus de la surface!

La bouche grande ouverte, il happa l'air chaud avec une joie fantastique. Il s'ébroua, cracha, se secoua, respira convulsivement en essayant de regarder autour de lui.

Alors il s'aperçut que c'était la nuit, une nuit transparente, douce, que baignait la clarté des étoiles.

Pendant plusieurs minutes, il se laissa flotter avec ivresse, uniquement soucieux de reprendre des forces. Mais peu à peu, tandis qu'il se reposait, il reprit conscience du danger. Il n'était pas sauvé, loin de là.

Cinquante mégatonnes, là-bas, à 200 mètres de lui.

Combien de temps restait-il? Cent cinq minutes... ou quatre-vingt-dix?

Il souleva son torse pour jeter un regard circulaire, distingua des bâtiments d'usine isolés, puis une rive déserte qui se perdait dans le lointain.

Où la base P. 3 avait-elle été aménagée? En aval de Canton, selon toute probabilité. Le courant du delta devait donc infailliblement mener à la mer.

Coplan se remit à nager dès qu'il eut décelé dans quelle direction l'entraînait ce courant. Ce n'était pas de la sorte qu'il s'écarterait vite de la base, mais il ne pouvait envisager de rallier la côte. Un Blanc, se baladant tout nu à cette heure dans cette région surveillée, ne couvrirait pas une longue distance!

Tout en progressant, Francis lançait de temps à autre des coups d’œil autour de lui, partagé entre la crainte de voir foncer vers lui une vedette de la police et l'espoir de localiser les feux d'une autre embarcation.

De-ci de là pointaient d'infimes taches lumineuses, toutes fort éloignées de lui. Il nagea bon train, longtemps, tout en se livrant à d'incessantes supputations sur ce qui pouvait se passer à l'intérieur de la base. Teleski croirait-il à un accident? Soupçonnerait-il qu'un des trois hommes descendus dans le bunker l'avait trahi?

Francis entendit soudain le halètement d'une barque à moteur. Il tourna la tête et vit derrière lui la silhouette trapue d'un bateau qui suivait la même direction que lui, vers le sud.

Il s'immobilisa, reprenant son souffle.

Quand la barque fut à peu près parvenue à sa hauteur, il s'élança vers elle par quelques brasses vigoureuses et se mit à crier à tue-tête.

L'occupant de l'embarcation entendit ses appels. Stupéfait, il explora des yeux la surface des flots, repéra les remous que provoquait le nageur en perdition. Aussitôt, il infléchit la course de sa barque en vue de se rapprocher de l'infortuné naufragé et stoppa le moteur. Coplan agrippa le filin que le Chinois lui lança. Il se hissa à bord et s'effondra, épuisé, sur le plancher.

Le pêcheur, coiffé du classique chapeau de paille conique, fixa sur le rescapé un regard ahuri. Un Blanc? D'où était-il tombé?

Francis, étalé sur le dos, considéra son sauveteur. Ce dernier s'empresserait-il de le remettre aux autorités ou continuerait-il de voguer vers la mer?

L'homme lui parla. Aucune animosité ne perçait dans sa voix. Il voulait seulement demander ce qui était arrivé. Coplan, ignorant le cantonnais, ne pouvait évidemment lui répondre.

- American? s'enquit alors le pêcheur, les traits soudain crispés. Francis fit un signe de dénégation.

- English?

- No, me French, prononça Coplan.

Il se redressa en s'appuyant d'une main sur les planches du pont et, du pouce, il indiqua le large.

- Macao, ajouta-t-il.

Le Chinois, méditatif, plissa les lèvres et opina, montrant qu'il avait compris. Il remit le moteur en marche.

- Macao, insista Francis, pressant. Quick... You money.

Un geste significatif, universellement explicite, accompagna ses paroles. Il observa son interlocuteur, qui lui dédia un battement de paupières approbateur. Ce gars-là devait avoir trafiqué déjà avec des compatriotes établis à Hong-Kong.

Coplan fut complètement rassuré quand le Chinois eut manœuvré le gouvernail : la barque, après avoir décrit un virage, cingla de nouveau vers la haute mer.

A Macao, il y avait un personnage auprès duquel Francis serait conduit sur-le-champ, manu militari : l'officier de police qui l'avait interrogé après la mort de Hopples. La Providence voulait que ce fonctionnaire fût précisément le seul qui n'aurait aucun doute quant

à l'identité de ce voyageur privé de papiers : il avait relevé lui-même ses empreintes digitales.

Trois jours plus tard, alors qu'il sortait de l'hôtel Nelson, à Victoria, pour se rendre dans un bureau télégraphique, Coplan eût encore été incapable de faire un récit cohérent de son odyssée

Qu'il pût se promener à Hong-Kong dans ces vêtements de confection achetés à la hâte par le consul de France à Macao lui paraissait inconcevable.

La lecture des journaux lui avaient révélé des événements dont il ne se souvenait que d'une manière confuse.

Il s'était endormi comme une masse dans la barque du pêcheur et avait été réveillé par une secousse qui l'avait lancé, en même temps que son sauveteur, dans les eaux du golfe. Tous deux, suffoquants, abominablement emportés dans les soubresauts de vagues qui s'entrechoquaient, étaient parvenus en fin de compte à s'accrocher à l'épave du bateau retourné.

Une vedette portugaise était venue les tirer de leur fâcheuse position en début de matinée, alors qu'un hélicoptère dirigeait les recherches entreprises pour sauver les victimes de la catastrophe.

Quand Coplan et le Chinois avaient rejoint Macao, un effrayant tumulte régnait dans la ville. La plupart des gens croyaient à un tremblement de terre, car de nombreux immeubles s'étaient effondrés. Par la suite, des informations parvenues par des voies très diverses laissèrent entendre qu'il s'agissait de tout autre chose.

Des agences de presse signalèrent le soir même qu'une bombe nucléaire de grande puissance avait dû exploser accidentellement dans la province du Kwang-Toung. Certaines allèrent jusqu'à prétendre qu'un stock de projectiles atomiques avait été volontairement annihilé par des adversaires de Mao-Tsé-Toung!

La population et la ville de Canton étaient durement éprouvées, les retombées de poussières radioactives menaçaient toute la Chine continentale, les vents soufflant de l'est à cette époque de l'année.

Coplan, affecté par ces nouvelles, avait du mal à se rappeler par quel enchevêtrement de circonstances il avait été amené à prendre cette responsabilité. Dans quelle mesure sa volonté personnelle avait-elle joué?

Au fond, la cheville ouvrière de cet épouvantable drame avait été Neusel... En liquidant Wang-Li, puis en attaquant Francis sur le pont des canots du *President Hoover*, il avait bel et bien fabriqué de ses propres mains le détonateur qui devait détruire la base du Commando Secret.

Au terme de sa promenade, Coplan entra dans une agence « Western Union » pour expédier deux télégrammes chiffrés. Il les avait composés dans sa chambre et il n'eut qu'à recopier les groupes de signes du premier message sur une formule adéquate.

Tout en traçant les caractères, Francis se souvint du texte orginal : « Feu Wang-Li, agent de la C. I. A. et non de Pékin. Accessoirement, explosion du Kwang-Toung élucidée. Incident mécanique a fait échouer projets de conquête de la Sibérie. Envoyez crédits hôtel Nelson. F. X. 18. »

Quant au second télégramme, Francis relut l'adresse avant de tendre les deux formulaires au préposé : « Mlle Yvette Chastaing, hôtel Golden Gate, San Francisco. »

Après réflexion, il se ravisa. Lentement, il déchira ce feuillet en deux, puis en quatre, puis en huit, et il laissa tomber 'en pluie les fragments de papier dans une corbeille.

A quoi bon ?

FIN